



ILONA
ANDREWS

DYNASTIES

Tomes 1, 2 & 3



Ilona Andrews

Sous ce pseudonyme se cache en réalité un couple d'écrivains. Contrairement à la légende, Gordon n'a jamais fait partie des services secrets. Quant à Ilona, elle n'a jamais été l'espionne russe qui aurait réussi à le séduire. Ils se sont rencontrés à l'université, quand elle obtenu une meilleure note à sa rédaction que lui.

Gordon et Ilona habitent dans l'Oregon avec leur deux enfants, trois chiens et un chat. Ils ont co-écrit deux séries, dont la best-seller fantaisie urbaine *Kate Daniels*.

DYNASTIES

— Tomes 1, 2 & 3 —

Entre les flammes
L'étincelle sous la glace
De feu et de braises

+ Des noces flamboyantes

ILONA ANDREWS

DYNASTIES

— Tomes 1, 2 & 3 —

Entre les flammes
L'étincelle sous la glace
De feu et de braises

+ Des noces flamboyantes

*Traduits de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Le Pennec et Tiphaine Scheuer*



Entre les flammes

Titre original

BURN FOR ME

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Ilona Gordon et Andrew Gordon, 2014

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

L'étincelle sous la glace

Titre original

WHITE HOT

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Ilona Gordon et Andrew Gordon, 2017

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

De feu et de braise

Titre original

WILDFIRE

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Ilona Gordon et Andrew Gordon, 2017

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

Des noces flamboyantes

Titre original

DIAMOND FIRE

Éditeur original

Avon Impulse, a trademark of HarperCollins Publishers, New York

© Ilona Gordon et Andrew Gordon, 2018

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

© Éditions J'ai lu, 2022, pour la présente édition

DYNASTIES – 1
ENTRE LES FLAMMES

*À nos formidables filles,
grâce à qui tout cela en vaut la peine,
et au reste de notre famille
qui nous fait tourner en bourrique.*

Remerciements

Si l'écriture d'un manuscrit est un travail solitaire, la création d'un livre ne l'est pas. Nous tenons à remercier les personnes suivantes pour nous avoir aidés à partager cette histoire avec vous.

Toute notre reconnaissance va à :

Erika Tsang, pour ses conseils éditoriaux à la fois fermes et pleins d'esprit. Merci d'avoir rendu ce livre meilleur et d'avoir supporté tous ces coups de fils impromptus demandant si nous devrions « couper ce passage ».

Nancy Yost, notre agent, pour sa foi inébranlable en notre modeste talent et son soutien. Nous avons conscience d'être parfois difficiles et te sommes reconnaissants pour ton savoir-faire professionnel et ton amitié. Nous voudrions aussi remercier Sarah, Adrienne et l'équipe de NYLA pour leur travail acharné.

Thomas Egner, le directeur artistique ; Richard Jones, le graphiste et Patricia Barrow, la conceptrice de la couverture, pour leur travail fantastique sur la couverture du roman.

Karen Davy, directrice de l'édition, et Rhea Braunstein, maquettiste, pour avoir transformé un manuscrit en un bel ouvrage.

Judy Gelman Myers, pour son souci du détail et son aide dans la traque des erreurs et des incohérences.

Shannon Daigle, Denise Gray, Cindy Wilkinson, Nicole Clement, Amanda Ferry et d'autres encore pour avoir consacré du temps et toute leur attention à la relecture du manuscrit. Les éventuelles erreurs factuelles ou de grammaire ne sont dues qu'à nos lacunes personnelles.

Jeaniene Frost et Jessica Claire pour leur amitié et leurs conseils. Et à J.S. Tu as raison. C'est tellement mieux quand il y a une famille.

Et voilà, il est là : notre nouveau roman. Merci, chers lecteurs, d'avoir tenté votre chance avec lui. Nous espérons qu'il vous plaira.

En 1863, dans un monde très semblable au nôtre, les scientifiques européens découvrirent le sérum Osiris, une mixture capable de faire ressortir les capacités magiques des individus. Des pouvoirs aussi nombreux que variés. Certaines personnes y gagnèrent la capacité de commander aux animaux. D'autres apprirent à percevoir la présence de l'eau à des kilomètres de distance. Et d'autres encore constatèrent soudain qu'ils pouvaient tuer leurs ennemis en projetant des éclairs de foudre issus de leurs mains. Le sérum se répandit à travers le monde. On en donna aux soldats, dans l'espoir de rendre les armées plus redoutables. L'aristocratie déclinante s'en procura, prête à tout pour conserver le pouvoir. Les riches désireux de s'enrichir plus encore se l'arrachèrent.

Puis le monde finit par prendre conscience des conséquences de ce réveil de pouvoirs quasi divins chez des individus ordinaires. Le sérum fut mis sous clé, mais il était trop tard. Transmis par les parents à leurs enfants, les pouvoirs magiques avaient changé à jamais le cours de l'histoire humaine. L'avenir de nations entières se transforma en l'espace de quelques décennies. Ceux qui jusqu'alors se mariaient en quête de statut social, d'argent ou de pouvoir le faisaient désormais pour la magie. Une magie assez forte peut vous procurer tout le reste.

À présent, un siècle et demi plus tard, les familles dotées d'une magie héréditaire puissante sont devenues des dynasties. Ces familles – ou « maisons » comme elles se font appeler – sont propriétaires de corporations, disposent de leurs propres territoires au sein des grandes villes et influencent la politique de leur pays. À la tête d'armées privées, elles s'affrontent régulièrement et leurs conflits sont dévastateurs. C'est un monde où plus l'on maîtrise la magie, plus l'on est puissant, riche et célèbre. Certaines capacités magiques sont destructrices. D'autres sont subtiles. Mais aucun de ceux qui les manient ne devrait être pris à la légère.

Prologue

— Je ne peux pas te laisser faire ça. Je refuse. Kelly, ce type est un malade.

Kelly Waller tendit la main pour toucher celle de son mari, en quête de réconfort. Il détacha une main du volant pour serrer ses doigts entre les siens.

C'est fou à quel point un simple contact peut être intime, songea-t-elle.

Ce contact, nourri par vingt ans d'amour, lui avait servi de roc dans la tourmente cauchemardesque des dernières quarante-huit heures. Sans cela, elle aurait été en train de hurler.

— Il ne me fera pas de mal. On est de la même famille.

— Tu m'as dit toi-même qu'il détestait sa famille.

— Il faut que j'essaie, répondit-elle. Ils vont tuer notre garçon.

Tom regardait droit devant lui, l'œil vitreux, en négociant la courbe du chemin menant à la demeure. D'anciens chênes texans étendaient leurs larges branches au-dessus de la pelouse au vert émaillé de pissenlits jaunes et de renoncules roses. Connor ne s'occupait pas du terrain. Son père, lui, aurait éliminé les mauvaises herbes...

Kelly avait l'estomac barbouillé. Une partie d'elle-même aurait voulu repartir en arrière et trouver le moyen d'effacer les événements des deux derniers jours. Une partie d'elle-même avait envie de faire demi-tour.

Il est trop tard, se dit-elle. *Trop tard pour les regrets et les doutes.*

Elle devait faire face à la réalité, si terrifiante soit-elle. Elle devait se comporter comme une mère.

Le chemin déboucha sur un haut mur en stuc. Kelly fouilla ses souvenirs. On pouvait oublier beaucoup de choses en

seize ans mais elle était certaine que ce mur n'était pas là autrefois.

Un portail en fer forgé bloquait l'accès. On y était. Le point de non-retour. Si Connor décidait qu'elle devait mourir, le peu de magie dont elle disposait ne suffirait pas à l'arrêter.

Connor constituait l'aboutissement de trois générations de mariages soigneusement arrangés pour renforcer la position sociale et la magie familiales. Il était censé être le digne successeur de la fortune de la maison Rogan. Mais tout comme Kelly, il n'avait pas pris le chemin imaginé par ses parents.

Tom gara la voiture.

— Tu n'as pas à faire ça, dit-il.

— Si. Il le faut.

Elle se sentit submergée par une vague d'angoisse étouffante. Ses mains tremblaient. Elle dut déglutir pour s'éclaircir la voix.

— C'est le seul moyen, affirma-t-elle.

— Laisse-moi au moins t'accompagner.

— Non. Moi, il me connaît. Il pourrait te percevoir comme une menace.

Elle déglutit de nouveau mais la boule qui s'était formée dans sa gorge refusait de disparaître. Elle n'avait jamais su si Connor était capable de lire les pensées des gens, mais il avait toujours eu conscience des émotions. Elle était convaincue qu'ils étaient observés, et peut-être même écoutés.

— Je pense que ça va bien se passer, Tom. Si ce n'est pas le cas, si je ne ressors pas, je veux que tu repartes, que tu rentres à la maison. Pour les enfants. Il y a une pochette bleue dans le meuble au-dessus du petit bureau, celui de la cuisine. Sur la deuxième étagère. C'est là que sont rangés nos polices d'assurance et le testament...

— Bon, ça suffit. On rentre à la maison. On gérera ça nous-mêmes.

Elle ouvrit la portière et sortit précipitamment de la voiture pour s'approcher à pas rapides du portail, ses talons claquant sur la chaussée.

— Kelly ! lança Tom. Arrête !

Elle se résigna à toucher la grille de métal.

— C'est Kelly, annonça-t-elle. S'il te plaît, Connor, laisse-moi entrer.

Le portail en fer forgé coulissa pour la laisser entrer. Kelly redressa la tête et franchit le seuil. La barrière se referma derrière elle.

Elle passa sous l'arche et remonta le sentier de pierre pittoresque qui serpentait parmi les chênes, les lauriers et les gainiers du Canada. En émergeant du bosquet au détour du chemin, elle se figea.

L'imposante demeure coloniale aux murs blancs et aux colonnades distinguées avait disparu. À la place se dressait un manoir de deux étages au style méditerranéen dotés de murs couleur crème et d'un toit rouge sombre. S'était-elle trompée de propriété ?

— Où est la maison ? souffla-t-elle.

— Je l'ai démolie.

Kelly se retourna. Il se tenait juste à côté d'elle. Elle se souvenait d'un garçon mince au regard bleu pâle saisissant. Seize ans plus tard, il la dépassait d'une tête. Ses cheveux, châains dans sa jeunesse, étaient désormais d'un brun foncé presque noir. Son visage autrefois anguleux avait gagné une mâchoire carrée et des traits à la masculinité affirmée, d'une beauté magnétique. Un visage empreint de force, dur mais majestueux... Le genre à inspirer l'obéissance et la soumission. Il aurait pu régner sur le monde avec un tel visage.

Kelly plongea son regard dans le sien, et le regretta immédiatement. La vie avait durci le beau bleu de ces iris au fond desquels dansait un pouvoir redoutable. Kelly le sentait juste derrière la surface, tel un courant sauvage et malveillant. Agité, bouillonnant, choquant et terrifiant, c'était une promesse de violence et de destruction maintenue en cage par une volonté de fer. Kelly sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Il fallait dire quelque chose. N'importe quoi.

— Mon Dieu, Connor, c'était une maison à dix millions de dollars.

Il haussa les épaules.

— J'ai trouvé ça cathartique. Tu veux un café ?

— Oui. Merci.

Il l'escorta jusqu'à l'entrée, traversa le vestibule et monta un escalier en bois à l'élégante rampe en fer forgé jusqu'à un balcon couvert. Elle le suivit, légèrement hébétée, à peine consciente de son environnement, et s'assit dans un fauteuil moelleux. Le

balcon offrait une vue imprenable sur un verger dont les arbres encerclaient plusieurs étangs reliés par un joli ruisseau. Là-bas sur l'horizon, les collines aux teintes bleutées évoquaient des vagues lointaines.

Kelly capta des effluves de café. Connor, qui lui tournait le dos, attendait que la cafetière ait terminé de remplir leurs tasses.

Établis un terrain d'entente. Rappelle-lui qui tu es.

— Où est la balançoire ? demanda-t-elle.

C'était l'endroit préféré des enfants Rogan. Leur point de rendez-vous quand il voulait lui demander conseil, à l'époque où il avait douze ans et où elle était encore Kelly, la cousine cool de vingt ans, experte pour tout ce qui concernait l'adolescence.

— Toujours là. Les chênes ont poussé et on ne la voit pas depuis le balcon.

Connor se retourna, posa une tasse devant elle et s'assit.

— Il fut un temps où tu aurais fait flotter les cafés jusqu'à la table, lui rappela-t-elle.

— Je ne donne plus dans ce genre de petits jeux. En tout cas pas comme dans tes souvenirs. Qu'est-ce que tu fais ici ?

La tasse brûlait les doigts de Kelly. Elle la reposa. À vrai dire, elle n'avait même pas conscience de l'avoir saisie.

— Tu as regardé les infos ?

— Oui.

— Alors tu es au courant de l'incendie criminel de la banque First National.

— Oui.

— Un agent de sécurité brûlé vif. Sa femme et leurs deux enfants lui rendaient visite. Ils sont tous les trois à l'hôpital. L'agent était un officier de police qui travaillait là en dehors de ses heures de service. Les vidéos des caméras de surveillance ont identifié deux pyromanes : Adam Pierce et Gavin Waller.

Il ne dit rien.

— Gavin Waller est mon fils, ajouta-t-elle d'un ton qui sonnait creux. Mon fils est un meurtrier.

— Je sais.

— J'aime mon fils. J'aime Gavin de tout mon cœur. Si je devais donner ma vie pour lui, je mourrais sans hésiter. Ce n'est pas un être mauvais, c'est un enfant de seize ans. En tentant de se trouver, il est tombé sur Adam Pierce. Il faut bien comprendre que les jeunes idéalisent Pierce. C'est leur antihéros : l'homme

qui a tourné le dos à sa famille et fondé un gang de motards. Le rebelle charismatique, le *bad boy*.

Impossible de retenir l'amertume et la colère qui perçaient dans sa voix.

— Il s'est servi de Gavin pour commettre cette atrocité et ça a coûté la vie d'un agent de police. Sa femme et leurs deux enfants sont gravement brûlés. Ils vont tuer Gavin, Connor. Même si mon fils sort avec les mains en l'air, la police va l'abattre. C'est un tueur de flics.

Connor but son café. Il arborait une expression parfaitement neutre qu'elle était incapable de déchiffrer.

— Tu ne me dois rien. Ça fait vingt ans que nous ne nous sommes pas parlé, pas depuis que la famille m'a reniée.

Elle sentit sa gorge se contracter de nouveau. Elle avait refusé de suivre leurs instructions et d'épouser un inconnu doté du bon échantillon de gènes. Elle leur avait dit qu'elle voulait gérer elle-même sa vie. Ils l'avaient prise au mot en la jetant dehors comme un rebut inutile...

Non, ne pense pas à ça. Pense à Gavin.

— S'il y avait un autre moyen, je ne t'aurais pas dérangé, ajouta-t-elle. Mais Tom ne connaît personne. Nous ne sommes ni puissants, ni riches, ni doués de pouvoirs magiques intéressants. Tout le monde se fiche de ce qui pourrait nous arriver. Je n'ai plus que nos souvenirs d'enfance. J'étais toujours prête à te soutenir quand tu avais des ennuis... Je t'en prie, aide-moi.

— Que voudrais-tu que je fasse ? Tu espères éviter son arrestation ?

Kelly avait détecté un soupçon de désapprobation cynique dans ces paroles.

— Non. Je veux que mon fils soit arrêté. Qu'il y ait un procès. Je voudrais même que ce soit télévisé, car il suffira que Gavin témoigne à la barre pendant dix minutes pour que tout le monde voie ce qu'il est vraiment : un gamin paumé et stupide. Son frère et sa sœur méritent de savoir qu'il n'est pas un monstre. Je connais mon fils. Je suis sûre que ce qu'il a fait le tourmente profondément. Je ne veux pas qu'il meure, abattu comme un animal, sans avoir eu la chance de dire à la famille des gens qu'il a tués à quel point il est désolé.

Elle avait les joues humides mais s'en moquait.

— Je t'en prie, Connor. Je t'en supplie, pour la vie de mon enfant.

Connor but son café.

— On m'appelle *Mad* Rogan, maintenant. Parfois aussi le Boucher ou le Fléau, mais c'est ce surnom de « Mad », le dingue, qui revient le plus souvent.

— Je te connais...

— Non. Tu m'as connu avant la guerre, quand j'étais enfant. Dis-moi, que suis-je devenu à présent ?

Elle eut l'impression d'être écrasée par le poids de son regard. Lèvres tremblantes, elle dit la première chose qui lui vint à l'esprit.

— Tu es un tueur de masse.

Un sourire se dessina sur le visage glacial de Connor. Aucun humour, aucune chaleur, rien qu'un prédateur montrant les dents.

— Quarante-huit heures se sont écoulées depuis l'incendie et tu n'arrives que maintenant. Tu dois vraiment être désespérée. Tu es d'abord passée voir tous les autres ? Je suis ton dernier recours ?

— Oui, dit-elle.

Un éclat s'alluma dans son regard bleu électrique. Elle contempla ses iris et, l'espace d'une fraction de seconde, entrevit l'immensité du pouvoir qui résidait en lui. C'était comme de se trouver en face d'une avalanche avant qu'elle vous avale tout entier. À cet instant, elle sut que tout ce qu'on racontait était vrai. C'était un tueur, un fou.

— Je me moque de savoir si tu es le diable en personne, murmura-t-elle. Ramène-moi Gavin, je t'en prie.

— D'accord, dit-il.

Cinq minutes plus tard, elle redescendit en titubant jusqu'à la sortie. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle voulut pleurer, sans y parvenir. Elle avait accompli ce pour quoi elle était venue. Le soulagement était immense.

— Kelly ! Ma chérie...

Tom la prit dans ses bras.

— Il va le faire, chuchota-t-elle, encore choquée. Il a promis de trouver Gavin.

1

Tous les hommes sont des menteurs. Et toutes les femmes des menteuses. Une leçon apprise quand j'avais deux ans, le jour où ma grand-mère m'a dit que, si je restais bien sagement assise sur ma chaise, la piqûre que le médecin s'apprêtait à m'infliger ne me ferait pas mal. C'était la première fois que mon jeune cerveau associait le ressenti troublant accompagnant ma capacité magique à détecter le mensonge aux actes concrets d'autres personnes.

Les gens mentent pour de nombreuses raisons : pour sauver leur peau, pour s'éviter des ennuis, pour ne pas blesser leur interlocuteur. Les manipulateurs mentent pour obtenir ce qu'ils désirent. Les narcissiques mentent pour paraître grandioses aux yeux des autres et d'eux-mêmes. Les alcooliques en sevrage mentent pour protéger ce qui reste de leur réputation en lambeaux. Et ce sont ceux qui nous aiment le plus qui nous mentent le plus, parce que la vie est une route cahoteuse qu'ils essaient d'adoucir pour nous.

John Rutger, quant à lui, mentait parce que c'était un salaud.

Rien dans son apparence n'annonçait « hé, je suis un être humain détestable ». Émergeant de l'ascenseur de l'hôtel, il paraissait même tout à fait plaisant. Grand et bien bâti, avec des cheveux bruns légèrement ondulés qui affichaient juste ce qu'il fallait de gris sur les tempes pour lui donner l'air distingué. Il arborait le visage attendu chez un quadragénaire athlétique et ayant réussi : masculin, bien rasé et plein d'assurance. Le genre père de famille beau et bien habillé venu encourager son fils lors d'un match de football. Ou le trader digne de confiance qui n'irait jamais entourlouper ses clients. Intelligent, brillant et

solide comme un roc. Et la belle rousse qui lui tenait la main n'était pas sa femme.

La femme de John s'appelait Liz et, deux jours plus tôt, elle m'avait engagée pour découvrir s'il la trompait. Elle l'avait déjà pris sur le fait, dix mois plus tôt, et l'avait averti que la prochaine fois serait la dernière.

John et la rouquine traversèrent tranquillement le hall de l'hôtel dans ma direction.

Assise dans le salon, à moitié dissimulée derrière une grosse plante verte, je faisais mine d'être absorbée par l'écran de mon téléphone tandis que la petite caméra numérique dissimulée dans mon sac à main en crochet noir filmait les deux tourtereaux. Un sac sélectionné précisément pour ses nombreux orifices décoratifs.

Rutger et sa copine s'arrêtèrent à quelques mètres de moi. Je me penchai un peu plus sur mon écran, projetant furieusement divers volatiles sur les cochons verts narquois affichés à l'image.

Circulez, y a rien à voir, juste une jeune femme blonde qui joue sur son téléphone à côté d'une espèce d'arbuste.

— Je t'aime, dit la rousse.

C'était vrai. Pauvre naïve.

Les cochons me rirent au nez. J'étais vraiment nulle à ce jeu.

— Moi aussi, je t'aime, répondit-il en plongeant son regard dans le sien.

Un sentiment d'irritation familial naquit en moi, comme si une mouche invisible bourdonnait sous mon crâne. Ma magie réagissait. John mentait. Surprise, surprise.

Je me sentais vraiment navrée pour Liz. Ils étaient mariés depuis neuf ans et avaient deux enfants, un garçon de huit ans et une fille de quatre. Elle m'avait montré les photos au moment de m'embaucher.

Leur mariage était désormais sur le point de couler comme le *Titanic* et j'avais l'iceberg fatal sous les yeux.

— Tu dis ça sincèrement ? demanda la rouquine en le couvant de ses yeux emplis d'adoration.

— Oui. Tu sais bien que oui.

Nouvelle décharge de magie. Mensonge.

La plupart des gens trouvaient stressant de mentir. Déformer la vérité et inventer une version plausible de la réalité nécessitaient une bonne mémoire et un esprit agile. John Rutger,

lui, faisait ça en vous regardant dans les yeux. Et il était très convaincant.

— J'aimerais tellement qu'on puisse être ensemble, dit la rousse. J'en ai assez de me cacher.

— Je sais. Mais ce n'est pas le bon moment. J'y travaille. Ne t'inquiète pas.

Mes cousins avaient exploré son arbre généalogique. John n'avait de lien avec aucune des importantes familles magiques dont les corporations contrôlaient Houston. Il n'avait pas d'antécédents criminels mais quelque chose dans sa manière d'être m'incitait à la prudence. Mon instinct me soufflait qu'il était dangereux, et j'avais confiance en mon instinct.

On avait aussi jeté un œil à ses finances. John ne pouvait pas se permettre de divorcer. Ses performances d'agent de change étaient correctes mais loin d'être exceptionnelles. Il était endetté jusqu'au cou. Toute la fortune qu'il possédait était liée à des actions et les partager s'avérerait coûteux. Il le savait bien et prenait soin de dissimuler ses écarts conjugaux. La rousse et lui étaient arrivés dans deux voitures différentes, à vingt minutes d'intervalle. Il la laisserait sans doute repartir en premier et, à en juger par la tension perceptible dans sa posture, ce témoignage d'affection en public dans le hall d'un hôtel ne faisait pas partie de son plan.

La rouquine entrouvrit la bouche et, remplissant consciencieusement son rôle, John se pencha pour l'embrasser.

Liz nous paierait mille dollars lorsque je lui rapporterais les preuves. C'était tout ce qu'elle pouvait réunir sans que John s'en aperçoive. Ce n'était pas beaucoup mais nous n'étions pas en situation de refuser du boulot, et dans le genre, celui-ci était simple. Une fois qu'ils seraient sortis de l'hôtel, je m'éclipserais par une autre entrée, j'informerais Liz et je récupérerai nos honoraires.

Les portes de l'hôtel s'ouvrirent brusquement et Liz Rutger débarqua dans le hall de l'hôtel.

Mes nerfs tressaillirent. Pourquoi ? Pourquoi les gens ne m'écoutent-ils jamais ? Nous avions expressément convenu qu'elle ne mènerait pas sa propre petite enquête. Le genre d'initiative qui ne donnait jamais rien de bon.

En les voyant s'embrasser, Liz devint blanche comme un linge. John lâcha sa maîtresse, une expression stupéfaite sur le visage. La rouquine fixait sur Liz un regard horrifié.

— Ça n'est pas ce que tu crois, affirma John.

C'était exactement ce qu'elle croyait.

— Salut ! lança Liz d'une voix à la fois vacillante et incroyablement forte. Qui êtes-vous ? Parce que moi, je suis sa femme !

La rousse tourna les talons et battit en retraite vers l'intérieur de l'hôtel.

Liz se tourna vers son mari.

— Toi !

— Ne faisons pas ça ici.

— Ah, soudain tu te soucies des apparences ? Là, maintenant ?

— Elizabeth, dit-il d'une voix vibrante d'autorité.

Oh-oh.

— Tu as détruit notre couple. Tu as tout gâché !

— Écoute...

Elle ouvrit la bouche. Les mots mirent une seconde à venir, comme si elle était obligée de les forcer à sortir :

— Je demande le divorce, dit-elle.

Impliquée dans l'entreprise familiale depuis l'âge de dix-sept ans, j'avais assez d'expérience pour capter le moment exact où la décharge d'adrénaline secoua l'organisme de John.

Certains types deviennent rouges de colère et se mettent à hurler. D'autres sont comme paralysés. Ceux-là sont comme ces chiens qui mordent parce qu'ils ont peur. Poussez-les un peu trop loin et ils deviennent dingues. John Rutger, lui, affichait soudain un calme olympien. Son visage n'exprimait plus aucune émotion. Derrière ses yeux grands ouverts, on devinait un esprit dur et calculateur en train d'évaluer froidement la situation.

— D'accord, dit-il d'une voix douce. Parlons-en ensemble. Il n'y a pas que nous. Ça concerne aussi les enfants. Viens, je te ramène à la maison.

Il fit mine de la prendre par le bras.

— Ne me touche pas ! siffla-t-elle.

— Liz... dit-il.

Son ton était parfaitement raisonnable. Son regard, concentré, était celui d'un prédateur. Le regard d'un tireur d'élite visant sa cible.

— Ce n'est pas une conversation à avoir dans un hall d'hôtel. Ne va pas faire un scandale. Nous valons mieux que ça. Je prends le volant.

Impossible pour moi de laisser Liz monter dans cette voiture. Les yeux de John me faisaient clairement comprendre que si je le laissais reprendre le contrôle sur elle, je ne la reverrais jamais.

Je me relevai d'un bond et m'interposai entre eux.

— Nevada ? s'étonna Liz, prise de court.

— Partez, lui dis-je.

— Qui est-ce ? demanda John, toute son attention portée sur moi.

C'est ça. Regarde-moi. Ne la regarde pas, elle. Je suis la menace la plus sérieuse.

Je fis un rempart de mon corps à Liz, afin qu'il ne puisse rien tenter.

— Retournez à votre voiture, Liz. Ne rentrez pas chez vous. Rendez-vous au domicile d'un membre de votre famille. Tout de suite.

Je vis John crisper les mâchoires.

— Quoi ? demanda Liz en me dévisageant.

— Tu l'as embauchée pour m'espionner...

John fit rouler ses épaules et son cou à la manière d'un lutteur qui se prépare pour une bagarre.

— Tu l'as mêlée à notre vie privée ! gronda-t-il.

— Tout de suite ! ordonnai-je.

Liz fit volte-face et s'enfuit.

Je levai les mains devant moi et reculai en direction de la sortie, en m'assurant d'être bien visible sur la caméra de surveillance du hall de l'hôtel. Derrière moi, la porte émit un sifflement tandis que Liz sortait.

— C'est terminé, monsieur Rutger. Je ne constitue pas une menace.

— Salope de fouineuse. Vous et cette harpie vous êtes liguées contre moi !

À la réception, un employé de la conciergerie martelait les boutons d'un téléphone.

Si j'avais été seule, je me serais retournée et j'aurais fui. Certaines personnes refusent de céder du terrain quoi qu'il arrive. Mais dans mon métier, un petit passage à l'hôpital accompagné d'une facture que vous ne pouvez pas payer parce

que vous ne travaillez plus a vite fait de vous mettre du plomb dans la cervelle. Si j'avais pu, j'aurais filé à toute vitesse. Mais je devais laisser à Liz le temps d'atteindre sa voiture.

John leva les mains, coudes repliés, paumes vers le haut, les doigts écartés comme s'il tenait deux balles de base-ball invisibles. La posture typique du mage.

Oh merde.

— Ne faites pas ça, monsieur Rutger. L'adultère n'est pas illégal. Vous n'avez pour l'instant commis aucun délit. Je vous en prie, ne faites pas ça.

Ses yeux restaient braqués sur moi, durs et froids.

— Vous avez pensé pouvoir m'humilier. Vous vous êtes dit que vous pourriez me faire honte en public.

Son visage s'obscurcit sous l'effet d'ombres magiques fantomatiques glissant sur sa peau. De minuscules étincelles rouges crépitérent au-dessus de ses paumes. Des flashes d'électricité cramoisis dansèrent entre ses mains et s'étendirent jusqu'à l'extrémité de ses doigts.

Où étaient passés les agents de sécurité de l'hôtel ? Je ne pouvais pas attaquer la première – ce serait une agression et nous ne pouvions pas nous permettre de nous prendre un procès – mais eux pouvaient intervenir.

— Laissez-moi vous montrer ce qui arrive à ceux qui tentent de m'humilier.

Je plongeai sur le côté.

Il y eut un coup de tonnerre. Les portes en verre de l'hôtel se fracassèrent. L'onde de choc me souleva de terre. La chaise sur laquelle j'étais précédemment assise fut projetée vers moi ; je levai les mains pour me protéger le visage et me recroquevillai sur moi-même. Mon épaule droite alla s'écraser contre le mur. La chaise heurta mon flanc et mon visage. Aïe.

Je m'effondrai au milieu des éclats de céramique d'un pot qui, deux secondes plus tôt, contenait une plante. Je me relevai maladroitement.

Les étincelles rouges se rallumèrent. Il se préparait pour un deuxième round.

On raconte qu'une femme de moins de soixante kilos n'a aucune chance face à un homme athlétique qui en fait quatre-vingt-dix. C'est une connerie. Il suffit de prendre la décision de lui faire mal... et de ne pas hésiter.

Je me saisis d'un gros tesson de poterie et le lançai vers lui. Touché à la poitrine, il fut déséquilibré. Je chargeai vers lui en sortant un Taser de ma poche. Il leva le poing. Rapide et puissant, le coup me cueillit à l'estomac. Mes yeux se remplirent de larmes, mais je bondis en avant et lui plaquai le Taser sur le cou.

La décharge lui traversa le corps. Je croisai son regard exorbité.

Je vous en prie, faites qu'il s'écroule. S'il vous plaît.

John ouvrit grand la bouche. Puis il se raidit totalement et s'effondra comme un arbre abattu.

J'appuyai mon genou contre son cou et sortis des liens en plastique de ma poche pour lui attacher les mains dans le dos.

John émit un gémissement.

Je m'assis par terre à côté de lui. Mon visage me faisait mal.

Deux hommes surgirent par des portes latérales et se précipitèrent vers nous. Leurs vestes indiquaient qu'ils faisaient partie de la sécurité.

C'est maintenant qu'ils se pointent. Un peu tard pour la cavalerie.

Au loin, j'entendis se rapprocher les sirènes de police.

Le sergent Munoz, un homme trapu faisant bien deux fois mon âge, contemplait la vidéo de surveillance, les yeux plissés. Cela faisait déjà deux fois qu'il la regardait.

— Je ne pouvais pas le laisser l'emmener dans sa voiture, lançai-je depuis la chaise où j'étais assise.

J'avais mal à l'épaule et les menottes qui m'enserraient les poignets m'empêchaient de la masser. La proximité des flics me rendait toujours très nerveuse. J'avais envie de m'agiter sur mon siège, mais cela n'aurait fait que me rendre plus suspecte à leurs yeux.

— Vous avez eu raison, dit Munoz.

Il toucha l'écran pour figer l'image sur le moment où John Rutger tendait le bras vers sa femme.

— Ce moment est on ne peut plus parlant. Ce type vient de se faire prendre la main dans le sac mais il ne dit pas « désolé, j'ai déconné ». Il ne la supplie pas de lui pardonner, il ne se met pas non plus en colère. Il décide, froidement, qu'il faut mettre sa femme hors d'état de nuire.

— Je ne l'ai pas provoqué. Je n'ai pas porté la main sur lui, jusqu'au moment où il a tenté de me tuer.

— Je vois ça.

Il se tourna vers moi.

— C'est un Taser de type C2 que vous avez là, dit-il. Vous savez qu'ils ont une portée de trois mètres ?

— Je ne voulais pas prendre de risque. La magie qu'il employait paraissait électrique et j'avais peur qu'il neutralise le courant.

Munoz secoua la tête.

— Non, c'était de l'énerkinésie. Magie énergétique pure. Et il a été formé à s'en servir par nos gentils amis de l'armée des États-Unis. Ce type est un vétéran.

— Ah.

Ce qui expliquait le calme froid de Rutger. Il était habitué à gérer les poussées d'adrénaline. Rien d'étonnant non plus à ce qu'il soit énerkinésiste. Là où les pyrokinésistes manipulaient le feu et les aquakinésistes l'eau, les énerkinésistes maniaient l'énergie magique brute. Personne n'était vraiment sûr de la nature de cette énergie, mais c'était une forme de magie relativement commune. Comment Bern avait-il fait pour rater toutes ces infos lors de ses recherches ? Une fois rentrée chez moi, j'aurais une petite conversation avec mon cousin.

Un flic en uniforme passa la tête dans l'embrasure de la porte et tendit mon permis à Munoz.

— En règle, dit-il.

Munoz déverrouilla mes menottes, me les retira et me rendit mon sac à main et ma caméra, puis mon portable et mon portefeuille.

— Nous avons votre déposition et la carte mémoire de votre appareil. Vous la récupérerez plus tard. Rentrez chez vous et mettez de la glace sur votre cou.

Je lui décochai un grand sourire.

— Vous allez aussi me demander de ne pas quitter la ville, sergent ?

« Encore une petite maligne », parut dire le regard de Munoz.

— Non. Vous avez affronté un mage militaire à mains nues pour mille dollars. Quelqu'un ayant à ce point besoin d'argent n'a sans doute pas les moyens d'aller où que ce soit.

Trois minutes plus tard, je grimpai à bord de mon monospace Mazda de cinq ans d'âge. Sur les papiers d'immatriculation, sa

couleur était censée être « doré ». Aux yeux des gens, c'était plutôt « façon champagne » ou « plus ou moins beige ». Avec sa silhouette de voiture familiale, le monospace constituait le véhicule de surveillance idéal. Personne n'y prêtait attention. J'avais un jour pris le volant pour suivre un type pendant deux heures sur une autoroute quasi déserte et lorsque la compagnie d'assurances lui avait ensuite montré les vidéos attestant que son genou fonctionnait parfaitement lorsqu'il s'agissait de passer les vitesses de sa Chevrolet, il en était resté comme deux ronds de flan.

Je fis pivoter le rétroviseur. Une belle marque rouge qui ne tarderait pas à se changer en gros hématome violacé fleurissait à la jonction entre mon cou et mon épaule droite. Comme si quelqu'un avait écrasé une poignée de myrtilles pour me l'étaler sur la peau. Une autre rougeur, tout aussi visible, s'étendait sur le côté gauche de ma mâchoire. Je rajustai le rétroviseur en soupirant et pris le chemin du retour.

Un boulot facile, tu parles. Mais au moins j'avais évité l'hôpital...

Je fis la grimace. La marque rouge me fit savoir qu'elle n'aimait pas ça. Aïe.

L'agence d'investigation Baylor avait démarré comme une affaire familiale. Et nous en étions toujours une. Techniquement, nous étions désormais la propriété d'une autre boîte, mais ils nous laissaient globalement diriger nos affaires comme nous le souhaitions. Nous n'avions que trois règles de base.

Règle N° 1 : payé, c'est payé. Une fois embauchés par un client, nous lui restons loyaux jusqu'au bout.

Règle N° 2 : on n'enfreint pas la loi. Une bonne règle pour nous éviter d'aller en prison et d'être attaqués en justice.

Règle N° 3, la plus importante de toutes : être capable de se regarder dans le miroir à la fin de chaque journée.

Je classai cette journée comme un jour à règle N° 3. Peut-être étais-je folle, peut-être que John Rutger aurait ramené sa femme chez eux pour lui demander pardon, genou à terre.

Mais au bout du compte, je n'avais aucun regret. Et je n'avais pas à me demander si j'avais bien agi, ou si les deux enfants de Liz reverraient un jour leur mère.

Leur père, par contre, c'était une autre histoire. Mais ce n'était plus mon problème. Il était le seul responsable du pétrin dans lequel il se retrouvait.

J'émergeai de la circulation du soir pour prendre l'auto-route I290, direction nord-ouest, avant de tourner vers le sud. Quelques minutes plus tard, je me garai devant l'entrepôt de l'agence.

La vieille Civic noire de Bern se trouvait déjà sur le parking, à côté de la Honda Element bleue de maman.

Super. Tout le monde est rentré.

Je sortis de la voiture, marchai jusqu'à la porte d'entrée et composai le code sur le clavier de sécurité. La porte s'ouvrit avec un clic audible. Je franchis le seuil et m'immobilisai un bref instant, le temps d'entendre le claquement rassurant du verrou qui se refermait derrière moi.

Lorsqu'on pénétrait dans l'entrepôt par cette porte, on avait l'impression de se retrouver dans un bureau. Nous avions monté des cloisons, installés des panneaux en verre et posé une moquette pour lieu collectif beige. De quoi disposer de trois bureaux sur le côté gauche et, à droite, d'une salle de détente et d'une grande salle de réunion. Le faux plafond parachevait l'illusion.

Je me dirigeai vers mon bureau, déposai mon sac et la caméra sur le plan de travail et m'assis dans mon fauteuil. J'étais censée écrire un rapport mais je n'en avais vraiment pas envie. Je le ferais plus tard.

Le bureau était insonorisé. Tout était calme. Les effluves discrets et familiers d'huile essentielle de pamplemousse me parvenaient depuis le brûle-parfum. Ces huiles constituaient mon petit luxe préféré. J'inspirai la bonne odeur. J'étais chez moi.

J'avais survécu. Si ma tête avait heurté le mur lorsque Rutger m'avait projetée en arrière, j'aurais pu mourir ce jour-là. J'aurais très bien pu ne pas être là, tranquillement assise dans mon bureau, à quelques mètres de ma chambre. Ma mère aurait pu se rendre à la morgue pour identifier mon corps étendu sur un tiroir frigorifique.

Mon cœur battait fort dans ma poitrine. Je sentis ma gorge se contracter sous l'effet d'une nausée grandissante. Respirer profondément, calmement. Je devais simplement prendre le temps de digérer le contrecoup émotionnel.

Inspirer. Expirer. Inspirer. Expirer.
L'angoisse commença lentement à se dissiper.
Inspirer. Expirer.
Voilà.

Je me levai et sortis du bureau pour traverser la salle de repos et ouvrir la porte située au fond. Puis j'entrai dans l'entrepôt proprement dit. Un large couloir s'ouvrait sur le côté, son sol de béton ciré reflétant légèrement l'éclairage au plafond. Celui-ci s'élevait à presque dix mètres de haut. Après avoir été obligés de vendre la maison pour s'installer dans l'entrepôt, papa et maman avaient envisagé d'aménager l'intérieur comme celui d'une vraie maison. Au lieu de quoi nous avions fini par ériger un grand mur séparant cette partie du local – notre espace de vie – du garage de grand-mère, afin de ne pas être obligés de chauffer ou de climatiser les deux mille mètres carrés de l'entrepôt. Le reste des murs s'était ensuite bâti de manière organique. Une façon polie de dire qu'on les avait dressés en fonction des besoins, avec les matériaux qui nous tombaient sous la main.

Si maman me voyait, je serais forcée de subir un examen médical complet. Or je n'avais qu'une envie : prendre une bonne douche et manger un morceau. À cette heure de la journée, elle se trouvait généralement avec ma grand-mère pour l'aider dans son travail. En me montrant suffisamment discrète, j'avais une chance de rejoindre ma chambre sans me faire remarquer. Je m'avançai silencieusement dans le couloir.

Tout en pensées discrètes... Sois invisible...

Avec un peu de chance, il ne se passerait rien qui puisse attirer l'attention.

— Je vais te tuer ! lança une voix aiguë et familière sur ma droite.

Bon sang. Arabella, évidemment. Ma plus jeune sœur était dans une forme rare, à en juger par l'inflexion de sa voix.

— T'es vraiment qu'une gamine !

Cette fois, c'était Catalina. Dix-sept ans, soit deux de plus qu'Arabella et huit de moins que moi.

J'allais devoir les séparer avant que maman ne se sente obligée d'intervenir. Je remontai le couloir en direction du salon.

— Moi, au moins, je suis pas une pétasse sans amis !

— Moi, au moins, je suis pas grosse !

— Moi, au moins, je suis pas moche !

Ni l'une ni l'autre n'était grosse, moche ou du genre pétasse. Elles étaient par contre très douées pour en faire des tonnes, et si je ne les faisais pas taire très vite, l'œil maternel serait sur nous dans quelques instants.

— Je te déteste !

Je franchis le seuil du salon. Catalina, mince et brune, se tenait sur la droite, les bras croisés. Sur la gauche, Bern retenait la blonde Arabella, qu'il avait soulevée par la taille au-dessus du sol. Arabella était remarquablement forte, mais Bern avait pratiqué la lutte pendant tout le lycée et faisait du judo deux fois par semaine. Désormais âgé de dix-neuf ans mais pas décidé à cesser de grandir, il faisait presque un mètre quatre-vingt-cinq et pesait pas loin de quatre-vingt-dix kilos de muscles souples et puissants. Tenir à bout de bras les quarante-cinq kilos d'Arabella n'était pas compliqué pour lui.

— Lâche-moi ! grogna-t-elle.

— Réfléchis un peu à ce que tu fais, répondit Bern d'une voix grave et patiente. On était d'accord : pas de violence.

— Qu'est-ce qui se passe, cette fois ? demandai-je.

Catalina pointa un doigt accusateur vers Arabella.

— Elle ne remet jamais le bouchon sur mon fond de teint liquide. Et maintenant il est tout sec !

Pas de surprise. Elles ne se disputaient jamais pour quoi que ce soit d'important. Elles ne se volaient pas entre elles, n'essayaient pas de saboter les relations de l'autre et si quelqu'un osait regarder l'une d'elles de travers, l'autre serait la première à prendre la défense de sa sœur. Mais si l'une empruntait la brosse à cheveux de l'autre sans la nettoyer ensuite, c'était la Troisième Guerre mondiale.

— C'est pas vrai...

Arabella se figea.

— Neva, qu'est-ce que t'as au visage ?

Le temps parut suspendre son vol. Puis tous se mirent à parler en même temps dans une belle cacophonie.

— Chut ! Calmez-vous ; c'est rien du tout. Il faut seulement que je prenne une petite douche. Mais vous, arrêtez de vous disputer. Sinon vous allez rameuter maman et je ne veux pas qu'elle...

— Qu'elle quoi ?

Maman s'avança sur le seuil d'une démarche légèrement claudicante. Sa jambe lui faisait de nouveau mal. De taille moyenne, elle était autrefois fine et musclée, mais la blessure l'avait forcée à ménager ses efforts physiques. Sa silhouette s'était adoucie, son visage arrondi. Elle avait les yeux foncés, comme les miens, mais ses cheveux étaient d'un brun tirant sur le châtain.

Grand-mère Frida se tenait derrière elle. À peu près de ma taille, mince, avec un halo de boucles blanches tachées de lubrifiant pour machine. Des effluves familiers et réconfortants d'huile de moteur, de caoutchouc et de poudre à canon se répandirent à travers la pièce. Grand-mère Frida écarquilla brusquement les yeux en me voyant. Oh non.

— Penelope, qu'est-ce qui est arrivé au bébé ?

La meilleure défense, c'est l'attaque.

— J'ai vingt-cinq ans, je ne suis plus un bébé, dis-je.

J'étais la première petite-fille de ma grand-mère. Si elle vivait pour me voir arriver à cinquante ans, avec mes propres petits-enfants, je resterais « le bébé » à ses yeux.

— Comment c'est arrivé ? s'enquit maman.

Bon sang.

— Une onde de choc magique, un mur et une chaise.

— Une onde de choc ? demanda Bern.

— L'affaire Rutger.

— Je croyais que c'était un sans-pouvoir.

Je fis non de la tête.

— Énerkinésie. Ancien militaire.

Les traits de Bern s'affaissèrent. Puis il fronça les sourcils et sortit de la pièce.

— Arabella, va chercher le kit de premiers secours, ordonna maman. Nevada, allonge-toi. Tu as peut-être une commotion cérébrale.

Arabella s'éloigna au pas de course.

— Ce n'est pas si grave ! protestai-je. Et je n'ai pas de commotion.

Ma mère se retourna pour me regarder. Je connaissais ce regard. Celui du sergent Baylor. Pas d'échappatoire.

— Est-ce que les secours t'ont examinée après l'agression ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Je ne voyais pas l'intérêt de mentir.

— Que je devrais aller à l'hôpital, par précaution.

Les yeux de ma mère me clouèrent sur place.

— Et tu l'as fait ?

— Non.

— Alors allonge-toi.

Avec un soupir résigné, je m'abandonnai à mon destin.

Le lendemain matin, je me retrouvai de nouveau dans le salon, attablée pour manger les galettes de blé et les saucisses que ma mère m'avait préparées. Mon cou me faisait toujours souffrir. Et mon flanc encore plus.

Maman était assise à l'autre extrémité de la table. Elle sirotait son café tout en travaillant sur la coiffure d'Arabella. Apparemment, les tresses compliquées constituaient la dernière mode chez les lycéennes et Arabella avait trouvé le moyen de convaincre maman de l'aider.

Je me tournai vers notre grand écran de télé. Une journaliste à la coiffure trop parfaite pour être honnête y exposait les détails du récent incendie criminel dans la banque First National, illustré par les images de la tornade de feu qui dévastait l'immeuble. Les flammes orange étaient visibles aux fenêtres.

— C'est horrible, dit maman.

— Il y a des morts ? demandai-je.

— Un agent de sécurité. Sa femme et leurs deux enfants venus lui déposer son repas ont également été brûlés, mais ils ont survécu. Apparemment, Adam Pierce est impliqué.

Tous les habitants de Houston avaient entendu parler d'Adam Pierce. Les individus qui maniaient la magie étaient divisés en cinq classes : Mineur, Moyen, Notable, Supérieur et Majeur. Né avec des capacités pyrokinésiques rares, Pierce entraînait dans la catégorie « acier inoxydable ». Un pyrokinésiste était classé Moyen s'il était en mesure de faire fondre quinze centimètres cubes de glace en moins d'une minute. Dans le même temps, Adam Pierce pouvait produire des flammes capables de faire fondre quinze centimètres cubes d'acier inoxydable. Cela faisait de lui un Majeur, la classe la plus élevée des humains doués de magie. De quoi attirer toutes les convoitises : celles des militaires, du lobby des armes et du secteur privé.

Famille bien établie et fortunée, les Pierce étaient propriétaires de la société Pyromania, premier fournisseur des produits de forge industriels. Adam, avec son allure altière et ses

capacités magiques spectaculaires, était la plus grande fierté de la maison Pierce. Il avait grandi dans le luxe, avait fréquenté les meilleures écoles, porté les vêtements les plus en vogue et semblait promis à un avenir doré. Une étoile montante et le plus beau parti de la ville. Puis, à l'âge vénérable de vingt-deux ans, il avait fait un grand doigt d'honneur à tout son univers, s'était déclaré comme un extrémiste et avait tout quitté pour former un gang de motards.

Depuis lors, Pierce apparaissait régulièrement aux informations en lien avec des faits impliquant généralement la police, des actes criminels et des déclarations violemment contestataires.

Les médias l'adoraient car son nom garantissait une bonne audience.

Comme une confirmation, sa photo apparut sur la droite de l'écran. Il arborait sa tenue habituelle : jean noir et blouson de cuir noir ouvert sur une poitrine dénudée et musculeuse. Un tatouage en forme de nœud celtique décorait la gauche de ses pectoraux et un félin cornu rugissait sur le côté droit de ses abdos ciselés. Des cheveux bruns et longs retombaient sur son beau visage, mettant en valeur ses pommettes magnifiques et une mâchoire parfaite à laquelle une barbe de trois jours apportait l'obligatoire touche négligée. Débarrassé de ces artifices, il aurait eu l'air quasi angélique. En l'état, il évoquait un ange déchu et frimeur aux ailes soigneusement roussies pour renforcer l'impact de sa pose sur la photo.

J'avais croisé mon lot de vrais motards gangsters. Pas les motards du week-end, lesquels étaient médecins ou avocats dans la vraie vie, mais les authentiques rebelles vivant sur la route. C'étaient des individus endurcis, au physique bien moins entretenu et aux yeux de plomb. Pierce faisait plutôt penser à une vedette tenant le rôle d'un dur à cuire dans un film d'action. Bonus pour lui : il était capable de produire lui-même les colonnes de flammes en arrière-plan sur l'affiche.

— Canon ! s'exclama Arabella.

— Arrête ça, lui dit maman.

Grand-mère Frida entra au même moment.

— Ouh, mais c'est mon p'tit gars ! s'exclama-t-elle.

— Maman... grommela ma mère.

— Quoi ? Je n'y peux rien. Il a les yeux du diable.

Pierce avait effectivement un regard magnétique. Des yeux sombres et profonds, couleur de café, imprévisibles et habités par la folie. Il était très agréable à regarder mais toutes ses photos semblaient mises en scène. Il paraissait toujours savoir où se trouvait l'objectif. Et si je le croisais en vrai, je prendrais mes jambes à mon cou comme si j'avais le dos en feu. Ce qui se produirait sans aucun doute si j'hésitais.

— Il a tué un homme, dit maman.

— On lui fait porter le chapeau, rétorqua grand-mère Frida.

— Tu ne sais même pas ce qui s'est passé !

Grand-mère haussa les épaules.

— On l'a piégé, je te dis. Un mec aussi mignon ne peut pas être un meurtrier.

Maman la fusilla du regard.

— Penelope, j'ai soixante-douze ans. Laisse-moi profiter de mes petits fantasmes.

— T'as bien raison, grand-mère ! s'exclama Arabella en levant le poing au ciel.

— Si tu insistes pour être la comparse de ta grand-mère, elle n'aura qu'à s'occuper de ta coiffure, répliqua maman.

« Nous ferons le point sur l'enquête à propos de cet incendie criminel après la pause, annonça la journaliste. À suivre, une infestation de rats dans un parc emblématique du centre-ville. »

Une photo de Bridge Park apparut à l'image, avec sa statue de bronze grandeur nature d'un cow-boy galopant sur sa monture.

« Les autorités locales devraient-elles employer des mesures draconiennes ? Plus d'informations après la pause. »

Bern s'avança sur le seuil.

— Hé, Nevada ? T'as une minute ?

Je me levai et l'accompagnai en silence vers la cuisine. L'endroit le plus proche où maman et grand-mère ne risquaient plus de nous entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Bern passa une main dans ses courtes mèches de cheveux brun clair avant de me tendre un dossier. Je l'ouvris et le feuilletai rapidement. La biographie et la filiation de John Rutger, ainsi que ses antécédents. Une ligne avait été surlignée en jaune : « Démobilisation honorable. Confidentiel. »

Je dressai l'index en l'air.

— Tiens donc !

— Tiens donc, confirma Bern.

Les employeurs appréciaient généralement d'embaucher d'anciens militaires. Ils étaient ponctuels, disciplinés, polis et capables de décisions rapides lorsque c'était nécessaire. Les mages de combat, toutefois, faisaient plutôt fuir les recruteurs ordinaires. Personne ne voulait dans ses bureaux d'un type stressé doté de la capacité d'invoquer une horde de sangsues avides de sang. Pour contourner le problème, le département de la Défense avait rendu confidentiel les dossiers de certains militaires. Cette mention de confidentialité n'indiquait pas forcément que la personne maniait la magie de combat mais le savoir m'aurait permis de mieux me préparer. J'aurais abordé mon enquête sur John Rutger sous un angle complètement différent.

— J'ai merdé, dit Bern en s'adossant contre le plan de travail. Ses yeux gris exprimaient de profonds remords.

— J'avais un examen d'histoire, expliqua-t-il. Ce n'est pas la matière où je suis le plus doué et il me fallait au moins un B pour garder ma bourse. Alors j'ai été obligé de bâcher. J'ai refilé le dossier à Leon. Il s'est chargé de remonter l'arbre généalogique et de vérifier les antécédents mais il a oublié de se connecter à la base de données du département de la Défense.

— C'est pas grave, répondis-je.

Leon avait quinze ans. L'obliger à rester concentré pendant plus de trente secondes était à peu près aussi difficile que de faire défiler des chats à la queue leu leu sous la douche.

Bern se frotta l'arête du nez.

— Si. C'est grave. Tu m'avais demandé de m'en charger. J'aurais dû le faire. Tu as été blessée. Ça ne se reproduira plus.

— Ne t'en fais pas, dis-je. Moi aussi, j'ai déjà loupé des trucs importants. Ça arrive. Assure-toi simplement de vérifier systématiquement les infos de la Défense à l'avenir. Tu as eu ton B ?

Il hocha la tête.

— C'est plutôt intéressant, d'ailleurs, dit-il. Tu connaissais l'histoire de la vache de Mme O'Leary ?

J'avais toujours beaucoup aimé l'histoire. J'avais même envisagé de faire une licence dans ce domaine, mais la vraie vie s'en était mêlée.

— C'est pas elle qui a déclenché le grand incendie de Chicago dans les années 1860 en faisant tomber une lampe dans l'étable ?

— En octobre 1871, précisa Bern. Mon prof ne croit pas que la vache soit responsable. Il pense qu'il s'agissait d'un mage.

— Et 1871 ? Le sérum Osiris venait à peine d'être découvert. Bern haussa les épaules.

— C'est une théorie vraiment intéressante, dit-il. Tu devrais discuter avec lui à l'occasion. C'est un mec plutôt cool.

Je souris. Comme j'avais été contrainte de travailler en parallèle de mes études, il m'avait fallu quatre ans, étés compris, pour décrocher tant bien que mal mon diplôme en justice pénale. Parce qu'il était plus intelligent que nous tous réunis, Bern avait obtenu une bourse d'études et se débrouillait à présent très bien. Au point, semblait-il, d'apprécier au moins l'un de ses cours en dehors de sa matière principale.

— Il y a autre chose, me dit-il. Montgomery veut nous voir.

Mon estomac fit un salto arrière. Nous étions la propriété de la maison Montgomery. Quand nos économies et le fruit de la vente de la maison s'étaient révélés insuffisants pour couvrir les dépenses de santé de papa, nous avions vendu l'agence à Montgomery. Techniquement, il s'agissait d'une hypothèque. Chaque mois, nous versions tant bien que mal le montant minimum prévu dans le contrat de remboursement s'étalant sur trente ans. Les termes de l'emprunt faisaient pratiquement de nous une filiale du cabinet d'investigations internationales Montgomery. Jusqu'à présent, ils ne s'étaient pas beaucoup intéressés à nous. Nous étions trop petits pour leur être utiles et ils n'avaient aucune raison de nous embêter tant que nos chèques passaient. Et je veillais toujours à ce que nos chèques passent.

— Dès que possible. C'est ce qu'ils ont dit, précisa Bern.

— Ça donnait l'impression d'un entretien de routine ?

— Non.

Merde.

— Ne dis rien à maman ni à grand-mère.

Il opina du menton.

— Ça les stresserait, dit-il.

— Exactement. Je t'appellerai dès que je saurai ce qu'ils veulent. Avec un peu de chance, on a juste oublié de remplir un formulaire ou je ne sais quoi.

Il me rappela alors que je m'apprêtais à ouvrir la porte.

— Nevada ? La femme de John Rutger a fait virer l'argent. Mille dollars, comme prévu.

— Bien, dis-je, avant de m'échapper.

J'allais me brosser les cheveux et me faire à peu près présentable, puis je me grouillerais de traverser la ville jusqu'aux grandes tours de verre pour voir ce que nous voulait Montgomery.

Ça ne pouvait pas être trop sérieux, si ?

La tour de verre asymétrique du cabinet d'investigations internationales Montgomery s'élevait au-dessus des immeubles de bureau environnants tel un aileron de requin de verre bleu. Haute de vingt-cinq étages, elle était parée de centaines de vitres teintées couleur de cobalt. C'était censé vous impressionner, susciter un émerveillement pour la magnificence de la maison Montgomery. J'aurais bien aimé pouvoir m'émerveiller, mais j'étais trop occupée à m'inquiéter.

Je franchis les portes et passai sous le détecteur de métaux avant de me diriger vers l'ascenseur. Le message de Montgomery avait parlé du dix-septième étage. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, je pénétrai dans la cabine, j'appuyai sur le bouton et patientai tandis que l'ascenseur bondissait vers le ciel dans un murmure chuintant.

Que pouvaient-ils bien nous vouloir ?

Les portes coulissèrent, laissant apparaître un large espace ponctué par le bureau de la réception, tout en acier inoxydable brillant. Sept mètres au moins séparaient le sol bleu foncé du plafond blanc. Je sortis de l'ascenseur avant que les portes se referment. Les murs étaient d'un blanc pur, mais l'énorme paroi de verre couleur cobalt derrière la réception conférait à la lumière du jour une teinte bleu pâle, comme si nous étions sous l'eau.

L'endroit m'apparaissait ultramoderne, immaculé et en même temps sans âme. Même les orchidées d'un blanc de neige disposées sur le bureau ne lui conféraient aucune chaleur. Le cabinet IIM aurait aussi bien pu coller des billets sur les murs en guise de papier peint, ça aurait été plus simple.

La réceptionniste leva les yeux vers moi. Elle avait un visage parfait avec une peau brun pâle, de grands yeux bleus et des lèvres rose pâle soigneusement dessinées. Sa chevelure rouge tomate était rassemblée en un impeccable chignon. Je distinguai précisément chacun de ses longs cils, dont aucun ne présentait ne serait-ce qu'un soupçon de mascara en trop. Elle portait une robe blanche qui devait avoir rêvé d'être une manche dans une autre vie.

Elle cligna les paupières devant mon visage contusionné.

— Je peux vous aider ?

— Nevada Baylor, annonçai-je. J'ai rendez-vous avec Augustin Montgomery.

La réceptionniste se leva.

— Si vous voulez bien me suivre.

Je la suivis. Pieds nus, elle devait faire à peu près ma taille, mais ses talons lui ajoutaient quinze bons centimètres. Nous longeâmes la paroi incurvée au rythme des cliquetis de ses pas.

— Combien de temps ça prend ? demandai-je.

— Pardon ?

— Combien de temps vous faut-il pour vous habiller le matin avant d'aller travailler ?

— Deux heures et demie, répondit-elle.

— Ils vous paient les heures sup pour ça ?

Elle s'arrêta devant un mur de verre dépoli. Des vrilles de givre se déplaçaient en glissant le long de la surface, formant des motifs hypnotiques. Ici et là, un fil d'or pur scintillait et se fondait dans la glace. Waouh.

Une section du mur coulissa. La réceptionniste se tourna vers moi. Je franchis le seuil pour pénétrer dans un vaste bureau. Nous étions sans doute dans un coin de l'aileron de requin car les parois sur ma gauche et face à moi étaient constituées de verre bleu. Un bureau blanc ultramoderne s'élevait directement depuis le sol.

Un homme en costume se tenait assis derrière. Tête baissée, il lisait quelque chose sur une petite tablette et je ne voyais de lui qu'une tignasse de cheveux blond foncé arrangés en une coupe courte et sans doute coûteuse.

Je m'approchai et me postai près d'un fauteuil blanc placé face au bureau. L'homme portait un costume de qualité, de cette teinte entre le gris et le noir souvent qualifiée de gris acier.

Il leva les yeux vers moi. Parfois, les gens dotés de capacités d'illusions employaient la magie pour minimiser leurs défauts physiques. À en juger par son visage, Augustin Montgomery était un Majeur. La perfection de ses traits évoquait celle des statues grecques, avec des lignes masculines et marquées mais jamais grossières. Imberbe, avec un nez puissant et une bouche ferme, il affichait le genre de beauté qui attire les regards. Sa peau était éclatante de santé et ses yeux verts emplis d'intelligence et de vivacité vous transperçaient derrière des lunettes presque invisibles. Il était sans doute contraint d'employer des gardes du corps dès qu'il quittait l'immeuble pour repousser tous les sculpteurs désireux de l'immortaliser dans le marbre.

Les lunettes étaient particulièrement bien vues. Sans elle, il aurait eu l'air d'un dieu sur son nuage, mais la minuscule monture le rattachait à la terre ferme, avec nous autres, les mortels ordinaires.

— Monsieur Montgomery, dis-je. Je suis Nevada Baylor. Vous vouliez me parler ?

Montgomery s'efforça vaillamment de ne rien remarquer des contusions violacées qui s'épalaient sur mon visage.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit-il en désignant le fauteuil. Je m'assis.

— J'ai une mission pour vous.

Durant les cinq années suivant l'acquisition de notre agence, jamais ils ne nous avaient confié une seule mission.

Faites que ce soit juste un truc sans importance...

— Nous aimerions que vous appréhendiez cet homme.

Il fit glisser une photo sur le bureau. Je me penchai pour l'examiner. Les yeux fous d'Adam Pierce me rendirent mon regard.

— C'est une plaisanterie ?

— Non.

Je dévisageai Montgomery.

— À la suite des récents événements, la famille Pierce s'inquiète du bien-être d'Adam. Ils souhaiteraient que nous le ramenions auprès d'eux. Indemne. En tant que filiale, nous estimons que vous êtes parfaitement à même de vous en charger. Votre portion des honoraires se montera à cinquante mille dollars.

Je n'arrivais pas à y croire.

— Nous sommes une toute petite agence familiale. Regardez nos archives. Nous ne sommes pas des chasseurs de primes.

Nos enquêtes concernent des fraudes à l'assurance à la petite semaine et des époux adultères.

— Le moment est venu d'étendre votre répertoire. Vos affaires enregistrent un taux de succès de quatre-vingt-dix pour cent. Nous avons entièrement confiance en vous.

Nous parvenions à maintenir ce fameux taux de réussite de quatre-vingt-dix pour cent précisément parce que je n'acceptais jamais une affaire sans être certaine que nous pourrions la mener à son terme.

— C'est un Majeur pyrokinésiste. Nous n'avons pas les moyens humains pour faire face.

Montgomery fronça légèrement les sourcils, comme s'il était contrarié.

— Mon dossier indique une employée à plein temps et cinq à temps partiel. Rassemblez vos troupes et concentrez-vous sur cette affaire.

— Vous avez vu la date de naissance des employés à mi-temps en question ? Je vais vous faire gagner du temps : trois d'entre eux ont moins de seize ans et un autre vient à peine d'en avoir dix-neuf. Il s'agit de mes sœurs et cousins. Vous me demandez de me lancer sur les traces d'Adam Pierce avec des enfants.

Montgomery fit cliqueter quelques touches sur son clavier.

— Je vois que votre mère est une ancienne combattante décorée.

— Ma mère a été gravement blessée en 1995, durant une opération en Bosnie. Elle a été capturée et emprisonnée pendant deux mois dans un trou obscur en compagnie de deux autres soldats. Elle a été présumée morte et n'a été secourue que par un pur coup de chance. Mais elle souffre de séquelles permanentes à la jambe gauche. Elle ne dépasse pas les huit kilomètres à l'heure.

Montgomery se radossa sur son siège.

— Ses capacités magiques concernent la coordination œil-main, poursuivis-je. Elle est capable de tirer dans la tête d'une cible à très longue distance. Ce qui n'a strictement aucun intérêt ici puisque vous voulez Pierce vivant. Et mes propres capacités magiques...

Montgomery avait reporté son attention sur moi.

— Vos propres capacités magiques ?

Merde. Leurs dossiers me présentaient comme une sans-pouvoir.

— ... sont inexistantes, terminai-je. C'est du suicide. Vous avez dix fois plus de ressources et d'employés que nous. Pourquoi nous demander une chose pareille ? Vous pensez que nous avons la moindre chance de réussir ?

— Oui.

Petite décharge magique dans mon for intérieur. Il venait de me mentir. J'eus l'impression de me prendre une tonne de briques sur le coin de la tête.

— C'est donc ça, hein ? Vous savez bien qu'appréhender Pierce s'avérera coûteux et difficile. Que vous y perdrez du monde, des individus entraînés et talentueux sur lesquels vous avez investi beaucoup de temps et d'argent. Au bout du compte, cela vous coûtera plus cher que ce que la famille de Pierce vous versera. Mais vous ne pouvez sans doute pas vous permettre de refuser, donc vous allez nous confier l'affaire. Et lorsque cela tournera au désastre, vous pourrez leur présenter notre dossier, leur dire que vous aviez assigné la mission à votre meilleure agence, avec six employés et un taux de réussite de quatre-vingt-dix pour cent. Que vous avez fait le maximum. Vous vous attendez à ce que nous échouions, voire même que nous nous fassions tuer pour préserver vos résultats nets et sauver la face.

— Inutile de vous montrer mélodramatique.

— Je refuse. Je ne le ferai pas.

Je ne pouvais pas. C'était impossible.

Montgomery tapota quelques touches avant de faire pivoter le moniteur vers moi. Un document emplissait l'écran, avec une section surlignée en jaune.

— Il s'agit de votre contrat. La section en surbrillance établit que refuser une mission d'IIM constitue une rupture de contrat, ce qui implique le paiement immédiat des sommes dues.

Je serrai les dents.

— Pouvez-vous rembourser l'intégralité du prêt ? demanda-t-il. J'aurais voulu bondir par-dessus le bureau pour l'étrangler.

— Mademoiselle Baylor... ?

Il s'exprimait avec lenteur, comme si j'étais dure d'oreille.

— Pouvez-vous rembourser l'intégralité du prêt ?

Je parvins à décriper les mâchoires.

— Non.

Montgomery écarta les bras.

— Pour que les choses soient parfaitement claires : soit vous faites ceci pour nous, soit nous prenons le contrôle de votre affaire.

— Vous ne me laissez pas le choix.

— Bien sûr que vous avez le choix. Vous pouvez accepter la mission ou libérer vos locaux.

Nous perdrons tout. L'entrepôt appartenait à l'entreprise. Les voitures aussi. Nous nous retrouverons à la rue.

— Nous avons toujours payé en temps et en heure. Nous n'avons jamais causé le moindre problème.

Je tirai mon portefeuille de mon sac, en sortis une photo de ma famille et la posai sur le bureau. Le cliché avait été pris deux mois plus tôt et notre petit groupe tenait à peine dans le cadre.

— Ils n'ont que moi. Notre père est décédé, notre mère invalide. S'il m'arrive quelque chose, ils n'auront plus aucun moyen de subsistance.

Il jeta un coup d'œil à la photo. L'ombre d'une émotion passa brièvement sur son visage avant qu'il reprenne son air indéchiffrable.

— Il me faut une réponse, mademoiselle Baylor.

Peut-être pouvais-je m'en sortir en faisant les choses à moitié. Cela allait à l'encontre de mes valeurs mais c'était potentiellement une question de survie.

— Et si les flics l'appréhendent les premiers ?

— Vous perdrez votre entreprise. Vous devez nous le ramener, vivant et avant que les autorités mettent la main sur lui.

Bon sang.

— Que se passera-t-il si je meurs ?

Augustin leva la main et fit défiler le texte sur son écran.

— La détective professionnelle de l'agence, c'est vous. En en faisant l'acquisition, nous avons investi dans votre capacité à générer des revenus. Sans vous, votre entreprise n'a aucun intérêt à nos yeux. En vertu des termes de votre contrat, vos actifs seront passés dans les pertes. Nous confisquerons tous les avoirs en possession de l'entreprise, argent liquide, actions, titres de créance et ainsi de suite. Puis nous passerons le reste du prêt en pertes et profits.

— Et le nom de l'agence ?

Il haussa les épaules.

— Je suis certain que nous pourrons trouver un accord.

J'avais souscrit une assurance vie d'un million de dollars. Je la payais sur mes propres deniers parce que j'étais terrifiée à l'idée que s'il m'arrivait quelque chose la famille puisse se retrouver sans rien. À court terme, je valais plus morte que vivante. Avec un million de dollars, Bern pourrait rester à l'université, personne ne se ferait expulser et, même si cela se produisait, ils auraient assez d'argent pour maintenir la famille à flot. Maman pourrait racheter le nom et embaucher quelqu'un d'autre.

— Oui ou non ? demanda Augustin.

D'un côté de la balance, ma famille ; de l'autre, potentiellement, ma vie.

— Oui, répondis-je. Mais vous êtes vraiment quelqu'un d'ignoble.

— Et je vais devoir vivre avec.

— En effet. Ajoutez un addendum au contrat stipulant qu'au cas où je mourrais ma famille pourra racheter le nom de l'agence pour un dollar, et je me lancerai à la poursuite de Pierce.

— Un dollar ?

— Si je meurs, ma famille récupérera l'agence. C'est à prendre ou à laisser.

— Très bien.

Montgomery pianota rapidement sur son clavier. Une feuille de papier sortit de l'imprimante. Je lus le texte, signai à l'endroit indiqué puis regardai Montgomery inscrire son nom en lettres élégantes.

Il tapota brièvement sur sa tablette.

— Je vous ai envoyé le dossier de Pierce par e-mail. Je vous rappelle que vous devez appréhender Adam Pierce avant que la police mette la main sur lui, sans quoi votre prêt sera perdu.

Je me levai et sortis sans un mot, en laissant la photo de ma famille sur son bureau. Qu'il l'ait un peu sous les yeux. Mes mains tremblaient. J'aurais voulu faire demi-tour, foncer droit vers lui et lui mettre un coup de poing.

Je ne m'arrêtai de marcher qu'une fois sortie de l'immeuble. Le vent me souffla au visage et s'engouffra dans mes vêtements. Je sortis mon téléphone portable pour appeler Bern.

— Laisse tomber ce que tu es en train de faire, ordonnai-je. Il me faut toutes les infos disponibles sur Adam Pierce.

— On va s'attaquer à Pierce ? Tu es sérieuse ?

— Regarde dans notre boîte de réception.

— Punaise !

— J'ai besoin de connaître sa filiation, le détail de son passé, son casier judiciaire, ses fréquentations pendant ses études... Tout. Le moindre petit bout d'information que tu pourras me trouver. Plus on en saura, mieux ce sera.

— Tu veux que j'en parle à tante Pen ?

Oh, ma mère allait adorer cette nouvelle péripétie.

— Non, je m'en charge. Appelle Mateus pour moi.

Je n'avais pas menti en affirmant que tous nos employés à temps partiel étaient des enfants. Mais il nous arrivait, dans les affaires où l'emploi de la force n'était pas exclu, d'employer des indépendants l'espace d'une mission. J'avais l'intuition qu'aucun d'eux n'accepterait un boulot impliquant de près ou de loin Adam Pierce, mais ça valait le coup d'essayer.

— Combien je propose ? demanda Bern dans l'écouteur.

— Dix mille dollars.

C'était presque trois fois notre prix habituel. Ainsi que le montant total de nos fonds d'urgence. Mais on pourrait toujours contracter un prêt en cas de besoin.

— On ne peut pas sortir une telle somme.

— On pourra si on appréhende Pierce. Dis-lui que le paiement se fera à la livraison.

Le téléphone émit un cliquetis indiquant que Bern m'avait mise en attente. Je me dirigeai vers ma voiture.

Par où allais-je commencer ?

Nouveau cliquetis.

— Il m'a ri au nez, annonça Bern.

À sa place, j'aurais fait pareil.

— Essaie le Cow-Boy.

Clic. Clic.

— Je le cite : « non ».

— Asli ? Monte jusqu'à quinze mille.

Asli était affreusement chère mais elle méritait chaque centime. Et je ne l'avais jamais vue reculer devant quoi que ce soit.

Arrivée devant ma Mazda, je m'appuyai contre la grille du radiateur.

— Elle dit qu'elle est prise sur une autre affaire.

Arg. C'étaient mes trois meilleurs choix. Pourquoi avais-je soudain une vision de tous nos free-lances fuyant devant nous comme autant de lapins terrorisés ?

— D'accord. Commence les recherches sur Pierce, s'il te plaît.

Je raccrochai. La vague de panique qui avait pris naissance dans le bureau d'Augustin atteignit son point culminant et me submergea. Je la laissai m'emporter vers le fond.

Si nous échouions, IIM s'appuierait sur l'hypothèque pour tout nous prendre. Nous serions littéralement éjectés de chez nous sans rien d'autre qu'un sac en plastique noir rempli de vêtements et des quelques affaires de toilette que nous pourrions transporter. Grand-mère n'aurait plus de local pour son affaire. Quant à moi, je n'aurais plus d'affaire du tout. Je pourrais recommencer à zéro, mais cela demanderait du temps et de l'argent. J'avais monté mon entreprise sur les fondations et le nom que mes parents s'étaient bâtis. Quatre-vingt-dix pour cent de notre clientèle provenait du bouche-à-oreille. Nous nous retrouverions tous les sept à la rue. Nous perdriions notre couverture médicale. Et nous aurions toujours le reste de nos dettes à rembourser. Nos économies suffiraient à nous trouver un toit et à nous nourrir pendant un mois ou deux, mais ensuite ?

Bern quitterait l'université. Je ne l'imaginais pas agir autrement. Il arrêterait ses études et prendrait le premier job qui lui tomberait sous la main, n'importe quoi pour nous payer une semaine de plus dans un motel pas cher ou un nouveau repas pour la famille. J'imaginais très bien l'avenir qu'il aurait, et ce n'était pas beau à voir.

Et mes sœurs... Nous venions à peine de revenir à la normale après le chaos causé par la maladie de papa. Tout juste stabilisées. La psychothérapie avait fonctionné, tout le monde s'était remis en selle et les enfants avaient enfin retrouvé une forme de routine. Mais si IIM nous prenait tout... J'eus l'impression que quelqu'un me plantait la lame glacée d'un poignard dans le ventre, avec l'intention de m'éviscérer.

Non. Ça n'arriverait pas. Ils ne feraient pas subir ça à ma famille. Ils ne prendraient pas tout ce que j'avais construit à la sueur de mon front. Non. Purement et simplement non.

Je m'efforçai d'inspirer et d'expirer. Une manière d'évacuer la colère.

Réfléchis. Il s'agit de remonter une piste.

J'avais déjà retrouvé la trace d'autres personnes. Ce n'était pas ma première fois.

Les détectives privés ont tendance à se spécialiser. Certains sont doués pour établir les profils financiers et s'occupent des recherches d'actifs et de capitaux. Certains se chargent des missions de surveillance. D'autres enquêtent sur les antécédents de leurs cibles.

Nous faisons un peu de tout et j'avais eu de nombreuses occasions de remonter la piste d'individus divers. Celle-ci n'était pas différente. Sauf que si je le retrouvais, il risquait de faire fondre ma chair sur mes os. Et la famille risquait malgré tout d'être à la rue quand IIM ferait main basse sur notre maison. Au moins récupérerai-ils le nom de l'entreprise.

Bon, cette façon de penser n'était sans doute pas la plus productive qui soit dans l'immédiat.

Comme le disait mon père : « c'est le genre de bazar qui me dépasse ». Je n'étais même pas sûre de savoir par quel bout le prendre. Je pouvais toujours me rendre à la banque First National pour examiner les ruines fumantes. J'avais déjà travaillé sur exactement quatre affaires d'incendies criminels, tous liés à des histoires d'assurance, et je savais que les lieux eux-mêmes ne m'apprendraient pas grand-chose. Je n'avais pas à déterminer si Pierce avait mis le feu à l'immeuble. Je devais simplement mettre la main sur lui.

Pierce avait tué un policier et gravement brûlé sa famille. À l'heure actuelle, tous les flics de Houston et des alentours rongeaient leur frein avec l'espoir de mettre une balle dans la belle gueule de Pierce. J'étais prête à parier que leur dossier à propos de Pierce faisait l'équivalent d'un bottin. Un dossier qui aurait constitué un excellent point de départ, à ceci près qu'ils ne me laisseraient jamais m'y plonger. D'une part parce que j'étais une civile, d'autre part parce que j'étais en compétition avec eux.

Dans les romans policiers, un détective privé est souvent un ancien flic, ou bien il a au sein de la police un ami qui lui doit une faveur et s'empresse de lui fournir les dossiers de son commissariat tout en se plaignant qu'il risque d'y perdre son boulot.

Je n'avais aucun ami chez les flics. J'essayais plutôt de les éviter autant que possible. Mon père avait eu de bons rapports avec deux d'entre eux, mais ils travaillaient tous les deux dans le service de criminalité financière, pas à la Criminelle. Par

ailleurs, à cet instant précis, personne à part Montgomery, Bern et moi ne savait que j'étais sur les traces de Pierce. Si j'attirais l'attention des flics, ceux-ci ne tarderaient pas à s'intéresser à ce que je faisais, ce qui me compliquerait d'autant plus la tâche.

Autour de moi, le centre-ville de Houston bourdonnait de vie. Les gratte-ciel, certains de verre et d'acier, d'autres semblables à d'immenses monolithes de pierre, m'entouraient de toutes parts. L'immeuble bleu cobalt d'IIM, qui se dressait sur ma gauche, ressemblait plus que jamais à un aileron de requin. J'imaginai presque la chaussée se fracturer en énormes morceaux pour laisser place à la tête colossale d'un squalo aux dents de verre tranchantes comme des rasoirs qui ne ferait de moi qu'une bouchée.

Face à moi, la circulation progressait au ralenti dans la rue très fréquentée.

Une Maserati décapotable rouge s'extirpa de l'embouteillage pour descendre sur la voie ferrée réservée au métro léger et filer en direction de l'hôpital. Le conducteur, un jeune homme vêtu d'un tee-shirt noir, était en train de se parfumer. Crétin.

Au-dessus de lui, un grand écran plat publicitaire adossé à une tour de pierre diffusait une série de pubs. Puis un flash d'informations débuta, l'image presque entière occupée par une femme en tailleur. La bonne trentaine, athlétique, séduisante, avec une peau mate et d'abondantes boucles brunes ramenées en arrière pour exposer son visage. Tout Houston connaissait son nom.

Lenora Jordan, la procureur du comté de Harris.

Lorsque j'avais quatorze ans, elle était descendue dans la rue pour faire face à George Kolter. Elle sortait tout juste de la fac de droit alors que lui était un Majeur chevronné en fulgurokinésie. Capable de balancer des éclairs à quinze mètres de distance, il était accusé d'atteintes sexuelles sur mineur et avait décidé au dernier moment qu'il n'irait pas à son procès.

Lenora Jordan avait descendu les marches du tribunal, tel un as de la gâchette du Far West. Sur un geste de sa part, des chaînes sorties de nulle part avaient enchaîné George Kolter au sol. Filmée, la scène tout entière avait ensuite été rejouée en boucle sur toutes les chaînes d'information. C'était complètement épique.

Toutes les filles de mon âge voulaient devenir Lenora quand elles seraient grandes. C'était une femme incorruptible, forte et intelligente ; elle n'avait peur de rien et ne s'en laissait conter par personne. Je ne doutais pas que si Pierce était arrêté et passait devant les juges, elle le mettrait en pièces tout en s'assurant que ses droits constitutionnels étaient parfaitement respectés.

Mais peu importait mes rêves d'ado : je n'étais pas Lenora Jordan. Si je me retrouvais nez à nez avec Pierce, je serais bien incapable de le ligoter de façon spectaculaire. Je ne pourrais pas non plus le contraindre à agir contre sa propre volonté. Il me faudrait donc trouver le moyen de le convaincre qu'il était dans son intérêt de venir avec moi.

Je sortis mon téléphone, téléchargé le dossier sur Pierce et l'ouvris. La plupart des gens cumulaient les identificateurs : date de naissance, numéro de Sécurité sociale, dernière adresse connue, numéro de permis de conduire, lieu de travail, toutes ces choses qui les reliaient à la société et les rendaient relativement faciles à suivre.

Dans à peu près soixante-quinze pour cent des cas, leur plan pour « disparaître dans la nature » consistait à se réfugier chez un cousin. Et dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, leur mère était capable – quoi qu'elle en dise – de les joindre au téléphone en quelques minutes.

Le dossier de Pierce me fournissait sa date et son lieu de naissance, son numéro de Sécurité sociale, les noms et adresse de ses parents, le détail de son parcours scolaire. École primaire, collège, lycée. Université de Stanford, diplôme de sciences éso-tériques en science des matériaux et ingénierie avec philo en guise de matière secondaire. Dix-neuf sur vingt de moyenne. Il avait postulé et été accepté dans un programme spécial de master en science des matériaux avant de tout lâcher au bout de deux mois. Lieu de résidence actuel : inconnu. Profession actuelle : inconnue. Génial.

Casier judiciaire. Ah, ah ! Adam Pierce avait été arrêté à six reprises durant les seize derniers mois. Actif, le garçon. Voyons voir... Ivresse publique, vandalisme, rébellion et... – surprise, surprise – vagabondage.

Vagabondage ? Le flic qui l'avait arrêté pour ça devait être bien énervé.

Allons un peu sur Facebook...

Je fis défiler une demi-douzaine d'Adam Pierce. Rien qui semble authentique. Pas de souci, il n'était sans doute pas du genre à s'étaler longuement sur les réseaux sociaux. Je passai à Twitter et lançai une recherche pour Adam Pierce. Son compte Twitter était demeuré inactif durant les quarante-huit dernières heures. Je m'abonnai à son compte et feuilletai sa galerie de photos. Adam sur une moto. Adam torse nu. Adam et un groupe de motards sexy devant une boutique de motos. Le cliché laissait voir une partie de l'enseigne : « ...ve Motos ». Je sauvegardai l'image sur mon téléphone.

J'ouvris ensuite une appli de prise de notes et entrepris d'écrire ce que je savais de Pierce.

Vaniteux. Peur absolue des tee-shirts et autres vêtements susceptibles de couvrir ses pectoraux.

Redoutable. N'hésite pas à tuer. Le braquer avec une arme reviendrait à vouloir finir en barbecue. Youpi.

Aime brûler des trucs. C'était même le moins que l'on puisse dire. Une information importante mais pas franchement utile pour le retrouver.

Anti-gouvernement. Ce qui ne m'avancait pas davantage...

Bon. Pour l'heure, mon meilleur plan consisterait à amasser une montagne de barils d'essence et d'explosifs, à y ajouter une pancarte « propriété du gouvernement des États-Unis » et à abattre un tee-shirt par-dessus la tête de Pierce lorsqu'il se présenterait. Oui, ça ne pouvait que marcher. Si seulement...

Aime se faire arrêter. Ça lui donnait sans doute l'impression d'être un dur à cuire. Adam Pierce le rebelle. Il n'aimait pas beaucoup être enfermé, par contre. Sa première arrestation avait eu lieu un dimanche et il avait passé la nuit en cellule. Lors des cinq arrestations suivantes, sa caution avait été payée quelques heures après sa mise en détention.

Célèbre. À la fois une bonne et une mauvaise chose pour moi. Sa célébrité faisait qu'il aurait du mal à se cacher mais si quelqu'un le reconnaissait, le standard de la police exploserait et les flics fondraient sur lui en un clin d'œil. D'un autre côté, plus le fugitif était connu et plus on signalait sa présence à tort et à travers. Surtout quand les flics offraient une récompense. Les gens prétendraient l'avoir vu dans tous les coins de la ville.

Beau. Avec les yeux du diable en bonus.

Riche.

Oui, Adam Pierce roulait sur l'or. Sur la photo que j'avais vue à l'écran ce matin-là, il portait une veste de créateur et posait près d'une moto qui semblait sortie d'un film de science-fiction et coûtait sans doute plus cher que ma voiture. C'était un fils de riche pourri gâté, du style à ne pas bien supporter le manque d'argent. Ce genre de types pouvait s'encailler pendant quelque temps mais ils tenaient à leurs jouets et à leur petit confort. Le concept clé lorsqu'on voulait diriger une entreprise, criminelle comme légitime, restait le travail. Au vu des antécédents d'Adam Pierce, le travail n'était pas sa tasse de thé.

Quelqu'un avait payé ses cautions. D'où venait cet argent ?

Je fis défiler la suite du fichier. Pierce disposait de fonds en fiducie sur lesquels il ne pouvait prélever de l'argent que tant qu'il était à l'université pour préparer son master, ou après l'avoir obtenu. D'après le dossier, la famille lui avait coupé brutalement les vivres. Une note portant les initiales ATM – sans doute Augustin Trucmuche Montgomery – indiquait : *Confirmé auprès de la famille. Insistance sur l'importance d'une motivation financière comme moyen de le faire rentrer dans le rang.*

J'appelai Bern.

— Hé, tu m'as trouvé le casier de Pierce ?

— Est-ce que la glace flotte ?

Bern s'exprimait d'une voix lente, ce qui signifiait en général qu'il était en train de faire cinq ou six autres trucs sur son ordinateur tout en parlant.

— Qui a payé sa caution ?

— Un de ses potes d'université. Cornelius Maddox Harrison. Sacré nom. Le mec devait avoir des parents ambitieux.

— Je t'envoie son adresse personnelle par e-mail, me dit Bern. Tu devrais l'y trouver. D'après sa déclaration d'impôts, il est père au foyer.

— Merci. Je vais passer chez lui tout de suite.

— Attends, me lança Bern sur un ton soudain dénué d'inflexion.

Aïe.

— Tu pourrais passer à la maison, plutôt ? J'ai un truc à te montrer.

— Ça ne présage rien de bon.

— Ce n'est pas bon, confirma-t-il.
Comment les choses auraient-elles pu être pires ?

Je retrouvai Bern dans la Cahute du Mal, délicieux sobriquet de notre salle informatique. Insonorisée et équipée de sa propre climatisation, la pièce occupait l'espace nord de l'entrepôt, directement derrière les bureaux. Le sol avait été surélevé d'un mètre cinquante, comme une maison sur pilotis, car Bern trouvait ça pratique pour bidouiller les branchements qui passaient en dessous. Nous racontions par plaisanterie que si l'entrepôt était inondé nous foncerions tous vers la Cahute du Mal pour rester au sec. Depuis l'extérieur, celle-ci faisait penser à une maison miniature isolée du reste de l'entrepôt, avec dix petites marches à gravir pour y accéder. Au départ, nous l'avions d'ailleurs appelée la Maison maléfique mais au fil des années c'était devenu la Cahute du Mal.

Je montai l'escalier et frappai à la porte.

— Entrez, lança Bern.

Je pénétraï dans la Cahute et refermai la porte derrière moi. Il faisait facilement deux degrés de moins. Bern était assis entre quatre moniteurs différents montés sur des pieds pivotants. Trois grandes tours informatiques clignotaient en rouge, vert et blanc. En face de lui, le poste de travail de Leon – un bureau plus petit équipé de trois moniteurs – était vide. Les filles et lui étaient en cours.

Bern se tourna vers moi, son beau visage baigné par l'éclat du plus grand des moniteurs. C'était toujours assez comique d'observer sa silhouette massive au milieu des écrans d'ordinateurs. Les claviers et les moniteurs semblaient trop petits pour lui.

— Qu'est-ce que t'as trouvé ? demandai-je.

— Pendant qu'on discutait, j'ai vérifié les antécédents du gamin impliqué dans l'incendie criminel.

— Gavin Waller.

Bern hocha la tête.

— J'ai remonté son arbre généalogique, dit-il.

Dans notre monde, la filiation était tout. Les familles magiques étaient à la tête de corporations et la plupart des grandes villes étaient divisées en territoires appartenant aux familles. Certaines d'entre elles n'étendaient leur influence que sur quelques pâtés de maisons, d'autres contrôlaient des quartiers entiers. Votre

nom de famille et votre arbre généalogique pouvaient vous ouvrir des portes... ou vous faire tuer. Quand la famille prenait suffisamment d'importance, elle était considérée comme une maison. La maison Montgomery. La maison Pierce.

— Le père de Gavin s'appelle Thomas Waller. Sa mère, Kelly Waller. Aucun d'eux n'a de talents magiques notables.

Bern marqua une pause. Je patientai. Bern stockait l'information sous forme de chaînes logiques. Lorsqu'on lui posait une question, il commençait par le début de la chaîne et remontait ensuite chaque maillon jusqu'à faire émerger l'information pertinente. Si la maison était en flammes, Bern commencerait par expliquer comment il était allé chercher la boîte d'allumettes pour allumer la bougie qui avait ensuite déclenché l'incendie. Tenter d'accélérer le processus n'était pas seulement inutile mais également contre-productif. Interrompre Bern lui faisait perdre le fil. Il se remettrait méthodiquement sur les rails, sans comprendre pourquoi vous trépigniez, la bave aux lèvres de frustration, tandis qu'il prenait son temps pour reprendre son explication.

— Le nom de jeune fille de Kelly Waller était Lancey.

Hmm.

— Son père à elle s'appelait William Lancey.

Hmm.

— Et sa mère Carolina Rogan.

Hmm. Hein, quoi ?

— Rogan ? Comme la maison Rogan ?

Bern opina du menton.

— Mad Rogan est le cousin de Kelly Waller. Ce qui fait de lui le cousin au deuxième degré de Gavin.

Mes jambes décidèrent que le moment était bien choisi pour faire grève. J'atterris sur une chaise.

Les États-Unis n'avaient pas officiellement déclaré la guerre durant les soixante-dix années écoulées. Au lieu de quoi ils s'étaient impliqués dans divers conflits, missions de maintien de la paix et autres interventions armées qui constituaient bel et bien des guerres mais sans l'étiquette flippante associée : l'Europe, le Moyen-Orient et puis ce que l'on avait appelé les Guerres sud-américaines, lesquelles avaient éclaté quand la découverte de gisements aux propriétés magiques puissantes au Belize avait déstabilisé la région. Le Mexique, pays déjà

magiquement très puissant, avait envahi le minuscule Belize. Le Honduras, le Nicaragua et le Brésil avaient alors formé une coalition pour s'opposer à cette invasion. Les États-Unis, ainsi que les Tribus Indigènes Unies, s'étaient joints à la coalition contre le Mexique, bien que les territoires des deux Dakota, du Wyoming et du Montana soient très loin de la frontière mexicaine et que les Tribus s'opposent habituellement aux États-Unis sur pratiquement toutes les décisions politiques.

Tout le monde apportait un soutien de façade aux courageux soldats du Belize mais la véritable raison était claire : personne ne voulait que le Mexique, poids lourd magique, devienne plus puissant qu'il ne l'était déjà.

La guerre avait été terrible. Le Mexique avait fini par renoncer à sa mainmise sur le Belize, mais les conséquences de cette invasion s'étaient fait sentir dans toute l'Amérique du Sud. Des conflits armés s'étaient déclenchés dans une dizaine de pays avant de retomber. L'occasion pour Mad Rogan de se faire un nom. Ses pouvoirs battaient tous les records, même parmi les Majeurs. Personne ne savait exactement ce dont il était capable mais tout le monde connaissait son nom. Mad Rogan. Le Boucher de Merida. Le *Huracan*.

Nos chances d'appréhender Adam Pierce avec succès étaient déjà proches de zéro. Si Mad Rogan décidait de s'impliquer, elles descendraient carrément dans le négatif.

— Que sait-on de Mad Rogan ?

Bern appuya sur une touche de son clavier. Une vidéo au grain marqué emplît l'écran. Je me souvins l'avoir déjà vue, bien des années plus tôt, quand j'étais encore au lycée. J'avais trouvé ça ennuyeux à l'époque, parce qu'il ne se passait pas grand-chose pendant les deux premières minutes, et je n'étais pas allée au bout.

Un jeune homme aux cheveux mi-longs et aux yeux clairs, son visage difficilement visible à cause des parasites de l'image, se tenait au milieu d'une route à quatre voies déserte. Sa silhouette se découpait sur le ciel envahi de nuages gris.

— ... *Carla t'assistera*, annonça une voix féminine mesurée. *Pas d'inquiétude. On sait que tu en es capable.*

— Ça a été filmé quelque part au Mexique, me dit Bern. La plupart des gens pensent que c'était à Chetumal. On aperçoit brièvement l'océan sur quelques images.

Je fouillai mes souvenirs en quête d'informations sur Chetumal. Une ville portuaire sur la pointe du Yucatan, l'une des plaques tournantes du commerce international mexicain. Économiquement florissante, la ville avait souffert durant la guerre.

— C'était son galop d'essai. Il n'était pas encore sous contrat. Cette vidéo est la seule à s'être retrouvée sur Internet. La censure a fonctionné à pleins tubes après ça.

L'homme haussa les épaules. Il était pâle et douloureusement jeune, plus jeune que Bern. C'était peut-être dû à la mauvaise qualité de la vidéo, mais il semblait avoir peur. La caméra zooma sur son visage. Son regard bleu était si plein de tristesse, presque lugubre... et en même temps brillant de pouvoir.

— Quel âge il a ?

— C'était sa dernière année à l'université. Dix-neuf ans. Il a quitté le lycée avec un an d'avance et obtenu sa licence en trois ans. Un type brillant.

— Il disposait aussi des meilleurs profs particuliers du marché.

La maison Rogan était riche. Je ne savais pas exactement ce qu'ils faisaient mais Mad Rogan était un Majeur de quatrième génération.

— *Il est temps*, dit la voix de femme. *Souviens-toi, ce secteur a été entièrement évacué. Il ne s'agit que de dommages matériels. Ne doute pas de toi, Connor. Ce que tu fais est bien.*

Mais bien sûr.

Quelqu'un devait être allé à sa rencontre sur le campus, quelqu'un de l'armée avec beaucoup de jolis galons sur ses épaulettes. Et lui devait y avoir prêté une oreille attentive car ils lui avaient offert un vol jusqu'à Chetumal pour voir ce dont il était capable.

Rogan s'avança sur la route, figure solitaire vêtue d'un sweat à capuche gris marchant le long d'une ligne jaune en direction des gratte-ciel. Cinquante mètres. Cent mètres. Rogan avançait toujours. Il avait presque atteint les immeubles.

— *Il est à, quoi, huit cents mètres de nous ?* demanda une voix masculine hors champ.

— *Il nous assure une distance de sécurité*, répondit la voix féminine.

— *De quelle distance il a besoin ?*

— *De celle qu'il voudra.*

Rogan continuait à marcher.

— *Il est toujours à portée ?* demanda la femme.

— *Je peux le faire léviter d'ici, madame,* répondit une autre femme à la voix plus aiguë, *mais s'il s'éloigne encore, nous devons nous rapprocher.*

Faire léviter quelqu'un sans lui causer de sérieuses blessures internes relevait d'une branche très spécifique de la télékinésie. Les lévitateurs étaient très courus et une fois qu'un enfant manifestait son aptitude pour ce type particulier de magie, on ne lui faisait plus faire que ça. Un télékinésiste ordinaire pouvait soulever ou projeter une personne à travers les airs, mais l'individu en question serait sans doute mort avant de retomber à terre.

Rogan s'arrêta.

Il s'était avancé à l'intérieur du bloc d'immeubles. Sur sa gauche se dressait un énorme complexe rectangulaire en pierre sombre, haut de huit étages. Sur sa droite, une tour blanche s'élevait en spirale vers le ciel nuageux.

— *Pas trop tôt,* commenta la voix masculine.

Rogan contemplait les tours de verre et de pierre. Il se tenait immobile, comme dépassé par la taille même des bâtiments.

Les secondes s'allongèrent jusqu'à former de longues minutes.

— *Allez, on se bouge,* bougonna l'homme.

Rogan se pencha en arrière. Le vent agita ses longs cheveux bruns.

— *Lâche-toi,* murmura la première femme.

La vidéo devint floue pendant quelques instants. Je retins mon souffle.

Rien.

— *Et ?* demanda la voix masculine. *Vous m'aviez dit que c'était une sorte de...*

La tour blanche sur la droite glissa sur sa base comme un arbre au tronc tranché.

Impossible. Personne ne pouvait découper un immeuble ainsi.

Des fissures remontèrent le long de la tour. Sur la gauche, de minces volutes de poussière grise jaillirent des fenêtres de l'immeuble de bureau. Le bâtiment tint bon pendant une longue et pénible seconde. Puis la façade s'affaissa et s'effondra vers le sol en un flot de tonnes de briques et de stuc digne des chutes du

Niagara. Un grondement de tonnerre retentit comme des milliers de tonnes de pierre, d'acier et de béton se fracassaient à terre.

Mon Dieu. Un froid glacial m'envahit les tripes. Quelle démonstration de pouvoir démentielle ! Un être humain n'était pas censé posséder un tel pouvoir.

Hors champ, des gens hurlaient. Des hurlements dénués de mots, uniquement composés de cris primitifs de pure terreur.

La tour entière s'écroula. Deux tsunamis de poussière gris et noir tourbillonnante s'élevèrent des immeubles abattus pour se rencontrer au milieu de la rue, juste au-dessus de Mad Rogan. Les vagues se brisèrent cependant à deux mètres de part et d'autre de lui, comme arrêtées par un mur invisible. Les débris qui s'écrasèrent contre la barrière ricochèrent vers la rue. Rogan semblait se tenir au centre d'une cheminée d'air pur et calme.

Ses cheveux bruns agités par le vent, il leva les paumes vers le ciel.

L'enregistrement se brouilla. À gauche et à droite, les immeubles adjacents aux décombres – une tour rouge et un gratte-ciel résidentiel brun – se fracturèrent et s'effondrèrent à leur tour. Le vacarme était assourdissant.

— *Arrêtez-le !* s'écria l'homme.

— *On ne peut pas l'arrêter*, brailla la première femme en retour pour couvrir le rugissement des immeubles qui s'effondraient. *Il ne peut ni nous voir ni nous entendre ! Il va falloir attendre qu'il ait terminé !*

Les pieds de Mad Rogan quittèrent le sol. Il s'éleva à cinquante centimètres au-dessus du sol.

— *Ce n'est pas moi !* s'exclama la lévitatrice. *Ce n'est pas moi, je n'arrive pas à l'atteindre !*

Les images se brouillèrent de nouveau.

La caméra trembla. Le poids lourd garé à sa gauche glissait vers elle.

— *Nom de D...* lança un homme.

L'enregistrement s'arrêtait au milieu de sa phrase.

Bern et moi avions toujours les yeux rivés sur l'écran noir. Je restai assise sur ma chaise, choquée, incapable de savoir quoi faire. J'avais étudié beaucoup de Majeurs. Je n'en avais jamais vu capables de faire ça. C'était inhumain.

— Je pense que nous devrions réévaluer notre implication dans cette affaire, dit Bern.

— C'est trop tard, répondis-je d'une voix qui sonnait creux. J'ai accepté le boulot.

Nous continuâmes à regarder l'écran.

— On ne peut pas en parler à maman, dis-je.

— Oh non, non, effectivement, on ne peut pas.

Bern ferma la fenêtre de la vidéo et se dépêcha d'effacer l'historique de navigation.

— Tu fais ça à cause de Leon ? supposai-je.

— Exact. Il adore fouiner et il ficherait en l'air notre couverture.

La vidéo avait disparu mais pas mon angoisse.

— Quel genre de magie c'était ?

— Le consensus est que Rogan est un télékinésiste inorganique.

— Les télékinésistes déplacent les choses. Ils ne tranchent pas les immeubles en deux !

— Lui, si, répondit Bern.

— Où en est Mad Rogan aujourd'hui ? demandai-je.

— Il a quitté l'armée il y a quatre ans et huit mois. Personne ne l'a vu depuis. Tout semble indiquer qu'il s'est enfermé chez lui. Si l'on en croit les rumeurs sur les forums des fans de sa maison, il aurait été horriblement défiguré durant la guerre.

— Oui, et il attend sans doute l'arrivée de la seule et unique femme qui saura l'aimer tel qu'il est.

Bern me gratifia d'un petit sourire. Les Majeurs, comme n'importe quelles célébrités, avaient leur lot d'admirateurs et d'admiratrices, en particulier les jeunes et beaux garçons célibataires. Ils avaient engendré tout un courant culturel spécifique sur Instagram et Tumblr. Ils avaient même leur propre réseau social : Herald. L'essentiel du contenu était constitué de photos de Majeurs, de dessins et de textes conçus par les fans, souvent avec un angle romantique, et de folles spéculations sur qui allait épouser qui et de quels genres de pouvoirs leurs enfants pourraient être dotés. En général, les pouvoirs se transmettaient de génération en génération, mais lorsque deux lignées magiques différentes se mélangeaient, un résultat imprévu était toujours possible.

— Il est proche de sa cousine ? demandai-je.

— Les Lancey ont renié Kelly quand elle a eu vingt-deux ans.

Waouh. Être chassé de la famille constituait le pire châtement qui soit. Ne plus profiter du soutien financier familial était déjà assez difficile en soi, mais le reniement vous coupait également de toutes les relations et contacts familiaux à l'extérieur. Cela faisait de vous un paria. Impossible de se tourner vers les amis de la famille ni même ses ennemis, car ni les uns ni les autres ne se fieraient à vous. Les membres des maisons n'étaient quasiment jamais reniés, même lorsqu'ils faisaient n'importe quoi. Adam Pierce en était le parfait exemple : alors qu'il avait sans doute tué un homme et blessé une femme et deux enfants, sa maison se mettait en quatre pour tenter de le ramener en son sein. Les membres des maisons avaient tout simplement trop de valeur. Les Lancey ne constituaient pas la branche centrale de la maison Rogan, mais tout de même...

— Pourquoi ont-ils fait une chose pareille ?

— Je l'ignore, répondit Bern. Mais elle n'a plus aucun contact avec les Rogan ou les Lancey depuis. Il y a trois ans, sa boulangerie a fait faillite.

Rogan avait quitté l'armée presque deux ans plus tôt.

— Il ne l'a pas aidée.

Bern secoua la tête.

— Par ailleurs, son mari Thomas et elle ont contracté plusieurs emprunts en hypothéquant leur maison pour payer les frais de scolarité de Gavin. Ils sont constamment au bord du précipice depuis deux ans.

— De combien avait-elle besoin pour garder sa boulangerie ouverte ?

— D'après les documents remplis auprès du tribunal de commerce, quatre-vingt-sept mille dollars auraient permis de rembourser sa dette.

Soit une bouchée de pain pour Mad Rogan, à la tête de la maison. Pauvre Kelly Weller.

Toute ma vie, j'avais eu la certitude que mes parents m'aimaient d'un amour inconditionnel. Oh, ils m'avaient laissée souffrir des conséquences de mes erreurs, mais ils m'avaient toujours aimée. J'aurais pu me lancer dans une fusillade et tuer une dizaine de personnes. Ma mère et ma grand-mère en auraient été horrifiées mais elles se seraient battues pour moi jusqu'au bout. Elles seraient complètement abasourdies mais elles m'aimeraient malgré tout et me trouveraient le meilleur

avocat qui soit. Et elles pleureraient lorsque je me retrouverais sur la chaise électrique. S'il avait été en vie, mon père aurait fait de même.

À l'inverse, la famille de Kelly Weller s'était débarrassée d'elle et n'avait pas levé le petit doigt pour l'aider malgré les difficultés qu'elle rencontrait. Tragique et douloureux pour elle... mais encourageant pour nous.

Je formulai ma question suivante avec soin. Je savais que j'aurais besoin du soutien de Bern durant cette enquête.

— As-tu vu quoi que ce soit indiquant que Mad Rogan s'intéresse au sort de Gavin ?

— Non.

— Montgomery non plus, sans quoi ce serait mentionné dans le dossier. Bon, il ne l'a pas sortie d'affaire quand elle a fait faillite, alors que cela ne lui aurait pratiquement rien coûté. Cet incendie est une affaire tellement pourrie que tout le monde garde ses distances. Personne n'a envie de s'afficher comme l'ami d'Adam Pierce en ce moment, et encore moins d'aider Gavin Waller. On a une chance de bien s'en sortir.

Bern soupira.

— Qu'est-ce qui se passera si on se retire ?

— IIM réclamera le remboursement de son prêt. Nous serons incapables de payer. Ils saisiront tous nos actifs professionnels, y compris l'entrepôt et tout l'équipement acquis avec exonération d'impôts, ce qui comprend deux des voitures, les armes, les meubles de bureau et tout ce qu'il y a dans cette pièce.

— Bref, on se retrouverait sans argent et sans domicile, résuma Bern.

— En gros.

Bern fronça les sourcils. Son expression se durcit, ses yeux prirent la couleur de l'acier et, l'espace d'une seconde, j'eus un aperçu du genre d'homme que mon cousin deviendrait dans quelques années : déterminé et inébranlable, tel l'un de ces chevaliers en armure de l'époque médiévale.

— C'est dégueulasse, lâcha-t-il.

— Oui.

— Est-ce que tu... ?

— J'ai expliqué notre situation. Ils s'en fichent. Ils ne veulent pas offenser la maison Pierce et nos résultats sur le papier sont bons, donc ils nous confient l'affaire, tout en sachant que nous

échouerons. Pour eux, nous constituons simplement l'option la moins coûteuse.

— Allons-y, s'exclama Bern. Allons chercher Pierce et faisons-le leur bouffer, qu'ils s'étouffent avec !

— Merci.

— Toujours là pour toi, répondit Bern avec un grand sourire. C'est ça la famille.

Cornelius Maddox Harrison habitait dans Royal Oaks. Je trouvais ça légèrement bizarre. Je me serais attendue à une adresse à l'intérieur de la Boucle.

Houston était défini par trois routes qui formaient autant d'anneaux autour de la ville. La première, la plus proche du centre-ville, était surnommée la Boucle. À l'intérieur de la Boucle se trouvaient les secteurs d'affaires les plus importants – le centre-ville – et les quartiers chics les plus en vue tels que River Oaks, University Towne et une partie de Bellaire. En s'éloignant d'environ huit kilomètres de la Boucle, on traversait la Rocate, le deuxième anneau. Quinze kilomètres de plus et on se retrouvait sur l'Autoroute verte, le troisième anneau, encore en cours de construction.

Royal Oaks se trouvait juste à l'extérieur de la Rocate, dans le West Side.

Houston était une ville étrange qui avait l'habitude de dévorer les communes plus petites pour en faire de nouveaux quartiers. Sans plan local d'urbanisme, les centres d'affaires poussaient d'eux-mêmes là où on en avait besoin, avec des zones résidentielles amassées tout autour. L'essentiel de la ville était divisé en territoires appartenant à telle ou telle maison. Cela n'affectait pas beaucoup les gens normaux. Les membres des maisons s'intéressaient aux membres d'autres maisons. Nous n'étions que du menu fretin.

La maison Harrison n'était ni assez grande ni assez puissante pour prétendre à son propre territoire mais ils disposaient d'une fortune confortable. Cornelius Harrison était le deuxième fils de Rupert et Martha Harrison. Sa sœur et son frère aînés hériteraient

sans doute des rênes de la famille. Sa sœur vivait dans le secteur d'University Towne et son frère près de ses parents, à River Oaks. Mais Cornelius avait déménagé jusqu'à l'extérieur de la Rocade.

Ce qui ne signifiait pas qu'il menait une vie de peu, songeai-je en remontant en voiture la rue interminable. De gigantesques demeures se dressaient de chaque côté, au milieu de grands terrains réaménagés par des paysagistes près d'un terrain de golf au gazon immaculé. La clameur de la ville s'était tue. On aurait aussi bien pu être au cœur de je ne sais quelle station thermale à des kilomètres de toute métropole. Chacun de ces petits manoirs coûtait sans doute au moins deux millions.

C'est sympa d'être riche.

Mon GPS émit un carillon. Je remontai la voie d'accès d'une vaste demeure. Haute de deux étages, avec un toit de tuiles en argile, la maison ressemblait à celles que l'on voyait dans les films. Les murs étaient d'une propreté impeccable, la pierre jaune débarrassée des moindres saletés, et les plantes qui s'alignaient le long de la voie d'accès étaient taillées avec une précision habituellement réservée aux bonzaïs. Je me garai près de l'entrée, m'avançai jusqu'à la porte, sortis ma carte d'identité et sonnai.

Quelques secondes plus tard, le panneau s'ouvrit en grand et un homme mince et de petite taille approchant la trentaine me dévisagea de ses yeux bleus solennels. Rasé de près, avec des cheveux blonds coupés court, il arborait une expression légèrement distraite, comme s'il avait été interrompu dans sa réflexion sur un sujet complètement abstrait et essayait à présent de retrouver le fil.

Je souris, en tentant de paraître à la fois inoffensive et digne de confiance.

— Monsieur Harrison ?

— Oui ?

Je lui tendis ma carte d'identité. Mon nom seul ne me mènerait nulle part ; je dégainai donc mon plus gros flingue.

— Je m'appelle Nevada Baylor. Je travaille pour le cabinet d'investigations internationales Montgomery. J'ai été embauchée par la maison Pierce pour retrouver Adam Pierce.

Cornelius Harrison fit la grimace et me rendit ma carte.

— Puis-je vous poser quelques questions ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— D'accord. Entrez.

Je le suivis dans un vaste salon. Le sol de marbre serti de mosaïques était parfaitement ciré. À gauche, un escalier en colimaçon doté d'une élégante rampe en fer forgé menait à l'étage supérieur.

Cornelius se tourna vers moi.

— Salon, bibliothèque ou cuisine ?

— La cuisine, si vous voulez bien.

Les gens se sentaient généralement à l'aise et détendus dans la cuisine. Et plus Cornelius serait détendu, plus je pourrais lui soutirer d'informations.

Nous traversâmes la salle à manger pour entrer dans une grande cuisine équipée de placards en bois de cerisier et de plans de travail en granite. La cuisine donnait sur une salle de détente familiale ensoleillée. Près de la fenêtre, des crayons gras et des pages tirées d'un album de coloriage représentant des coqs aux longues queues gisaient sur la table du petit déjeuner. Les coqs étaient décorés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Cornelius ramassa les pages et les rassembla en une liasse bien ordonnée qu'il posa sur le côté.

— Quelque chose à boire ?

— Non, merci.

On apprenait très vite à ne jamais manger ou boire quoi que ce soit chez un inconnu susceptible d'employer la magie. Je n'avais aucune envie de me voir pousser des plumes ou de me changer en chèvre.

Une fois assis ensemble à la table du petit déjeuner, je posai mon enregistreur numérique devant lui, l'actionnai et déclarai :

— Jeudi 24 octobre, entretien avec Cornelius Harrison.

Cornelius leva les yeux vers moi. Son regard était calme, intelligent et légèrement narquois. Je me concentraï.

— Pour que les choses soient bien claires, dit-il, je n'ai pas vraiment envie de répondre à vos questions, mais j'ai déjà eu maille à partir avec Christina Pierce par le passé et c'est une expérience que je ne souhaite pas revivre.

J'attendis une réaction de ma magie intérieure. Il ne se passa rien. Cornelius disait la vérité. Ce n'était pas le grand amour entre la mère d'Adam Pierce et lui. J'en pris bonne note au cas où cela me serait utile par la suite.

— Depuis quand connaissez-vous Adam ?

— Depuis notre plus jeune âge, répondit Cornelius. Nous devons avoir quatre ou cinq ans.

Vrai.

— Êtes-vous son ami ?

Cornelius laissa échapper un petit rire sec et dénué d'humour.

— Vous êtes membre de la maison Pierce ? me demanda-t-il.

— Non.

— Donc on vous a embauchée ?

— Oui, répondis-je.

— Un travail que vous effectuez sous la contrainte ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

Il sourit.

— Parce qu'aucune personne sensée ne se lancerait de son plein gré à la poursuite d'Adam. Et aussi parce que c'est ainsi que procède la maison Pierce. Ils emploient simultanément la carotte et le bâton. Puisque l'on vous a embauchée, j'imagine que vous serez payée à un moment ou à un autre. Pour ma part, on m'a enrôlé depuis l'enfance mais je n'ai jamais reçu la moindre compensation financière. Au contraire. Ma mère et Christina Pierce étaient à l'université ensemble. À un moment, il a été décidé qu'Adam avait besoin d'un autre petit garçon avec qui grandir.

Il avait prononcé ces mots avec une immense dose de sarcasme.

— On m'a déclaré volontaire pour ce boulot. Personne ne nous a demandé, à Adam ou à moi, si cet arrangement nous convenait.

— Est-ce qu'il vous convenait ?

Cornelius se pencha légèrement en avant pour prononcer un unique mot, net et précis.

— Non.

Toujours vrai.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'avais été désigné pour être responsable d'Adam, alors que nous avions approximativement le même âge. J'étais comme la copine moche qui fait paraître une femme plus belle durant une soirée : moins puissant, moins riche, moins important que lui. Quand Adam s'attirait des ennuis, j'étais censé m'interposer et assumer la responsabilité de ses actes. Sauf qu'Adam adorait attirer l'attention sur ce qu'il avait fait et remuer le couteau dans la plaie. S'il cassait quelque chose, il s'avancait

devant tout le monde pour s'en vanter comme s'il s'agissait d'un exploit digne de louanges. Après quoi je recevais le plus gros de la punition pour « n'avoir pas su l'aider à faire les bons choix ». Cet arrangement a perduré jusqu'à la fac, où nos routes se sont enfin séparées. Je ne considère pas Adam comme un ami. C'est seulement quelqu'un que j'ai connu autrefois.

— Et pourtant vous avez payé sa caution à six reprises.

Cornelius soupira.

— Après la fac, j'ai pris des mesures pour m'éloigner de ma famille. Je les aime mais ils ont tendance à se servir de moi et j'ai décidé que je n'aimais pas qu'on se serve de moi. À sa mort, mon grand-père m'a laissé de l'argent que j'ai utilisé pour m'acheter cette maison. Aux yeux de ma sœur, il ne s'agirait que d'une résidence secondaire. Une parmi d'autres. Pour moi et ma femme, il s'agit de notre foyer. Ce sera sans doute la seule maison que nous aurons et nous avons l'intention de la transmettre à nos enfants.

Le ton de sa voix indiquait qu'il en était fier. Il estimait sans doute qu'il s'agissait d'une demeure modeste. Pour moi, c'était un palais. Tout était question de perspectives.

— J'ai fait en sorte d'être largement indépendant de ma famille, reprit-il. À l'époque de la première arrestation d'Adam, cependant, sa mère était en position de faire pression sur l'emploi de mon épouse. On m'a transféré des fonds et demandé de payer la caution d'Adam.

— Pourquoi se compliquer ainsi la tâche ? Pourquoi la maison Pierce n'a-t-elle pas payé directement ?

— Parce qu'il leur a publiquement tourné le dos, répondit Cornelius avec une grimace. Son image de *bad boy* serait anéantie si l'on apprenait que son papa et sa maman ont sorti le chéquier pour le faire libérer de prison.

— Vous, par contre, en tant qu'« ami d'enfance », ne représentiez pas de risque.

Il opina.

Cette piste ressemblait de plus en plus à une impasse.

Un vague mouvement dans l'escalier me fit tourner la tête. Un chat persan à la fourrure crème et chocolat descendit les marches, suivi par un raton laveur et un furet blanc.

— Excusez-moi, dit Cornelius.

Les trois animaux se rassemblèrent à ses pieds, les yeux levés vers lui.

— Je devine que Matilda est réveillée.

Les trois inclinèrent la tête à l'unisson.

Cornelius se leva, sortit du réfrigérateur un gobelet pour enfant fermé par un gros bouchon rouge vif et le rinça sous le robinet. La femelle raton laveur se dressa sur les pattes arrière. Cornelius lui tendit le gobelet.

— Apporte-lui son jus de fruits et amuse-la jusqu'à ce que je monte, dit-il.

Le raton laveur saisit le récipient entre ses pattes et remonta l'escalier sur les pattes arrière. Le chat et le furet lui emboîtèrent le pas.

— Vous êtes un mage animalier.

Ils étaient si rares que je n'en avais rencontré qu'un seul jusqu'à ce jour.

— Exact. Je ne suis pas un Majeur, donc inutile de vous inquiéter à l'idée de me voir appeler une horde de loups pour vous mettre en pièces.

— Pourquoi avez-vous lavé le gobelet ?

— Parce que dans le cas contraire Edwina l'aurait lavé pour moi. Elle ne peut pas s'en empêcher, c'est son instinct. Malheureusement, elle ne fait pas la distinction entre l'évier et l'eau des toilettes, les deux semblent aussi propres à ses narines. Nous en avons terminé ? demanda-t-il.

— Encore quelques questions simples. Savez-vous où se trouve Adam Pierce ?

— Non.

Il disait vrai.

— Avez-vous un moyen de le contacter ?

— Non.

Vrai.

— A-t-il des amis ou des connaissances avec qui il garde le contact ?

— Personne de son ancienne vie. Je suis son seul lien. Il n'était pas impopulaire – il était trop beau et trop riche pour ça – mais il n'a jamais formé d'amitiés durables.

— Disposez-vous de quelconques informations qui puissent m'aider à le retrouver ?

— Des informations directes et factuelles, non. Mais je peux vous dire que Christina ne permettrait jamais que son fils chéri souffre du moindre inconfort. Elle lui apporte son soutien, d'une manière ou d'une autre. Mon conseil serait donc de remonter la piste financière.

— Fin de l'entrevue.

J'éteignis l'enregistreur et sortis ma carte de visite.

— Merci beaucoup, monsieur Harrison. Si par hasard vous deviez parler à Adam Pierce, merci de lui transmettre mon numéro. Il est accusé d'avoir tué un agent de police. Sa famille s'inquiète pour lui et je constitue sa meilleure chance de survivre à cette affaire.

— Vous n'allez pas me demander si je le crois coupable ? s'étonna Cornelius.

— Honnêtement, ça n'est pas important pour moi. Mon travail ne consiste pas à prouver son innocence, seulement à le ramener en un seul morceau.

— Très bien.

Il me raccompagna jusqu'à la porte mais parut hésiter une fois sur le seuil.

— Mademoiselle Baylor, si vous écoutez la maison Pierce, ils vous diront qu'Adam était un être humain exemplaire jusqu'à son départ pour l'université, où toutes ces idées radicales lui ont mystérieusement été inculquées. Ils ont réussi à en convaincre la majorité des gens.

Il se racla la gorge.

— Notre école élémentaire se trouvait à moins de cinq rues de ma maison. En CE2, nous avons eu le droit de rentrer chez nous à pied, avec nos gardes du corps qui nous suivaient à une distance respectable. En chemin, nous nous arrêtions dans une boutique. Les trois premières fois où nous y sommes allés, Adam a volé un truc. Pas grand-chose : une barre de chocolat, une boisson. Il n'était pas très discret. Il s'en emparait directement et ressortait avec, comme s'il en était fier. La quatrième fois, un proche du propriétaire de la boutique lui a attrapé le poignet et repris la barre de chocolat. Adam l'a brûlé. Il l'a brûlé si sérieusement que, le temps que le garde du corps arrive, le visage de l'homme était couvert de cloques. Je me rappelle encore l'odeur. Cette puanteur âcre et ignoble de chair humaine calcinée. La maison Pierce voudrait faire croire qu'Adam était

absolument terrifié et qu'il a réagi de façon instinctive. Ils ont offert suffisamment d'argent à la famille pour étouffer toute l'affaire. Mais j'étais là et j'ai vu son visage. Adam n'avait pas peur. Il était furieux. Il se vengeait de cet homme qui avait osé l'empêcher de voler.

Cornelius se pencha vers moi, une expression sérieuse dans le regard.

— Il n'aurait pas hésité à incinérer cet homme pour une barre chocolatée. Adam prend ce qu'il veut et si quelqu'un lui dit non, il n'hésite pas à lui faire du mal. Voilà le genre d'individu auquel vous avez affaire. Je ne vous souhaiterai pas bonne chance, mais faites attention à vous.

Lorsque j'émergeai du « modeste palais » de Cornelius, le soleil se rapprochait déjà de l'horizon. Je m'assis dans la voiture et surfai sur Internet pendant un moment. Un bref examen de ma boîte de réception ne m'apporta aucun nouvel élément mais une recherche sur les magasins de motos dans le périmètre de Houston me fit découvrir l'existence de Gustave Motos. La photo de la devanture ressemblait beaucoup à l'arrière-plan de l'image de Pierce publiée sur Twitter. Le magasin se trouvait de l'autre côté de la ville. Le temps d'y arriver, la nuit serait presque tombée.

Je décidai de mener d'abord quelques recherches sur ce qui se trouvait autour dudit garage. Un bar-brasserie, À la monture d'acier, d'un côté et un tatoueur nommé Crotale de l'autre. Le coin m'avait tout l'air d'un paradis pour motards.

Ce qui signifiait que le garage de Gustave serait ouvert après la tombée de la nuit et qu'il devait y défiler un flot régulier de clients et visiteurs venus simplement traîner et rencontrer du monde. Si je m'y rendais maintenant, j'aurais un parterre de spectateurs. Ils se connaissaient tous et je débarquerais là en étrangère pour leur demander de me rancarder sur quelqu'un qu'ils considéraient comme un ami. Alors que si j'allais leur parler en tête à tête sur leur lieu de travail en journée, ils resteraient calmes et polis. Mais quand on les rassemblait au même endroit, qu'on les laissait mariner dans quelques bières, une espèce de machisme de groupe se mettait en place. Ils se mettaient alors à chercher les ennuis et si ceux-ci se présentaient sous la forme d'une jeune femme posant des questions délicates,

ils relèveraient le défi. Dans le meilleur des cas, ils lanceraient des sifflets, joueraient les durs et me feraient dégager. Dans le pire des cas, quelqu'un risquait d'être blessé. Ce n'était pas nécessaire. Autant aller parler au propriétaire de Gustave Motos tôt demain matin, quand tout le monde serait sobre.

Je fis démarrer le moteur et rentrai chez moi. Adam Pierce avait réussi à éviter d'être capturé pendant vingt-quatre heures. Il faudrait qu'il continue sur sa lancée jusqu'au matin.

La circulation était infernale. À l'inverse des prédictions des météorologistes et des analystes de marché, les embouteillages mondialement célèbres de Houston était cent pour cent fiables : toujours là pour bloquer les rues. Je me mêlai au flot de véhicules, progressant lentement et évitant les conducteurs qui déboulaient comme des fous pour s'insérer dans le mur de voitures.

Je songeai à Adam Pierce. Il ne s'était pas livré à la police. Rien de neuf sur son fil Twitter. Bern ratissait tout Internet à la recherche du moindre indice sur Gavin Waller et lui. Il avait beau être exceptionnellement doué dans son domaine, il n'avait jusqu'à présent rien trouvé.

Pourquoi incendier la banque ? S'agissait-il d'une tentative de braquage ratée ? Ce n'était pas un geste politique, sans quoi Adam l'aurait accompagné d'une déclaration fracassante. « Morts aux oppresseurs ! » ou un truc dans ce goût-là.

Était-ce un défi alcoolisé qui aurait mal tourné ? Quel rôle Gavin avait-il joué dans tout ça ? J'espérais vraiment que le garçon en sortirait vivant, si ce n'était pour lui, au moins pour sa mère. Le dossier financier de Kelly Waller témoignait d'une vie de sacrifice pour ses enfants. Quels que soient les torts de Gavin, Adam Pierce avait presque dix ans de plus que lui. C'était lui, le meneur de la bande.

Comment diable allais-je pouvoir convaincre Pierce de me suivre ? John Rutger était loin d'être un Majeur et il m'avait balancée contre un mur. Dommage que je ne sache pas cracher le feu. À bien y réfléchir, ça n'aurait pas servi à grand-chose. Dommage que je ne sache pas cracher de la glace ? Théoriquement, si on crachait de la glace, on ne devait pas pouvoir cracher grand-chose. Un corps humain ne contenait qu'une quantité limitée d'eau. Si par contre j'avais pu invoquer des chaînes pour le ligoter... Pierce les aurait sans doute fait

fondre. Le métal fondu risquait-il de le brûler si c'était lui qui le faisait fondre ?

L'image de Mad Rogan me vint à l'esprit. Il y avait quelque chose de troublant dans ces yeux bleus regardant fixement la caméra. Pas vraiment de la tristesse mais une sorte de questionnement existentiel souligné par son sourire teinté d'amertume. Comme s'il avait conscience d'être un ouragan humain et le regrettait sans toutefois vouloir s'arrêter. Mon interprétation était sans doute tirée par les cheveux. Comment donc l'avaient-ils gardé sous contrôle chez les militaires ? J'avais vu de mes yeux les dégâts que faisait la guerre sur les individus. Si un Majeur pétait les plombs, des centaines de soldats mourraient.

Il me fallut quarante-cinq longues minutes avant de me garer enfin devant l'entrepôt. J'étais fatiguée de toutes ces questions sans réponses qui tournaient en rond dans mon esprit. Et j'étais carrément affamée.

À peine entrée, je fus accueillie par une odeur de biscuits fraîchement sortis du four, de sauce barbecue et de viande épicée. Cannelle, ail, cumin... Miam. J'ôtai mes chaussures et me laissai porter par les effluves jusqu'à la cuisine. Un petit mot et deux assiettes – effiloché de porc et biscuits – m'attendaient sur le comptoir. Le mot disait : *Nevada, je suis allée me coucher tôt. Sers-toi et porte s'il te plaît une assiette à ta grand-mère, sans quoi elle oubliera encore de manger.*

Ma mère allait se coucher tôt quand papa lui manquait et qu'elle ne voulait pas qu'on la voie pleurer. Je la comprenais. Ça faisait cinq ans, mais papa me manquait à moi aussi.

Je n'avais aucun mal à l'imaginer en train de fouiller dans le garde-manger en se plaignant que quelqu'un avait piqué le steak qu'il s'était mis de côté et qu'il se retrouvait réduit à avaler des trucs pas naturels comme de la salade et des croûtons. Maman avait toujours été la plus dure des deux. Quand papa était là, elle riait. Il lui arrivait encore de rire. Mais pas aussi souvent.

J'engloutis la nourriture, rinçai l'assiette et la plaçai dans le lave-vaisselle avant d'emporter la seconde assiette et un verre de thé glacé à l'arrière de l'entrepôt. Une fois l'entrée franchie, rien ne trahissait la présence de nos quartiers. L'ambiance était cent pour cent celle d'un garage : sol en béton ciré sombre et luisant, outils suspendus aux murs. Dans la pénombre, on

distinguait plusieurs véhicules blindés, dont certains équipés d'armes à feu, voire de canons dignes d'un tank. Et l'odeur de grand-mère flottait sur les lieux : essence, huile de moteur et poudre à canon.

Un engin à chenilles de taille moyenne occupait le centre de la salle, baigné dans la lumière des projecteurs. Les jambes grêles recouvertes de toile de jean de grand-mère Frida dépassaient de sous le véhicule. Sur sa droite, Arabella prenait ses aises sur un Humvee¹ désossé recouvert d'une bâche vert foncé. J'avais grandi dans cette même atmosphère. Quand je rentrais de l'école après les cours, papa et maman n'étaient pas là. Alors je me prenais un en-cas et j'allais traîner avec ma grand-mère dans son atelier. On pouvait tout lui raconter. Elle disait que les véhicules eux-mêmes lui parlaient, si elle les laissait faire. Les enfants aussi.

Elle ne portait jamais de jugements et même si vous juriez comme un charretier ou admettiez avoir fait quelque chose de totalement stupide, elle n'en parlait jamais à papa et maman. C'est dans cet endroit que j'avais évacué la plupart de mes peurs et de mes inquiétudes. Cela avait ensuite été le tour de Bern et Catalina, puis d'Arabella et de Leon. Nous étions tous occupés désormais, donc nous ne lui rendions plus si souvent visite. Mais une fois par semaine au moins, l'un de nous atterrissait à l'atelier pour se répandre en confessions et partager ses coups de colère.

— C'est l'heure de dîner ! lançai-je.

Arabella grimpa un peu plus haut sur la bâche. Elle avait l'air morose. Quelque chose s'était mal passé à l'école.

Grand-mère glissa de sous le véhicule et se redressa en position assise.

— De la bouffe. Oui. J'ai faim.

Je lui tendis l'assiette puis désignai l'engin d'un geste du menton.

— Comment il s'appelle ?

— Thiago.

Grand-mère posa sa main sur le métal. Son regard se fit lointain l'espace d'un instant comme sa magie la reliait aux mécanismes internes du moteur de Thiago.

— Véhicule de classe Tarentule. Oui, Thiago, ça lui va bien.

1. Véhicule de transport de l'armée américaine. (N.d.T.)

Les mécano-mages comme ma grand-mère étaient rares. Certains fabriquaient des armes, d'autres travaillaient dans l'ingénierie civile, mais tous partageaient une connexion unique avec des objets de métal aux pièces mécaniques. Dans le cas de grand-mère Frida, il s'agissait de trucs blindés et mobiles. Peu importait qu'ils roulent, rampent ou flottent. Les grondements rauques de leurs moteurs et l'odeur de fumée de leurs canons constituaient sa raison d'être. Chars, véhicules d'artillerie ou de transports de troupe, elle les adorait tous. Par chance, de nombreuses maisons entretenaient des forces de sécurité privées et elle profitait d'une clientèle régulière.

— Ta maman va bien ? me demanda grand-mère. Elle n'avait pas la forme, tout à l'heure.

— Elle va bien, lui assurai-je. Papa lui manque, c'est tout. J'ai une question à te poser.

— Je t'écoute.

— Au sein de l'armée, comment font-ils pour maintenir les mages sous contrôle ? Si l'un d'entre eux pétait une durite, est-ce qu'il ne dynamiterait pas toute son unité ?

— Les électrochoqueurs, me répondit grand-mère Frida. Également surnommés buzzers du bonheur, trembloteurs ou frissons du calmar.

— Frissons du calmar ?

— Calmar, c'est le nom qu'on donne aux trouffions dans la marine, expliqua-t-elle. La marine a été la première à se servir des électrochoqueurs, parce qu'on a rapidement découvert que mages et navires ne faisaient pas toujours bon ménage.

Logique. Si quelqu'un mettait le feu à un bateau ou invoquait une nuée de mouches venimeuses, il n'y avait nulle part où s'enfuir.

— C'est un truc qu'on t'implante dans les bras. Complètement invisible de l'extérieur mais ça te permet d'envoyer une décharge à quiconque se sert de la magie. Ça fait un mal de chien mais c'est encore pire pour ceux que tu attrapes. Sacrement vicieux, ces gadgets. Des gens en sont morts au début.

— Ceux qui ont reçu les décharges ?

Je me demandai si Mad Rogan avait déjà subi ce genre de traitement... Bon, d'accord, il était temps que j'arrête de faire une fixette sur ses yeux. J'étais en troisième quand cette vidéo avait été enregistrée. Il n'avait sans doute plus la même tête

maintenant. En tout cas, il ne ressemblait plus à ce jeune homme de dix-neuf ans. Il avait traversé six années de guerre. La guerre bouffait les gens tout crus. Ceux qu'elle recrachait étaient changés à jamais.

Si je continuais comme ça, j'allais finir sur le réseau Herald à chercher de la fanfiction sur Mad Rogan.

« Nous fîmes l'amour tandis que la ville s'effondrait autour de nous dans une pluie de béton comme autant d'éclats de désespoir... »

Ouais, tu parles.

Grand-mère hocha la tête.

— Ceux à qui les décharges étaient destinées et ceux qui les envoyaient. Une décharge marche dans les deux sens. Il faut d'abord l'activer à l'aide de ta propre magie, ce n'est qu'après qu'elle se déclenche quand tu touches l'autre mec. Ça t'aspire une bonne dose de magie. Si ça va trop loin, ton corps lâche et... rideau ! La première génération d'expérimentations affichait un taux de mortalité de plus de trente pour cent. L'année où Penelope s'est engagée, ils avaient déjà amélioré la chose. Tu n'imagines pas les trucs qu'ils ont aujourd'hui. Je connais un type qui peut t'en implanter un.

Je n'en étais pas surprise.

— C'est illégal ?

Grand-mère sourit.

— Oh que oui. Et tu peux en mourir. Tu en veux un ?

— Non merci.

— T'es sûre ? demanda grand-mère avec un clin d'œil à Arabella. Tu n'aurais plus besoin de Taser.

— Non, tout va bien. Par ailleurs, l'idée est surtout d'éviter de me retrouver dans des situations où j'ai besoin d'un Taser.

— Ah ah.

— Par exemple, j'avais l'occasion d'interroger le propriétaire d'un magasin pour motards tard le soir et j'ai préféré rentrer à la maison.

Grand-mère Frida posa son assiette et s'empara de la poignée articulée d'un mètre cinquante qu'elle utilisait pour défaire les chenilles des véhicules. Entre de bonnes mains, l'outil était capable de neutraliser un tank. Et grand-mère Frida était une experte.

— Je ne te comprends pas, Neva. Tu as vingt-cinq ans. Où est passé ton sens de l'aventure ? À ton âge, j'étais à l'autre bout du monde. Tu es tellement... raisonnable.

Arabella redressa la tête ; elle avait senti que je me retrouvais en position délicate. Je devais couper court, sans quoi les taquineries seraient sans fin. S'il y avait bien une réalité immuable, c'était que celle qui osait exposer sa faiblesse devant des adolescentes serait moquée jusqu'à la mort.

— J'ai une famille pleine d'excentriques, répondis-je. Il faut bien que quelqu'un se montre raisonnable pour que vous puissiez tous profiter à fond de vos bizarreries.

— Il faut aussi que tu vives un peu.

Grand-mère ajusta la poignée sur l'encoche de l'un des mailons de la chenille.

— Sors avec un *bad boy*. Fonce tête baissée dans une bagarre. Souûle-toi à en vomir. N'importe quoi !

Tentative de culpabilisation. Malheureusement pour grand-mère, j'avais grandi avec quatre enfants plus jeunes. La culpabilisation constituait souvent le seul moyen de faire ranger quoi que ce soit dans la maison.

— Grand-mère, pourquoi tu ne tricotes pas ?

— Quoi ?

— Pourquoi tu ne tricotes pas ? Toutes les grand-mères tricotent.

Elle tira sur la poignée. La chenille s'ouvrit et retomba bruyamment au sol. Elle me dévisagea de ses grands yeux bleus.

— Tu voudrais que je... tricote ?

J'entendis glousser Arabella.

— Si tu cherches la définition de grand-mère dans le dictionnaire, tu y trouveras une illustration avec une vieille bonne femme assise avec deux aiguilles à tricoter et une pelote de laine.

Je fis mine de touiller des spaghettis imaginaires à l'aide de baguettes imaginaires.

— Parfois, je m'assieds et je me dis : si seulement grand-mère m'avait tricoté une écharpe ou un bonnet...

Grand-mère s'essuya les mains à l'aide d'un chiffon.

— On vit à Houston, au Texas ! s'exclama-t-elle. Tu attraperais une insolation.

— Ou alors une peluche. J'aurais pu me blottir contre elle en dormant.

Je poussai un profond soupir.

— Mais bon, j' imagine que ça n' arrivera jamais...

Arabella émit un petit rire. Grand-mère pointa la poignée articulée dans sa direction.

— Silence dans le poulailler !

Je leur fis un grand sourire.

— Bon, je dois y aller. Amusez-vous bien, toutes les deux.
J'ai du boulot demain.

4

Gustave Motos occupait un bâtiment d'acier rectangulaire aux murs de métal ondulé. Il faisait exactement soixante mètres de large et deux cent quarante mètres de long. Réalisé par Olympia Construction, il avait été livré sur site et assemblé quatre ans et sept mois plus tôt. Bern avait récupéré le permis de construire pour moi.

Avant d'aller me coucher la veille, j'avais passé des heures à lire le dossier sur Adam Pierce, plus tout ce que Bern avait pu dénicher durant la journée. J'avais lu des interviews des parents et des professeurs d'Adam Pierce, des articles de la presse à sensation, des rumeurs crédibles sur Herald et le peu que les amis d'université d'Adam avaient à raconter à son sujet. J'avais aussi lu ses discours. Adam aimait faire des discours, surtout depuis qu'il avait fait un doigt d'honneur à sa famille. Et son message ne promouvait pas tant l'anarchie que la loi du plus fort. Tout homme capable de prendre ce qu'il désirait aurait dû pouvoir le faire librement. Le gouvernement et les forces de l'ordre n'avaient pas le droit de l'en empêcher car leur existence n'avait aucune légitimité. Il balançait des expressions telles que « liberté négative » et citait Hobbes.

Je n'avais entendu parler de Hobbes que parce que mon diplôme avait nécessité que je suive des cours de sciences politiques. Il s'agissait d'un philosophe britannique du XVIII^e siècle notamment connu pour sa conviction que sans une communauté politique la vie d'un homme était solitaire, pauvre, dure, grossière et brève. Adam était allé chercher une autre idée chez Hobbes : « un homme libre est celui qui, dans le cadre des choses que sa force et son intelligence lui permettent de faire,

n'est pas empêché de faire ce qu'il a la volonté de faire ». Il l'avait répété en trois occasions au moins. Adam avait le sentiment que la société limitait sa liberté en ne le laissant pas faire ce qu'il voulait. Malheureusement pour lui, si son envie consistait à mettre le feu aux gens, cela ne risquait pas de changer. Le reste d'entre nous ne soutiendrait pas son projet.

J'en savais désormais plus sur Adam Pierce que je ne l'avais jamais souhaité. C'était un individu intelligent, parfois cruel et qui s'ennuyait facilement. Quoi que je puisse faire, il ne me ferait pas confiance. Établir une sorte d'amitié avec lui était hors de question. Si j'essayais de me montrer sérieuse et sincère, il me rirait au nez ; si je faisais appel à la raison, il bâillerait d'ennui. Ma seule chance était d'être intéressante. Il fallait que je capte son attention et que je la conserve.

Mon esprit revint à la photo sur Twitter qui le représentait devant le garage à motos. Un véritable motard ne laissait pas n'importe quel mécanicien poser les mains sur sa monture. Non, les vrais motards choisissaient leur mécano avec soin. Une grande confiance était nécessaire.

La nuit dernière, j'avais donc enquêté sur Gustave Motos et, parce que mon instinct s'était arrêté sur deux ou trois trucs, j'avais demandé à Bern de m'aider. Il avait découvert un certain nombre d'informations intéressantes.

Au matin, je pris mon petit déjeuner avant d'enfiler un jean et des chaussures de sport confortables, au cas où j'aurais à courir pour sauver ma peau. Puis je me rendis jusqu'au garage. Adam attendait de la vie qu'elle lui apporte des distractions. J'allais donc lui taper sur l'épaule. Restait à présent à le faire avec assez de force pour qu'il se retourne.

Le bâtiment paraissait plus ancien que les deux immeubles qui l'encadraient. Au fil des années, bosselures et éraflures s'étaient accumulées sur les murs. Quelqu'un avait repeint la façade en noir et dessiné à l'aérographe une spectaculaire moto : massive, chromée et encadrée par des flammes ondoyantes pleines de crânes rouges aux rictus grimaçants.

Le parking accueillait deux véhicules, deux camionnettes de marque Dodge, l'un blanc, l'autre noir. Bien. Je n'aurais pas à faire mon petit exposé devant la classe entière. Je me garai près de la voiture blanche, récupérai ma serviette en faux cuir et me

rendis au bureau d'accueil. Comme personne ne s'y trouvait, je sonnai et patientai.

La porte s'ouvrit sur un homme d'une trentaine d'années qui repoussa le battant d'un coup d'épaule. Grand et dégingandé, il semblait tout sec. Pas sous-alimenté mais aussi desséché qu'un morceau de viande séchée exposé au soleil. Il portait un tee-shirt taché d'huile de vidange et un vieux jean délavé. Sa peau était d'un beau brun olivâtre, une ou deux nuances plus foncées que la mienne. Il s'était rasé la tête mais une courte barbe soigneusement taillée enserrait sa mâchoire. Je reconnus l'homme de la photo que Bern avait récupérée durant ses recherches : Gustavo Peralta, le propriétaire.

Il cligna plusieurs fois les yeux en me voyant. Je n'étais clairement pas celle qu'il s'attendait à trouver là.

— Je peux vous aider ?

— Je m'appelle Nevada Baylor. Je cherche Gustavo Peralta.

— Appelez-moi Gus, dit-il. Que puis-je faire pour vous ?

Je lui tendis ma carte de visite. Il fronça les sourcils.

— Détective privé ? Ça, c'est nouveau.

— J'ai été engagée par la maison Pierce pour retrouver Adam Pierce.

— Je ne vais pas pouvoir vous aider, répondit Gus. Ça fait six mois que je ne l'ai pas vu.

Petite décharge magique irritante. Un mensonge.

— Il n'est pas passé par votre atelier la semaine passée ?

La photo sur Twitter avait été publiée le lundi précédent.

— Non.

Encore un mensonge.

— Gus...

— C'est M. Peralta, en fait. Je n'ai rien à vous dire. Vous savez où est la porte.

Il se tourna pour repartir. J'ouvris ma pochette pour en sortir un document.

— Voici la version imprimée des sommes que vous avez reçues.

Il s'immobilisa et pivota de nouveau vers moi.

Je déposai un deuxième document sur le comptoir.

— Voici l'impression de vos dépenses. Et, ici, la liste de vos employés et leurs revenus.

Il s'empara des papiers sur le comptoir.

- Où avez-vous obtenu ça ?
- Nous avons piraté l'ordinateur de votre bureau.
- C'est illégal.

Je haussai les épaules.

- Je vous l'ai dit, je ne suis pas de la police.

Il porta la main à son portable.

- Et si j'appelais immédiatement les flics pour leur signaler tout ça ?

Je souris.

- Laissez-moi aller jusqu'au bout, et si vous avez toujours envie d'appeler les flics, je ne vous en empêcherai pas. Si vous voulez bien jeter un coup d'œil à l'endroit où j'ai dessiné une petite étoile ? Elle indique un paiement de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf dollars enregistré en tant que « réparations de moto ».

L'éclat de colère indignée dans les yeux de Gus s'atténua.

- Et alors ?

- Il s'agit d'un paiement récurrent qui provient du compte personnel de Christina Pierce.

Il s'agissait en fait d'une simple hypothèse. Nous avions seulement réussi à déterminer que le paiement provenait d'un compte appartenant à un membre de la maison Pierce. La mère d'Adam constituait la piste la plus probable.

- Et ? J'ai travaillé pour Adam il y a un moment et il n'avait pas trop d'argent à l'époque. Sa famille se charge de payer les échéances.

- Non, monsieur Peralta. Vous et moi payons des échéances. Adam Pierce, lui, entre en annonçant « j'en prendrai une de chaque couleur » et dégaine sa carte Visa Black. Si vous regardez sur la liste de vos employés, vous trouverez un certain Reginald Harrison identifié comme artisan indépendant. Vous constaterez également que Reginald Harrison est payé neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf dollars en liquide. Un nombre très intéressant quand on sait que le fisc s'intéresse de près à toute transaction supérieure ou égale à dix mille dollars.

- Je vois pas le problème. Reginald travaille pour moi.

Mensonge.

- J'en doute fort. Le patrimoine de Reginald Harrison se monte à près de vingt millions de dollars. Il a un frère cadet, Cornelius Harrison. Un homme très sympathique qui s'avère

être l'ami d'enfance d'Adam Pierce. Vous blanchissez l'argent d'Adam. Sa famille effectue un paiement que vous lui remettez ensuite en liquide pendant que Reginald l'ajoute à sa déclaration d'impôts. Une fois qu'Adam a reçu son argent, vous bénéficiez deux jours plus tard d'un second virement de cinq cents dollars en guise de compensation.

Gus croisa les bras.

— Les paiements sont effectués le 7 de chaque mois. Ce qui signifie que le prochain aura lieu dans deux jours et qu'Adam Pierce vous rendra visite pour récupérer son argent de poche. J'imagine que vous n'en avez pas fait mention aux gentils inspecteurs venus vous interroger.

Si j'avais eu les moyens humains nécessaires – et la certitude qu'Adam Pierce échapperait à la police pour les prochaines quarante-huit heures – j'aurais mis en place un piège soigneusement conçu. Mais rien de ce que j'aurais pu imaginer n'aurait résisté au feu que maniait Adam. Et la chasse à l'homme en ville avait atteint des niveaux complètement fous. Convaincre Adam de se rendre auprès de sa propre maison restait ma meilleure et ma seule stratégie. Pour cela, il fallait prouver que je ne mentais pas.

— Il n'a pas fait ce dont on l'accuse, affirma Gus. Adam est un type réglo.

— Je m'en moque, répondis-je. À cet instant précis, la plupart des flics rêvent, l'écume aux lèvres, de lui faire sauter le caisson pour éclabousser le trottoir avec sa cervelle. Vous êtes un homme raisonnable. Honnêtement, quelles sont ses chances de s'en sortir vivant, d'après vous ?

Gus fit la grimace.

— Écoutez, je ne sais pas où il est.

C'était vrai.

— Je cherche seulement à le ramener sain et sauf à sa mère, dis-je. Elle l'aime. C'est son petit garçon chéri. Elle ne veut pas le perdre à cause d'un tireur d'élite du SWAT trop chatouilleux de la gâchette.

Je fis glisser ma carte sur le comptoir.

— Dites-lui que je suis passée. C'est tout ce que je demande.

L'aileron de requin du cabinet d'investigations internationales Montgomery se dressait parmi les tours du centre-ville

de Houston, toujours aussi menaçant. Je lui tirai la langue. Il ne parut pas impressionné.

Je me garai et montai d'un pas déterminé jusqu'au bureau d'Augustin Montgomery. La réceptionniste parfaitement apprêtée murmura quelques mots dans le micro de son oreillette puis me fit signe de la suivre.

— Alors, combien de temps vous a-t-il fallu pour trouver la bonne nuance de fond de teint liquide pour couvrir votre hémato-
tome ? me demanda-t-elle.

— Environ une demi-heure. Ça a marché ?

— Non.

Touché.

Augustin Montgomery, d'une beauté toujours aussi impos-
sible, releva les yeux de sa tablette.

— Je ne suis pas quelqu'un d'ignoble, dit-il.

— Si. La note dans votre dossier affirme que la maison Pierce a coupé les vivres à Adam. Or ils lui donnent toujours de l'argent, la coupable étant sans doute sa mère.

Augustin se radossa sur son siège et croisa ses longs doigts devant lui. Si la déchiqueteuse du bureau tombait en panne, ils n'auraient qu'à lui déverser les papiers sur la tête : ses pom-
mettes taillées dans le marbre les trancheraient en longs rubans
durant leur chute.

— On m'avait assuré qu'il n'y avait plus aucun lien financier
entre eux.

Je déposai les documents prouvant les petites manœuvres de
Gustave sur le bureau d'Augustin. Il les examina pendant un
long moment.

— Voudrais-je savoir comment vous avez obtenu tout ceci ?

— Non.

Augustin me fit signe d'approcher.

— Tenez-vous ici.

Je m'avançai pour me poster près de lui.

— Ne dites rien, ajouta-t-il. Je veux que vous compreniez que
si ces informations sont erronées, les conséquences seront très
sérieuses pour vous.

Il fit voler ses doigts sur le clavier. Un grand moniteur s'al-
luma, laissant apparaître un bureau et un homme en costume
élégant assis sur un fauteuil haut de gamme. Peter Pierce, le
frère aîné d'Adam. Certains aspects de la beauté d'Adam étaient

bien là, dans ces yeux sombres, la courbure audacieuse du nez, le dessin de la bouche. Mais il manquait à Peter le charme de beau gosse craquant qui avait fait d'Adam le chouchou des médias. Peter avait au moins dix ans de plus et tout chez lui respirait la respectabilité, à l'opposé du côté « rebelle branché » de son frère.

— Augustin, dit-il. Vous l'avez trouvé ?

— Nous y travaillons.

Ce « nous » me désignait en réalité. Et Peter avait vu mon visage. J'étais désormais irrévocablement liée à la recherche d'Adam.

Augustin se cala contre le dossier de son fauteuil.

— J'ai des raisons de croire que la maison Pierce lui verse toujours un supplément de revenu. Je ne saurais trop souligner l'importance de la motivation financière pour nous permettre de vous le ramener sain et sauf. Si vous continuez à lui donner de l'argent de poche, il continuera à n'en faire qu'à sa tête.

Peter agita la main.

— Oui, oui, nous devons lui rendre les choses aussi difficiles que possible. Je me souviens de votre sermon. Je vous assure qu'aucune somme ne lui a été versée.

Augustin lui exposa les détails du transfert que j'avais identifié.

— Donnez-moi le numéro de compte, répondit Peter.

Augustin entra la série de chiffres. Un ordinateur émit un petit carillon du côté de Peter. Il consulta un autre moniteur sur sa gauche et secoua la tête, l'air sombre. Il tapa quelques touches sur son clavier.

— Mère ?

— Oui ? répondit une voix de femme âgée à l'autre bout de la ligne.

— Vous devez cesser de faire parvenir de l'argent à Adam.

— Oh, je t'en prie, c'est un montant insignifiant.

— Il ne peut pas avoir d'argent, mère. Nous en avons déjà discuté.

— Mais alors il sera pauvre. C'est ridicule. Tu veux que ton frère soit pauvre, Peter ? Pourquoi vous sentez-vous tous obligés de rendre les choses si déplaisantes pour lui ?

Augustin conservait une expression parfaitement neutre.

Déplaisantes. Le mot était bien trouvé, surtout si l'on songeait qu'au même moment une veuve avec deux enfants s'apprêtait à enterrer le corps calciné de son mari.

— Tu voudrais peut-être qu'il sombre au niveau de ces migrants crasseux qui quémandent un dollar aux feux rouges ?

Charmant. Si je devais ne jamais rencontrer Christina Pierce, ce serait encore trop tôt.

— Oui, répondit Peter. Je veux qu'il se retrouve sans le sou et désespéré. Si désespéré qu'il viendra nous demander de l'aide.

— C'est absolument et complètement...

Peter nous fit un signe de la main avant d'appuyer sur une autre touche de son clavier. La vidéo se coupa. Nous restâmes tous les deux les yeux fixés sur l'écran pendant un instant de plus.

— Donc, si je gagne moins de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf dollars par mois, est-ce que je peux légitimement commencer à mendier aux carrefours ?

Je n'avais pas su résister.

Augustin retira ses lunettes et se frotta l'arête du nez.

— Vos clients savent que vous embauchez des migrants crasseux ?

— Arrêtez, ordonna Augustin. Christina Pierce est une Majeure de troisième génération. Elle n'a jamais connu la pauvreté, ne serait-ce qu'un jour de sa vie. Cela influe sur sa mentalité.

— Si je retrouve la trace d'Adam Pierce, vous me fournirez des renforts ?

— Cela dépendra de la situation.

Mensonge.

— Je maintiens ce que j'ai dit plus tôt à votre sujet. Et vous allez devoir vivre avec.

Je sortis de son bureau. J'étais à mi-chemin de la sortie quand mon téléphone portable sonna. Un numéro inconnu. Je pris l'appel.

— Nevada Baylor, j'écoute.

— Adam Pierce, répondit une voix masculine.

Il s'exprimait exactement comme je l'imaginais, avec ce ton légèrement sardonique que l'on pouvait attendre d'un fils de riche pourri gâté très conscient de sa situation.

J'allais devoir planter l'hameçon pile comme il fallait. Mon cœur battait trop vite.

Respire profondément. Tu peux le faire.

— D'après Gustave, vous avez fait dérailler mon système d'approvisionnement, dit-il.

— Effectivement. Votre frère et votre mère en discutent à l'instant même. Est-ce qu'elle a une dent contre les migrants ?

Il lâcha un petit rire.

— Elle voulait sans doute dire « mendiants ». Alors comme ça, vous voulez remonter ma piste ?

— Vouloir est un mot un peu fort. J'y suis contrainte. Je n'y tiens pas particulièrement.

— Qui vous force ?

Je te tiens.

— Quelles sont les chances pour que vous vous rendiez à moi ?

Il rit de nouveau, un rire très masculin.

— Passez me voir et on en parlera.

Victoire.

— D'accord. Où ça ?

— À l'arboretum Mercer, du côté du jardin ombragé. Dans une demi-heure.

Il raccrocha.

Une demi-heure. L'arboretum se trouvait à trente kilomètres du centre-ville. Autant dire le bout du monde compte tenu de la circulation infernale de Houston. Salopard.

Je fonçai vers la voiture tout en envoyant un message à Bern. Lequel devait toujours être en cours.

AP vient d'appeler sur mon portable. Rendez-vous dans une demi-heure à l'arboretum Mercer.

Pas de réponse.

Bern pouvait pister mon téléphone où que j'aille, mais cela ne me servirait à rien si Adam me transformait en saucisse grillée. Une demi-heure, cela me laissait juste le temps d'atteindre l'arboretum, mais pas suffisamment pour obtenir des renforts. D'un autre côté, des renforts n'auraient sans doute rien changé.

Je sautai dans ma Mazda et quittai le parking comme si mes roues avaient pris feu.

Sois intéressante. Persuade-le de se rendre. Ne te fais pas tuer.

Je franchis l'entrée de l'arboretum Mercer exactement vingt-neuf minutes après l'appel. Jardin botanique d'une centaine

d'hectares, Mercer constituait un lieu verdoyant et ombragé apprécié des poids lourds de la magie. Il y avait quelque chose dans les jardins, en particulier les fleurs, qui attirait les individus dotés de pouvoirs magiques, même quand ceux-ci n'avaient rien à voir avec les plantes. Je le ressentais également. Tout autour de moi, les fleurs s'épanouissaient, les arbres étendaient leurs vastes frondaisons, les insectes bourdonnaient d'une feuille à l'autre, les oiseaux chantaient... C'était comme se retrouver enveloppé dans un cocon de vie empreint du simple bonheur d'exister.

Je perdis vingt secondes à un kiosque à souvenirs puis remontai vers le nord d'un pas vif, mon achat replié au creux de la main. Je croisai des hommes et des femmes, certains conversant à voix basse, d'autres plongés dans leurs pensées. Vêtements de prix et beaux visages, certains si dénués d'imperfections qu'une illusion magique devait être impliquée.

Il arrivait un stade où un être humain devenait trop parfait et perdait tout l'attrait sexuel qu'avait pu lui conférer son apparence biologique d'origine. Les gens devenaient intouchables et presque stériles, tels des mannequins en plastique dans les vitrines des magasins. De nombreux Majeurs le savaient et conservaient sciemment quelques imperfections, comme Augustin Montgomery. Mais bien des mages de calibre inférieur ne prenaient pas cette peine.

Avec tous les humains dotés de capacités magiques que je croisais, ce rendez-vous risquait de n'être qu'un coup d'épée dans l'eau. Adam Pierce était trop connu et cet endroit bien trop fréquenté.

Le sentier déboucha sur une promenade en bois délimitée par une rampe de fer noir. Les barreaux de la rampe s'incurvaient en direction de la nature, comme si les lignes droites conçues par l'homme n'avaient pas droit de cité ici. Les arbres se penchaient au-dessus de la promenade. L'air sentait l'humidité, la terre et les plantes d'eau. Un marais s'étalait de chaque côté du passage, quelques centimètres d'une eau couleur de thé entourée de plantes vertes luxuriantes et d'iris rouges éclatants. Le chemin dévia légèrement, enjamba le marais et me conduisit jusqu'à un banc installé dans une alcôve au sein d'un muret de pierre. Un muret de pierre sur lequel était perché Adam Pierce.

Il se tenait assis là, en tailleur, les jambes revêtues d'un pantalon de cuir noir. Il portait un blouson par-dessus un tee-shirt noir. Ses cheveux retombaient sur son front en mèches désordonnées. Un cercle magique complexe dessiné à l'aide de craies noires et blanches s'étalait sur la promenade et sur le mur autour de lui.

Trois cercles concentriques, trois demi-cercles tournés vers l'extérieur, leurs dos touchant le cercle du milieu. Des lignes extrêmement fines et parfaitement droites zigzaguaient à l'intérieur des cercles pour former un motif élaboré. Les demi-cercles tournés vers l'extérieur constituaient une mesure de confinement. Il retenait son pouvoir en lui.

Autrefois, quand les aristocrates étaient censés servir au sein de l'armée, ils apprenaient à manier l'épée dès qu'ils savaient marcher. À présent, les Majeurs pratiquaient le dessin de symboles ésotériques. Si j'avais dû dupliquer ce qu'il avait dessiné, j'aurais eu besoin d'une photo en guise de référence, d'une règle, d'un compas pour tracer les cercles et de deux bonnes heures. Il l'avait sans doute tracé à la main en quelques minutes. Le symbole paraissait parfait.

Pierce était capable d'une précision et d'une maîtrise remarquables. À bien y réfléchir, la façon dont il s'asseyait durant les interviews, sa manière de prendre la pose afin de présenter son meilleur profil à la caméra, tout cela indiquait qu'il s'était entraîné devant un miroir. Peut-être Adam le rebelle chaotique n'était-il qu'une façade. Et si chacun de ses actes était soigneusement calculé ? Cela ne constituerait-il pas la cerise sur le gâteau de cette situation déjà intenable pour moi ? J'allais devoir me montrer très prudente.

Adam releva la tête et me jaugea de ses yeux marron. Il était exactement comme sur les photos. Bon. Je devais à présent trouver le moyen de convaincre le beau gosse de se rendre sans me faire calciner au passage.

Je me dirigeai vers le banc. Alors que je passais devant Pierce, je sentis une onde de chaleur, comme si je m'étais approchée trop près d'un feu de camp. Il avait dessiné un cercle de confinement pour mieux l'emplir de chaleur. Mon Taser était dans mon sac. Je pourrais sans doute lui tirer dessus de là où j'étais, mais même si le Taser atteignait sa cible et qu'il s'effondrait au sol, il me serait impossible de l'approcher. La chaleur me

carboniserait les doigts jusqu'à l'os. Puis Adam se remettrait du choc et alors je serais morte.

Je m'assis.

Adam Pierce sourit. Son visage s'illumina, soudain empreint d'un charme juvénile avec toujours une pointe de malice. Je comprenais mieux pourquoi sa mère lui donnait tout ce qu'il voulait.

— Nevada. Un nom bien froid pour une fille aussi solaire.

Monsieur est beau parleur.

Nevada signifiait « couvert de neige » en espagnol. J'étais tout l'inverse.

Les parents de grand-mère Frida avaient émigré aux États-Unis depuis l'Allemagne. Elle avait les cheveux bruns et la peau naturellement claire. Grand-père Leon était du Québec. Je ne me souvenais pas de grand-chose à son sujet sinon qu'il était gigantesque, avec une peau foncée. Cela leur avait valu des ennuis à tous les deux, mais ils s'aimaient trop pour le regretter. Ensemble, ils avaient donné naissance à ma mère, avec des cheveux bruns et une peau café au lait. Nous ne savions pas grand-chose de la famille de mon père. Il m'avait un jour confié que sa mère était quelqu'un d'affreux et qu'il ne voulait rien avoir à faire avec elle. À mes yeux, il avait paru mi-caucasien, mi-amérindien, avec des cheveux blond foncé. Mais je ne lui avais jamais posé la question. Tous ces gènes étaient tombés dans le même chaudron et avaient mijoté ensemble jusqu'à ce que j'en sorte, avec une peau mate, des yeux marron et des cheveux blonds.

Ma chevelure n'était pas d'un blond pâle mais plutôt couleur de miel doré. Je n'attrapais presque jamais de coups de soleil ; ma peau se contentait de foncer et mes cheveux de s'éclaircir, surtout quand je passais l'été à nager. Un jour, alors que je devais avoir sept ans, une femme nous avait arrêtées, ma grand-mère et moi, sur le chemin de l'école. Elle avait voulu enguirlander ma grand-mère pour m'avoir teint les cheveux. Ça ne s'était pas très bien passé. Même aujourd'hui, les gens me demandaient parfois dans quel salon de coiffure j'avais fait faire ma teinture.

Nevada ne m'allait pas vraiment. Il n'y avait rien d'hivernal chez moi, mais je me moquais bien de l'avis d'Adam Pierce sur la question.

J'agitai la main gauche pour faire se déplier un tee-shirt aux couleurs de l'arboretum, logo vert cendré sur coton noir.

— Pour vous, dis-je.

Il haussa un sourcil.

— Vous m'avez acheté un tee-shirt ?

Tout mon corps vibrat de tension. Rester calme.

— Vous oubliez souvent d'en porter, donc je me suis dit que je vous en apporterais un. Puisque nous devons avoir une discussion sérieuse.

Il se pencha en avant, son beau visage encadré par les mèches de sa chevelure.

— Mon torse vous déconcentre ?

— Oui. Chaque fois que je vois ce félin à cornes, ça me fait rire.

Adam Pierce cligna les paupières, surpris.

Tu ne t'attendais pas à ça, hein ?

— Par pure curiosité, ajoutai-je, pourquoi ces cornes ?

— Il s'agit de Mishepishu, un fauve aquatique des Grands Lacs. Les tribus amérindiennes le vénèrent. Il est doté des bois d'un chevreuil, du corps d'un lynx et des écailles d'un serpent.

— Et que fait cette créature ?

— Elle vit dans les profondeurs des lacs, où elle protège des dépôts de cuivre. Ceux qui traversent ses eaux doivent lui témoigner leur respect.

— Et si on le fait pas ?

Adam sourit, laissant paraître ses dents blanches.

— Alors Mishepishu vous tuera. L'eau vous semblera calme et placide et puis, d'un seul coup, la mort vous fondra dessus.

Adam se voyait donc comme l'équivalent de Mishepishu. Il régnait et ceux qui traversaient son territoire devaient lui rendre hommage. Dire qu'il était imbu de lui-même tenait de l'euphémisme.

Adam posait sur moi un regard perçant et évaluateur.

— Je ne crois pas que ma mère vous ait embauchée.

— Pourquoi ça ?

— Elle choisit les gens à leur apparence. Ce jean a dû coûter, quoi, cinquante dollars ?

— Quarante. Je l'ai eu en soldes il y a deux ans. Je l'ai porté spécifiquement pour aller voir Gustave.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais besoin qu'il me fasse confiance et que je voulais lui montrer que je suis de la classe ouvrière, comme lui. Que je ne suis pas « eux », pas de la classe dirigeante. Que je ne la fréquente pas, même si elle paie parfois mes factures. Si j'étais allée voir votre mère, j'aurais porté mon tailleur de chez Escada. Il coûte mille six cents dollars, donc votre mère n'aurait pas été impressionnée. Mais au moins ne m'aurait-elle pas classée parmi les mendiants dès le départ.

Adam plissa les yeux.

— Je me suis renseigné sur toi. Tu n'es personne, cocotte.

Tutoiement et surnom condescendant ? Beurk.

— Notre agence a une excellente réputation.

— Pourquoi dépenser mille cinq cents dollars pour un tailleur ? Ça représente au moins la moitié de ton salaire, non ?

Je m'efforçai de conserver un ton décontracté.

— Vous voyez, c'est là qu'on sait que vous n'avez jamais connu la pauvreté. Vous essayez de me faire la nique ou bien vous vous posez réellement la question ?

Il se redressa sur son muret.

— Je suis curieux, dit-il. Si j'essayais de te faire la nique, tu le sentirais passer.

Je fis mine de ne pas avoir compris le sous-entendu vaguement graveleux.

— Les gens fortunés ont le luxe de porter ce qu'ils veulent. Ils sont riches. Si quelqu'un essayait de vous juger en fonction de vos vêtements, vous trouveriez ça amusant et vous vous paieriez leur tête. Quand on est pauvre, la possibilité d'obtenir le poste dont on a besoin ou d'être accepté socialement dans telle ou telle activité dépend souvent de la façon de s'habiller. Il faut passer le seuil qui sépare le « quémandeur » du « quelqu'un comme nous ». C'est fou comme les portes peuvent s'ouvrir une fois que les gens cessent de vous regarder de haut. Alors vous économisez pour vous acheter une tenue scandaleusement chère et la portez à chaque occasion spéciale durant les années qui suivent, comme s'il s'agissait de vos vêtements habituels. J'ai deux tailleurs de ce genre, un Escada et un Armani. Une fois tous les trente-six du mois, une grosse compagnie d'assurances ou un membre d'une maison influente souhaite nous embaucher. Alors je porte le premier pour obtenir le job et le second pour livrer les résultats, parce

que j'aime être payée sur-le-champ. Le reste du temps, ils restent dans ma penderie, enveloppés dans deux épaisseurs de plastique. Et mes sœurs savent qu'y toucher serait puni d'une mort horrible.

Adam se mit à rire. C'était le rire riche et jouisseur d'un homme qui n'avait pas le moindre souci.

— Tu me plais, cocotte. Tu es authentique. Vraie. Pourquoi est-ce qu'on t'a refilé ce boulot ?

— Parce que notre entreprise est une filiale des Investigations internationales Montgomery et que si je ne vous ramène pas auprès des vôtres, ils me prendront la boîte que j'ai mis des années à construire. Et ma famille se retrouvera à la rue.

Adam éclata de nouveau de rire. L'idée que ma famille se retrouve à la rue devait avoir quelque chose d'hilarant.

— Combien tu pèses ?

— Étrange question. Environ cinquante-neuf kilos.

Il secoua la tête.

— Tu ne mens jamais, si ?

Quand la situation le nécessitait, je mentais comme une arracheuse de dents.

— Les gens mentent trop, parce que c'est plus facile. Je ne mens que si j'y suis obligée. Adam, vous savez que vous ne pourrez pas échapper éternellement à la police. Quand ils vous trouveront, il n'y aura pas de sommations. Ils vous logeront une balle dans le crâne.

Il appuya son coude sur son genou et posa son menton sur son poing fermé.

— Hmm.

— S'ils ne vous retrouvent pas dans les deux jours qui viennent, ils offriront une récompense. Alors n'importe quel junkie dans la rue ne rêvera que de vous dénoncer. La seule issue logique dans cette situation consiste à vous rendre aux membres de votre maison.

— Pour quoi faire ? Pour pourrir dans une cage pour le restant de mes jours ?

— Je doute sérieusement que la maison Pierce vous laisse pourrir dans une cage. Il est clair que votre mère vous adore. Elle remuera ciel et terre pour vous éviter la prison. L'argent et le pouvoir sont de votre côté. Et n'importe quelle situation est préférable à la mort.

Il reporta son regard sur moi.

— Tu me crois coupable ?

Je commençais à le penser. Je me contentai de hausser les épaules.

— Je m'en moque. Mon travail consiste uniquement à vous ramener.

Il déplia les jambes et descendit du muret. Du bout du pied, il toucha le dessin tracé à la craie, altérant une ligne parfaitement formée. Une colonne de chaleur s'éleva vers le ciel.

Mon cœur battait trop vite. J'avais un goût de métal dans la bouche. Décharge d'adrénaline. S'il décidait de me brûler vive à cet instant, je ne pourrais rien faire.

Adam retira rapidement son blouson de cuir. Une odeur de tissu brûlé envahit l'air. Le tee-shirt prit feu en plusieurs endroits, fondit et fut rapidement réduit en cendres. Adam s'en débarrassa d'un roulement d'épaules. Le soleil joua sur sa poitrine sculpturale et sur les plaques de chocolat de ses abdominaux, illuminant d'un éclat d'or les courbes lisses et les reliefs ciselés de ses muscles. Une bonne chose que grand-mère Frida n'ait pas été présente : elle aurait eu une crise cardiaque.

Adam tendit le bras pour me prendre le tee-shirt Mercer des mains. Il l'enfila, remit son blouson de cuir par-dessus et me sourit.

— Adam...

— J'y réfléchirai, cocotte, répondit-il avec un clin d'œil.

Je sortis mon téléphone pour prendre une rapide photo de lui. Il enjamba le muret de pierre et sortit une moto de derrière un buisson.

Il avait apporté une moto dans l'arboretum ! Dans cet endroit calme et paisible où même les vélos étaient limités à un petit nombre de pistes.

Adam enfourcha sa monture mécanique et s'éloigna à tombeau ouvert dans un rugissement de moteur.

Bon, ça s'était passé à peu près aussi bien que ce à quoi je pouvais m'attendre.

Mes mains tremblaient. Mon corps n'avait pas encore compris que le danger était passé. Je pris une profonde inspiration et tentai de retrouver mon calme.

En face de moi s'étendait le vert mêlé de brun du labyrinthe de boue et d'eau du marais. Soudain, il me parut déprimant. J'avais envie de fleurs, de couleurs, de rayons de soleil. Je me levai et marchai vers le sud, en direction des jardins.

J'avais échoué. Je savais d'avance que je ne pourrais pas convaincre Adam du premier coup, mais j'en avais quand même nourri l'espoir. J'étais généralement douée pour parler aux gens.

Bon, au moins il ne m'avait pas réduite en cendres. Une bonne chose. Je ressortis mon téléphone, envoyai la photo d'Adam Pierce à l'adresse électronique d'Augustin puis composai le numéro d'IIM et demandai à lui parler.

— Oui ? annonça sa voix cultivée dans le haut-parleur.

— Jetez un œil à votre boîte de réception.

Il y eut une courte pause.

— Pourquoi porte-t-il un tee-shirt de l'arboretum Mercer ?

— Je le lui ai acheté pour recouvrir le fauve amérindien qu'il porte sur la poitrine. Il refuse de se rendre. Pour citer ses paroles exactes : « Pour quoi faire ? Pour pourrir dans une cage pour le restant de mes jours ? » Je pense pouvoir le convaincre de me rencontrer de nouveau, mais j'aurai besoin de garanties de la part de sa famille. Il ne veut pas aller en prison.

— Je verrai ce que je peux faire.

Augustin raccrocha.

Je continuai à marcher. Adam avait sans doute déclenché l'incendie. Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle il avait pu vouloir mettre le feu à la banque, mais la façon dont il tournait autour du pot suggérait qu'il y était pour quelque chose.

Bien sûr, il pouvait aussi être victime d'un complexe de persécution, se laisser accuser de quelque chose qu'il n'avait pas commis pour se délecter de son statut de victime injustement persécutée. Dans tous les cas, qu'il soit ou non coupable, je devais le remettre aux mains de sa famille. Même les fils de riches pourris gâtés avaient le droit à un procès en bonne et due forme. Ma mission se terminerait lorsqu'il se retrouverait dans les bras aimants de sa mère. Ce que la maison Pierce ferait de lui ensuite n'était pas mon problème.

Le chemin m'emmena jusqu'au cœur des jardins, sur une place rectangulaire entourée d'immenses arbres. Une large fontaine murmurait au fond, longue barre de béton clair soutenue par des colonnes doriques de trois mètres de haut.

Lorsque l'on s'approchait, l'eau s'en écoulait dans une cascade de gouttes scintillantes qui retombaient dans trois étroits bassins. Des massifs de fleurs rectangulaires et des espaces d'herbe verte soigneusement délimités égayaient la place. Plusieurs bancs étaient disposés sur son pourtour. Ils étaient si engageants que je m'avançai vers l'un d'eux et m'assis à l'abri d'une pergola en bois. J'avais juste envie d'une courte halte à cet endroit.

Avoir peur était usant. Je me sentais désormais fatiguée, presque vidée.

Des gens allaient et venaient sur la place. À ma droite, deux femmes discutaient sur un banc. Celle de gauche avait de longs cheveux blond clair parfaitement lisses qui lui retombaient à hauteur de la poitrine. Elle portait une robe courte couleur pêche qui s'arrêtait à mi-cuisse et devait sans doute coûter autant que mon meilleur tailleur professionnel. Elle arborait un bronzage doré et son maquillage lumineux était sans défaut. Son amie brune avait opté pour un top asymétrique couleur perle dans un tissu froissé doux et très féminin, accompagné d'une jupe droite gris clair. Les deux portaient des talons hauts si délicats qu'on avait l'impression qu'ils se briseraient si on les soumettait à un poids quelconque.

Elles me virent. Toutes deux m'observèrent avec cette expression qu'ont les femmes séduisantes au moment d'évaluer une autre jeune femme dans leur orbite. À en juger par leurs hausséments de sourcils et au reniflement discret de la brune, mon jean délavé, mon chemisier tout simple et mes vieilles Nike ne faisaient pas bonne impression. Elles se remirent à parler. Sans doute pour critiquer mon manque de goût et d'argent. À leurs yeux, j'étais une péquenaude sans intérêt. Aux miens, c'étaient deux idiots superficielles. Tout le monde était content au pays du jugement à l'emporte-pièce.

Un peu plus loin, deux hommes s'attardaient à mi-chemin de l'entrée de la place. Tous les deux portaient des pantalons amples aux couleurs pastel, des chemises coûteuses et des lunettes de soleil de marque. Leur apparence était soignée au point d'en devenir presque artificielle et la perfection de leurs visages indiquait un accès aisé à l'argent et à la magie.

Les deux hommes coulaient discrètement des regards vers les femmes, lesquelles faisaient mine de ne rien remarquer. Un

rituel immémorial. Au bout du compte, les hommes briseraient la glace et les femmes feraient mine d'être surprises mais se montreraient réceptives. Tous semblaient à peu près du même monde.

Un homme brun déboucha sur la place depuis l'une des pistes latérales. Il n'était vêtu que d'un jean et d'un tee-shirt noir uni et tenait entre ses mains ce qui ressemblait à un rouleau de tissu. Son tee-shirt s'étirait pour épouser les formes de ses larges épaules. Ses muscles jouaient sous la peau de ses bras, des muscles souples de combattant, façonnés à force d'entraînement pour terrasser ses adversaires. Il marchait d'un pas léger, assuré et sans hâte, semblable à celui d'un fauve au cœur de la jungle, d'un super prédateur sorti chasser sur son territoire. Il n'y avait pas une once de soumission dans son corps ou son attitude. Il marchait comme s'il ignorait que son échine pouvait ployer.

Je me penchai en avant pour tenter de distinguer son visage.

Les deux hommes aux traits affinés à grands coups d'illusions s'écartèrent simultanément de son chemin.

Je le vis et mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

Il avait une mâchoire carrée, taillée au burin, un nez puissant et un large front. Sa barbe de trois jours et les mèches en désordre de sa courte chevelure lui donnaient un côté rugueux. Rugueux, masculin, avec un sex-appeal saisissant. Ses yeux, clairs et pleins d'intelligence sous ses épais sourcils bruns, évaluaient tout ce qui passait à leur portée avec calme et précision. Mais un feu glacial brûlait au fond de ses iris bleus. Le même que celui qui flambait dans les yeux d'ambre d'un tigre, carnassier et en même temps irrésistible. Il vous poussait à le fixer du regard tout en sachant que si le sien croisait le vôtre, ce feu glacé vous engloutirait tout entière. Il m'attirait comme un aimant. La part féminine de mon être tournait en surrégime.

Waouh.

Il ne se contenta pas de traverser la place. À peine y avait-il posé le pied que l'endroit lui appartenait. Cela se lisait dans ses yeux. J'avais bien conscience que j'aurais dû détourner le regard, mais j'en étais incapable. Je restai assise là, sous le choc, à le contempler.

Les deux femmes aussi l'avaient vu. Elles cessèrent de parler. Cet homme tranchait à travers les couches superposées de culture, de politesse et de snobisme pour déclencher une sorte de signal féminin surnaturel qui annonçait : « Mâle dominant. Danger. Pouvoir. Sexe ».

Pourquoi n'avais-je pas droit à quelqu'un comme ça ? Pourquoi ne pouvait-il pas être mon mec ? S'il venait me parler, je serais sans doute incapable de formuler une phrase cohérente.

L'homme me regardait.

Attendez... Il y avait deux autres jolies femmes sur son chemin, toutes deux habillées avec plus de style et de classe que moi et dont chaque parcelle du corps émettait le même signal : « je suis disponible ». Elles étaient belles comme des roses alors que moi, vêtue comme je l'étais, j'avais l'air d'une pâquerette. Son regard n'aurait jamais dû s'arrêter sur moi. J'étais peut-être jolie, mais pas à ce point.

Il me regardait comme s'il savait qui j'étais.

Mon cerveau prit un quart de seconde pour digérer l'info avant de me renvoyer une décharge d'angoisse glacée. Rester ou fuir ?

Je gâchai une précieuse seconde de plus à tenter d'écouter mon instinct et ma magie. Mes tripes avaient presque toujours raison.

Rester ou fuir ?

Je plongeai le regard dans ses yeux bleus. Non, je m'étais trompée. Ce n'était pas un tigre. C'était un dragon, redoutable et majestueux, et il en avait après moi.

C'était grave. Très, très, très grave. Je devais m'enfuir. Tout de suite.

Je me relevai d'un bond et fonçai en ligne droite vers le sentier menant à la sortie du parc. L'inconnu modifia légèrement sa trajectoire pour me suivre.

Je remontai le chemin au pas de course. La végétation défilait à toute vitesse. Les gens me regardaient, étonnés. À l'entrée d'un virage, je pris le risque de jeter un coup d'œil derrière moi.

Il sprintait dans ma direction et gagnait du terrain.

Je repris ma course en poussant mon corps dans ses derniers retranchements. L'air dans mes poumons devint brûlant. Mon flanc me faisait mal. Le sentier tourna de nouveau et je déboulai sur la place où se trouvait le magasin de souvenirs. La sortie n'était plus qu'à cent mètres.

Je perçus de la magie derrière moi. Elle enflait, aussi furieuse et inexorable qu'un cataclysme.

Je me retournai de nouveau. Mon poursuivant n'était plus qu'à vingt-cinq mètres. Je n'arriverais jamais à ma voiture.

Il était trop loin pour utiliser mon Taser et je ne voulais pas qu'il se rapproche. Je sortis mon Ruger Mark III et enlevai le cran de sûreté. Je m'entraînais au tir avec cette arme une semaine sur deux. Je ne manquerais pas ma cible.

— Arrêtez ! Je suis prête à tirer !

Je n'avais aucune envie de lui tirer dessus. Je n'avais aucune idée de son identité ni de ce qu'il pouvait faire. Je ne voulais pas me servir d'une arme dans un endroit aussi fréquenté. Je ne voulais pas non plus le tuer.

Il continua à avancer. Je *ressentis* son approche. Je n'avais jamais senti une telle magie de toute ma vie. C'était comme d'essayer de se dresser en travers du chemin d'une tornade. Une onde de peur me traversa, conférant une netteté presque surnaturelle au monde qui m'entourait.

— À l'aide ! m'écriai-je.

Personne ne bougea. La place était pleine de gens et personne ne fit rien.

Bon sang. Je levai mon arme, canon brandi vers le ciel, au-dessus des arbres sur ma gauche, et tirai un coup de semonce.

Il lança le rouleau de tissu vers moi. J'aperçus un flash de soie bleue, puis mes bras se retrouvèrent violemment plaqués contre mon corps, mon pistolet à plat contre ma jambe. Le tissu s'était refermé sur moi comme une camisole de force.

Des bras puissants m'agrippèrent. Quelque chose me piqua le cou. Mes jambes flageolèrent et je m'écroulai. L'inconnu me rattrapa et me souleva comme si je ne pesais rien.

Le monde devint flou. J'aurais voulu hurler à pleins poumons mais seul un faible murmure franchit mes lèvres :

— À l'aide...

— Hé !

Un visiteur en chapeau de cow-boy se dirigeait vers nous.

— Ce ne serait pas une bonne idée, lui dit l'homme d'une voix de glace.

Le cow-boy se figea.

L'homme me recala entre ses bras et je vis ses yeux de près.
Des yeux bleus, enflammés par la magie mais empreints de
lucidité et d'amertume.

Mon Dieu ! Mes lèvres étaient trop enflées pour parler.

— M... Ma... Mad...

— Mad Rogan, dit-il.

Puis quelqu'un éteignit le soleil et je sombrai dans le sommeil.

J'ouvris les yeux. Un plafond de couleur pâle s'étirait au-dessus de moi. Je me redressai en position assise. Un tissu de soie bleue glissa le long de mon corps, caressant ma peau.

Je me trouvais au milieu d'une grande pièce rectangulaire. Les murs foncés ne comprenaient aucune fenêtre. Deux lampadaires disposés dans les coins déversaient une lumière jaune et tamisée qui diluait l'obscurité plus qu'elle ne la bannissait. Le sol était en béton ciré et lisse. Il était traversé de lignes : cercles, triangles et symboles ésotériques dessinés à la craie, au charbon et à l'aide d'une substance d'un bleu profond qui ne pouvait provenir que de lapis-lazuli réduit en poudre. Les lignes scintillaient d'un éclat doux, certaines parties du motif tracées à même le sol, d'autres flottant quelques centimètres au-dessus. Je suivis le tracé du regard jusqu'à un cercle entouré de symboles. Quelqu'un était assis à l'intérieur du cercle. Je relevai la tête.

Mad Rogan m'observait de ses yeux d'un bleu profond. Ils s'ouvrirent en grand, telles deux fenêtres sur les profondeurs de son être, et sa magie me rendit mon regard. Une magie monstrueuse, terrifiante, un abîme de ténèbres parsemées d'intenses flashes de lumière et de pouvoir. J'aurais aussi bien pu contempler directement le cœur d'une supernova.

J'en oubliai de respirer. Mon cœur tenta de se faire la malle en laissant là le reste de mon corps. Mes mains se mirent à trembler.

J'eus un violent mouvement de recul et chutai en arrière. Quelque chose me maintenait au sol. Je tirai sur la soie. Des menottes d'acier enserraient mes chevilles. Les menottes étaient

reliées à des tiges métalliques enfoncées dans le béton. Je bandai mes muscles. Mes pieds ne bougèrent pas d'un pouce.

— Vous m'avez enchaînée au sol.

À mon grand regret, ma voix tremblait.

La créature démoniaque et inhumaine qu'était Mad Rogan inclina la tête sur le côté et me dévisagea.

Assis en tailleur, il était vêtu d'un pantalon foncé qui s'évasait au niveau des mollets. Il était pieds nus, et torse nu également. Des muscles souples et durs se dessinaient sous sa peau. Les biceps de ses bras sculpturaux semblaient faits d'acier. Son torse puissant s'affinait en un ventre plat et parfaitement défini. Des cicatrices pâles ressortaient sur sa peau de bronze. Il n'était pas simplement athlétique. C'était le genre de corps fait pour le combat : fort, flexible, dur et animé d'une puissance explosive. Si Adam Pierce avait été présent, il aurait été terrassé de jalousie.

Je forçai mon cerveau à reprendre du service. De fines lignes bleues formaient des glyphes magiques sur la peau de Rogan. Il avait tracé des symboles ésotériques sur sa poitrine et son ventre. Une manière d'amplifier ses pouvoirs, ce qui était dangereux pour sa santé. Pourquoi ? Pourquoi pouvait-il avoir besoin de plus de puissance alors qu'il évacuait déjà tout l'air de cette vaste pièce par sa seule présence ?

— Qu'est-ce qui vous donne le droit de m'enlever dans la rue pour m'enchaîner dans votre sous-sol crasseux ? demandai-je.

— Savez-vous ce qu'est ceci ?

Sa voix allait avec le reste, grave et légèrement rauque. Si les dragons existaient et pouvaient parler, ils auraient eu cette voix.

Je tendis le cou pour tenter d'appréhender le motif global formé par l'ensemble de symboles et de dessins. J'étais enfermée dans un cercle entouré par plusieurs autres anneaux concentriques. Des lignes droites traversaient les cercles et se connectaient à un triangle. La pointe « haute » du triangle contenait le cercle plus petit au centre duquel Mad Rogan était assis. Des séries de runes et de caractères ésotériques serpentaient à travers le motif, luisants de magie. Mes tripes se glacèrent.

Acubens Exemplar, ainsi nommé en référence à l'étoile de l'une des « pinces » dans la constellation du Cancer.

Quand mes parents avaient découvert la nature de ma magie, nous avions eu une longue discussion. Mon père m'avait expliqué qu'il n'existait qu'une profession pour quelqu'un disposant

de mes capacités. Je deviendrais interrogatrice. Quelles que puissent être mes autres envies, une fois mon don connu, l'armée ou les autorités civiles feraient pression sur moi pour que je me transforme en détecteur de mensonge humain. Ils insisteraient jusqu'à ce que je cède. Je serais témoin de tortures et d'actes horribles commis au nom du bien commun et cela réduirait à néant mes chances de mener une vie heureuse. Il m'avait dit que lorsque je serais en âge je pourrais très bien décider par moi-même de devenir interrogatrice mais qu'en attendant mes capacités devaient rester secrètes.

Pour appuyer son propos, il m'avait fait regarder un documentaire sur l'Inquisition espagnole. Je n'avais que sept ans mais j'avais bien compris. Cette vie atroce pouvait devenir mon futur.

À douze ans, j'avais commencé à me rebeller contre tout ce que représentaient mes parents. Je m'étais intéressée aux techniques d'interrogatoire et aux sorts associés. *Acubens Exemplar* était l'un des plus puissants. Il nécessitait des jours entiers de préparation minutieuse et ne pouvait servir que durant une très courte période avant que la magie accumulée se dissipe. Il était, par contre, presque totalement infailible. Comme la pince de crabe dont il empruntait le nom, le sortilège permettait à un télépathe d'appliquer une pression écrasante sur l'esprit de la personne prise au piège en son centre. Le sort augmenterait la pression jusqu'à briser la volonté de la victime et la forcer à révéler les secrets qu'elle tentait de dissimuler.

— *Acubens Exemplar* nécessite un télépathe, dis-je en me raccrochant à un semblant d'espoir. Vous êtes télékinésiste.

L'éclat des lignes qui enveloppaient *Mad Rogan* gagna en intensité. D'accord. Il était donc également télépathe, ou disposait de capacités magiques liées à la volonté.

— Je veux savoir tout ce que vous avez sur *Adam Pierce*, dit-il. L'endroit où il se trouve, ce qu'il a prévu de faire, les plans de sa famille à son sujet. Tout.

Je croisai les bras.

— Non. Pour commencer, j'ai été embauchée pour retrouver *Adam Pierce* et mon client s'attend au respect de la confidentialité. Ensuite, vous m'avez attaquée et enchaînée au sol.

Je tentai de faire cliqueter mes menottes pour souligner mon propos, mais elles demeurèrent totalement inamovibles.

Mad Rogan me transperça de son regard bleu. Je ressentis de nouveau cette sensation d'un pouvoir prédateur, impitoyable. Un sentiment d'alarme m'envahit. J'étais bel et bien devant un dragon à forme humaine, puissant, féroce et dangereux. Mon esprit se figea, luttant pour trouver le moyen de faire face. Les muscles de mes jambes et de mes bras se crispèrent ; ma poitrine se contracta. J'aurais voulu pouvoir hurler à pleins poumons pour évacuer la peur qui me submergeait.

— Je ne veux pas vous faire de mal, dit-il. Je veux simplement des informations.

Vrai. Il disait la vérité.

— Je ne prends aucun plaisir à vous obliger à parler.

Vrai.

— Si vous n'aimez pas ça, vous devriez me laisser partir.

— Dites-moi ce que je veux savoir et vous serez libre.

— Non. Ce ne serait ni éthique ni professionnel.

C'était un Majeur en télékinésie. Parfois les Majeurs disposaient de dons secondaires, mais ceux-ci n'étaient jamais à la hauteur de leur magie principale. La télépathie était basée sur la volonté. C'était également le cas de ma magie et, de toute ma vie, je n'avais jamais rencontré quelqu'un sur qui elle n'avait pas fonctionné. Je me raccrochai à cette idée pour reprendre un peu d'assurance. C'était peut-être un dragon mais s'il essayait de m'avaler toute crue, je le ferais s'étrangler. Je me décalai un peu vers l'avant, en tâchant d'être aussi à l'aise que possible malgré les menottes, et humectai mes lèvres sèches.

— Allons-y, gros dur. Voyons ce que vous savez faire.

Mad Rogan haussa les épaules. Une onde magique émana de son corps pour parcourir le réseau de lignes magiques, intensifiant leur éclat comme le feu qui remonte le long d'une mèche d'explosif. La pression se referma sur mon esprit tel un étau invisible. Je serrai les dents. Il était fort.

Je répliquai. Je le vis étrécir les yeux.

— Adam Pierce.

Il allait répéter le nom. Et plus il le répéterait, plus il deviendrait difficile de ne pas y penser et plus le sort pèserait sur mes défenses. Je m'arc-boutai face à la pression. Il n'arriverait pas à me briser.

— Allez crever ! grognai-je.

La pression broyait mon esprit, l'écrasait sous un poids impossible. J'avais l'impression d'avoir la tête coincée à l'intérieur d'une cloche de plomb géante qui ne cessait de rétrécir pour me comprimer le crâne. Un assaut magique incessant qui résultait en une douleur atroce et continue. Penser était douloureux. Bouger était douloureux. Le temps semblait distendu sous l'effet de la souffrance.

La chaleur dégagée par l'énergie mouvante du sortilège avait transformé la pièce en sauna. Ma peau était couverte de sueur. J'avais depuis longtemps retiré mon tee-shirt. J'aurais également enlevé mon jean si mes fers ne m'en avaient pas empêchée.

Face à moi, Mad Rogan demeurait assis, immobile dans son cercle. Une fine couche de transpiration faisait briller son front, son torse et ses biceps massifs. Les runes bleues inscrites sur son corps tenaient bon mais certains symboles commençaient à baver. L'effort requis pour me faire céder était en train de le fatiguer. Dans la lumière tamisée de la salle, il semblait à peine humain : une créature sauvage, née de quelque magie occulte. Je n'aurais rien aimé tant que de m'avancer pour lui flanquer mon pied en pleine figure. En l'occurrence, je me contentais de lui lancer un coup d'œil chaque fois que la pression menaçait de me faire céder ; ma peur ainsi ravivée me permettait de tenir bon.

La pression diminuait légèrement. Il fatiguait.

— Vous êtes riche, non ?

Ma voix était rauque.

— Oui.

— Vous n'auriez pas pu vous payer un climatiseur pour cette pièce ?

— Je ne m'attendais pas à rester assis ici pendant des heures. Mais si vous avez trop chaud, vous pouvez toujours retirer votre soutien-gorge.

Je lui répondis par un doigt d'honneur.

— Qu'est-ce que vous êtes ? demanda-t-il.

— Je suis la femme que vous avez enchaînée dans votre cave. Je suis votre captive. Votre... victime. Oui, c'est le mot approprié. Toute cette bonne éducation gâchée. Comment se fait-il que personne ne vous ait jamais appris qu'on ne kidnappe pas les gens sur un coup de tête ?

Il fit la grimace.

— Vous avez disposé d'une seconde entière pour me tirer dessus.

— Je ne tire pas sur les inconnus, à moins que ma vie soit indéniablement en danger. Pour ce que j'en savais, vous auriez aussi bien pu être un flic enquêtant sur Pierce. Si je tire, je dois être prête à la possibilité de tuer ma cible. Qui plus est, se servir d'une arme à feu au milieu d'une foule est irresponsable.

— Même un linge humide suspendu sur son étendoir arrêterait un calibre.22. Quel intérêt de porter une telle arme ?

Je m'inclinai en arrière. Je sentis quelque chose craquer dans ma colonne vertébrale.

— Parce que je ne tire pas à moins de vouloir tuer. Une balle d'un gros calibre ressortira après avoir fait un trou dans la cible, au risque de blesser des innocents. Le calibre.22 vous pénètre dans le corps et y rebondit dans tous les sens. De quoi transformer vos tripes en hamburger. Les tirs de petit calibre à la poitrine ou au crâne sont presque toujours fatals. Si j'avais su que vous alliez sortir un joli ruban de votre manche comme un prestidigitateur du dimanche et m'attacher avec pour vous adonner à votre fétichisme de la torture mentale contre moi, je vous aurais tiré dessus. Plusieurs fois.

— Prestidigitateur du dimanche ?

— Les hommes comme vous adorent la flatterie.

Il banda les muscles de ses bras. La magie se referma sur moi avec une violence renouvelée. La vague de peur familière ressurgit en moi. J'étais épuisée.

— J'ai brisé des Supérieurs à l'aide de ce piège, annonça-t-il d'un ton tranchant.

Vrai.

— Et je vous briserai.

— Vous essaieriez.

La pression sur mon esprit décupla brusquement. La magie s'était changée en bête monstrueuse aux crocs plantés dans mon être. Elle m'arracha un gémissement. Mais je ne quittai pas Rogan des yeux, canalisant toute ma colère pour renforcer mes défenses.

Du sang s'écoula de ses narines vers son menton.

— Abandonnez, gronda-t-il.

— Vous d'abord.

Ça faisait mal. Le poids était tellement immense. Mes barrières vacillaient. Mes mains tremblaient.

Mad Rogan grogna comme un animal. Lui aussi souffrait.

Adam Pierce, Adam Pierce, Adam Pierce...

Le nom résonnait sous mon crâne tel le son funèbre d'une cloche d'église. J'aurais voulu me plaquer les mains sur les oreilles, mais cela n'aurait rien changé. Le bruit et la pression étaient partout. La magie dévorait mes défenses à la recherche de sa proie.

Mes pensées commencèrent à se dissoudre, à m'échapper. Il avait presque franchi mes protections.

Adam Pierce, Adam Pierce, Adam Pierce...

Le sous-sol vacillait autour de moi. Les murs semblaient devenus liquides.

Mon esprit était en train de bouillir sous la pression. Il fallait que je cède. Que je nourrisse la bête pour sauver ma peau.

Non. Je ne pouvais pas trahir mon client. Il ne pouvait pas gagner.

Nourrir la bête. La nourrir à l'aide d'un secret, de quelque chose que je tenais enfoui si profondément au cœur de mon âme que j'avais juré de ne jamais le laisser sortir.

Non, je ne peux pas faire ça.

La magie déchiétait les remparts intérieurs de mon esprit.

Je ne peux pas.

Mes défenses tombèrent et, dans un ultime effort, je propulsai mon secret le plus intime face à la bête. Elle referma les mâchoires sur ma culpabilité et la réduisit en charpie. Un flot de mots s'échappa brusquement entre mes lèvres.

— Quand j'avais quinze ans, j'ai trouvé la lettre de notre médecin, avec son diagnostic concernant mon père. Celui-ci m'a surprise et m'a fait promettre de n'en parler à personne. J'ai gardé le secret pendant un an. C'est à cause de moi si mon père est mort. Si j'avais prévenu ma mère, nous aurions pu entamer le traitement un an plus tôt. Je suis responsable. Je n'ai rien dit. Je n'ai rien dit à personne jusqu'à aujourd'hui, parce que je suis lâche.

La magie parcourut l'Acubens Exemplar telle une onde de choc. Les lignes scintillantes s'illuminèrent brutalement puis s'éteignirent et disparurent, tout leur pouvoir dépensé dans cette tentative de m'extirper mon secret.

Je m'effondrai à terre, le visage glacé. L'absence de pression était pure béatitude. Je me sentais si légère...

Mad Rogan s'approcha d'une démarche lente, et lâcha un juron.

— Vous aussi, allez vous faire foutre, dis-je.

Il s'agenouilla au niveau de mes pieds. Comment faisait-il pour bouger après tout ça ? J'entendis un bruit métallique sourd. Il me releva la tête et appuya quelque chose sur mes lèvres.

Je serrai les dents.

— C'est de l'eau, espèce d'imbécile têtue, gronda-t-il.

Je tentai de secouer la tête, mais il me força à ouvrir la bouche. De l'eau s'écoula sur ma langue. J'avalai tout en luttant pour ne pas m'évanouir.

La fatigue m'enveloppa, ou peut-être était-ce une sorte de couverture. Puis nous nous retrouvâmes dans une voiture. Dehors, il faisait nuit.

La voiture qui s'arrête. La portière qui s'ouvre. Mad Rogan qui me porte. La porte de l'entrepôt. Le ciment froid.

La porte qui s'ouvre.

Maman.

Je me réveillai dans le séjour. Quelqu'un avait laissé la lampe de la table allumée. Éclairée par sa lumière douce, la pièce paraissait douillette, avec ses murs bleu-vert et le jaune chaleureux de son éclairage. Je me blottis contre le jeté de canapé que quelqu'un avait posé sur moi. Le cauchemar que je venais de faire était vraiment affreux...

Je m'étirai. Mes bras et mes jambes furent pris de crampes. Aïe, aïe, aïe.

Ce n'était pas un cauchemar. Mad Rogan m'avait réellement enchaînée dans son sous-sol.

Je me redressai. J'avais mal partout. Mon dos donnait l'impression d'avoir été roué de coups à l'aide d'un sac de patates.

Le salopard. J'aurais pu porter plainte auprès de la police. Mais personne ne me croirait et expliquer par quel moyen j'avais réussi à m'opposer à lui à l'intérieur du cercle compliquerait singulièrement les choses. Pas grave. Je trouverais un moyen de prendre ma revanche.

Des voix me parvinrent depuis la cuisine. Ma mère. Elle avait l'air contrarié. Je plissai les yeux pour regarder l'heure sur le

lecteur Blu-ray. 23 h 45. Si nous saisissons habituellement la moindre occasion de nous crier dessus jusqu'à en perdre haleine, il était tard pour une dispute, même chez nous. Je parvins à me lever et titubai en direction des voix.

La voix de ma mère résonna dans le silence nocturne.

— ... Pierce ? Irresponsable et stupide. Stupide, Bernard !

D'accord. Notre secret était éventé. Après que Rogan m'avait déposée devant la porte, ma mère avait dû réclamer des explications à Bern. Et celui-ci avait visiblement cédé et tout raconté.

Je m'avançai sur le seuil de la cuisine. Bern était attablé, la mine sombre. À côté de lui, Leon faisait rouler une bille d'avant en arrière sur la table à l'aide d'une baguette pour manger, en prenant l'air de celui qui ne se préoccupe pas de tout ça.

Catalina et Arabella étaient assises côte à côte. Le visage de Catalina était fermé, comme souvent quand quelque chose de vraiment stressant se déroulait entre les adultes. Arabella donnait l'impression d'avoir envie de frapper quelque chose. Leon et elles auraient dû être au lit. Grand-mère Frida tenait une tasse de café entre ses mains, les yeux rougis. Je ressentis une poussée de culpabilité. J'avais fait pleurer ma grand-mère.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça ! s'emporta ma mère.

— Tu peux arrêter de lui crier dessus, dis-je. La décision venait de moi.

Maman se retourna. Nous nous dévisageâmes mutuellement.

— Demain, tu te rendras chez IIM, dit-elle.

Le ton était ferme mais sa voix était à peu près aussi flexible qu'une poutre en acier.

— Et tu leur diras que tu n'es plus sur cette affaire, ajouta-t-elle.

Je rassemblai mon courage. J'avais su que ce moment viendrait tôt ou tard, et j'en redoutais l'issue.

— Non.

Ma mère redressa les épaules.

— Très bien. Dans ce cas, c'est moi qui m'en chargerai.

Maman avait perdu sa licence professionnelle quatre ans plus tôt et elle s'en voulait pour ça. Elle s'en voudrait aussi s'il m'arrivait quoi que ce soit. Je n'avais aucune envie de faire ça, de réveiller toute cette culpabilité, tout ce chagrin. Je répondis donc avec le plus de douceur possible :

— Tu n'as pas l'autorité nécessaire pour parler au nom de l'agence. Elle est à mon nom.

Dans le silence qui s'abattit sur la cuisine, on aurait pu entendre les mouches voler. Catalina ouvrait des yeux comme des soucoupes.

Le visage de ma mère se changea en un masque inexpressif et froid.

— C'est moi qui possède la licence, c'est moi qui décide, repris-je. On reste sur la piste de Pierce.

— Comment comptes-tu le maîtriser ?

— Je n'aurai pas à le maîtriser. Je l'ai rencontré et je vais le convaincre de revenir auprès des siens.

— Et ça te semble bien engagé ? demanda maman. Tu avais l'air à moitié morte quand je t'ai retrouvée sur le seuil de la maison.

— Ce n'était pas Adam Pierce. C'était Mad Rogan.

Maman eut un mouvement de recul. J'entendis Leon s'étrangler.

— Je croyais qu'il n'était pas impliqué, dit Bern.

— Il l'est. Il semble qu'il se soucie au moins un peu de son cousin.

— Tu as perdu la tête ? s'exclama ma mère d'une voix qui sonnait comme un coup de fouet. As-tu la moindre idée du genre de feu avec lequel tu joues ?

— Tout à fait.

— Ce n'est que de l'argent, dit-elle.

— Ce n'est pas qu'une histoire d'argent, répliquai-je en haussant le ton. Il s'agit de notre famille. Je ne les laisserai pas nous maltraiter juste parce que l'envie leur en prend. Je ne les laisserai pas nous déraciner. Pas question.

— Nevada ?

— Oui, maman ?

— On peut recommencer à zéro !

— Et combien de temps ça nous prendrait ? Sans équipement, sans maison, sans notre base de données de clients ? Tu sais que l'essentiel de nos affaires provient du bouche-à-oreille, des recommandations d'autres clients. C'est l'agence d'investigation Baylor qui est recommandée. Et IIM prendra notre nom. Une fois notre ligne téléphonique coupée et notre site Web hors service, les gens penseront que nous avons fermé et chercheront

quelqu'un d'autre. Il nous faudra des années pour tout reconstruire. La réponse est non.

— Ça ne mérite pas que tu y perdes la vie ! s'emporta ma mère. Si tu agis ainsi au nom d'un sentiment de loyauté mal placé envers ton père...

— Je le fais pour nous et pour moi. Quand j'ai repris les rênes, nous n'avions pratiquement plus aucun dossier. J'ai construit cette agence sur les fondations que papa et toi avez posées. Et maintenant c'est mon entreprise, parce que ça fait six ans que je me démène pour la faire tourner. J'aime cette boîte et j'ai fait beaucoup de sacrifices pour elle. J'aime ce que je fais. J'aime notre vie. Ça me rend heureuse et je suis bonne dans ma partie. Alors personne – ni toi, ni grand-mère, ni IIM, ni Pierce, ni Mad Rogan – ne me prendra mon agence !

Je m'aperçus que j'étais en train de vociférer et refermai brusquement la bouche.

La stupeur se lisait sur le visage de ma mère. Les gamins étaient figés sur leurs sièges. Bern ne cessait de cligner les yeux.

Grand-mère Frida fit tinter sa tasse sur la table en la reposant.

— Aucun doute, c'est bien ta fille.

Ma mère se détourna et quitta la pièce.

Je fis face aux plus jeunes :

— Au lit. Tout de suite.

Ils ne se firent pas prier.

Bern se leva.

— Je vais y aller, moi aussi.

J'atterris auprès de grand-mère Frida. Je me sentais intérieurement à vif. Se disputer avec maman avait toujours été difficile. Elle me rendait folle. Quand je me mettais à crier, elle répondait avec une série d'arguments parfaitement logiques. Et puis j'avais grandi et compris à quel point elle était fragile.

Grand-mère coula un regard vers moi.

— Tu as une sale mine.

— Mad Rogan m'a injecté un sédatif, m'a kidnappée et m'a enchaînée dans son sous-sol avant d'essayer de m'arracher des informations à l'aide d'un sort.

Grand-mère Frida cligna les yeux, prise de court.

— Tu lui as dit ce qu'il voulait savoir ?

— Non. J'ai rompu son sortilège.

Grand-mère baissa les yeux vers le contenu de sa tasse.

— Ta mère s'en remettra. Elle savait que vous finiriez par vous affronter un jour ou l'autre. Franchement, si ce n'était pas le cas, je t'aurais emmenée te faire examiner. Ta mère a survécu deux mois à l'intérieur de cette fosse creusée dans le sol. Elle est plus résistante que tu ne l'imagines.

Ce qui ne m'apaisait en rien.

— Grand-mère...

— Oui ?

— Quand tu m'as dit que tu connaissais quelqu'un capable d'installer des électrochoqueurs, c'était vrai ou tu te payais ma tête ?

Grand-mère reposa sa tasse.

— Tu n'es pas sérieuse, si ?

— Si je n'étais pas sérieuse, je ne te poserais pas la question.

— La situation est si grave ?

J'avais déjà pris des raclées et on m'avait tiré quatre fois dessus. Mais ce qui s'était passé aujourd'hui me perturbait encore plus.

— Quand je me lance dans une bagarre, je sais que je peux causer des dégâts. Quand on me tire dessus, je peux répliquer. Mais là...

Je serrai les poings en cherchant mes mots.

— Je n'avais aucune chance. Ses capacités magiques explosent tous les compteurs. Je l'ai perçu quand il m'a soulevée. C'était comme contempler une photo satellite de supernova. Je me suis sentie impuissante. Vulnérable. Comme si rien de ce que je pouvais faire n'aurait le moindre impact sur lui.

Grand-mère soupira.

Il aurait pu me tuer. Il aurait pu me trancher la tête alors que j'étais enchaînée et j'aurais été incapable de l'en empêcher. Je faillis le dire à ma grand-mère mais me retins.

— Je dois trouver le moyen de pouvoir au moins lui résister.

— Tu pourrais laisser tomber l'affaire.

Je secouai la tête.

— Oh non. Non. Ça aurait peut-être été possible avant qu'il m'agresse, mais plus maintenant.

— Il faut que tu sois absolument sûre de toi, ma chérie. Une fois installés, on ne peut plus les retirer.

— Quelles sont les chances que j'en meure ?

— Moins d'un pour cent des procédures se passent mal. Et si c'est Makarov qui s'en charge, il n'y aura pas de soucis. Mais l'installation n'est pas le plus gros problème. Ça se corse au moment de te servir de ces trucs. Si tu t'y prends mal, ils te tueront.

— Alors je suis sûre de moi.

La prochaine fois que Mad Rogan m'approcherait, il aurait droit à une sacrée surprise.

Grand-mère se leva.

— Je vais passer un coup de fil, dit-elle.

Je me levai à mon tour pour aller trouver ma mère.

Je passai d'abord par le séjour, le salon et la « cachette », ancienne chambre d'amis transformée en pièce supplémentaire pour s'isoler et se détendre. Arrivée devant la chambre de ma mère, je constatai qu'elle avait fermé la porte à clé. Frapper n'eut aucun résultat. Appeler « maman... ? » sur un ton triste et conciliant non plus. J'abandonnai et retournai vers ma chambre.

Au moment de choisir l'emplacement de ma chambre à coucher, j'avais donné priorité à l'intimité. Il y avait eu une période, environ sept ans plus tôt, où je n'arrivais pas à tenir mes sœurs à distance, en dépit de tous mes efforts. Lorsque nous avions emménagé dans l'entrepôt, mes parents en avaient tenu compte et m'avaient construit une sorte de petit loft. Ma chambre et ma salle de bains étaient situées près du sommet de l'entrepôt, au-dessus de deux salles de stockage. Ma chambre se trouvait face à la rue et ma salle de bains, installée le long de la même paroi, s'appuyait directement contre le mur de séparation entre notre espace de vie et le garage de grand-mère. Un escalier en bois menait jusqu'à un palier relié à mon loft par une solide échelle pliante. Si je le désirais, je pouvais replier les dix barreaux du haut, rendant ainsi ma chambre inaccessible.

Je montai les marches et allumai la lumière. D'une manière générale, l'entrepôt ne possédait pas de fenêtres. Mais au moment de l'installation des chambres, des ouvertures avaient été aménagées pour ceux qui en voulaient. Et j'en voulais une. J'en avais même demandé deux : une dans la salle de bains, au-dessus du garage de grand-mère pour que je puisse jeter un coup d'œil sur l'entrée de derrière ; et une dans la chambre, sur toute la longueur de la pièce. Allongée sur mon lit, je pouvais regarder

par la fenêtre et contempler la ville. Et la ville pouvait me rendre mon regard. Aussi avais-je investi dans des stores pliants, en plus de deux épaisseurs de rideaux, la première blanche et transparente, la seconde en tissu blanc épais et opaque.

J'avais laissé les stores et les rideaux opaques ouverts et la nuit déroulait toute sa splendeur derrière la paroi de verre. Si j'avais encore disposé d'une moustiquaire, j'aurais ouvert la fenêtre pour laisser entrer l'air nocturne. Mais je l'avais accidentellement délogée un mois plus tôt en nettoyant la vitre et je n'avais alors pas eu le courage de la remettre en place. Si j'ouvrais la fenêtre à présent, je laisserais entrer non seulement la nuit mais aussi une nuée de moustiques.

Récapitulons : j'avais fait chanter un mécano ; qualifié mon employeur – sans doute un Majeur – d'ignoble personnage ; rencontré un Majeur pyrokinésiste et été kidnappée par un Majeur télékinésiste ; déclenché une dispute avec ma mère et pris la décision de me faire implanter dans les bras une arme susceptible de me tuer. Sacrée journée. Avec beaucoup trop de Majeurs impliqués.

Je me sentais épuisée, usée jusqu'à la corde, comme si cette journée avait laissé des trous en moi. Je n'avais pas envie de réfléchir à quoi que ce soit, et surtout pas à ce que j'avais dû laisser sortir pour briser le sort de Rogan. Je ne voulais qu'une chose : trouver le moyen de m'anesthésier et de dormir. Il y avait une bouteille de somnifères sans prescription dans mon armoire à pharmacie mais ils me donnaient des cauchemars.

Je n'arrive pas à croire que je fantasmais sur ses yeux. Que je me suis dit qu'il était sexy quand il marchait vers moi...

J'aurais dû savoir immédiatement qu'il était dangereux. Un homme avec cette allure-là n'était pas du genre à se promener tranquillement dans un jardin botanique. J'avais vu un tigre aux yeux luisants et aux crocs longs comme mes doigts mais, au lieu de fuir pour sauver ma peau, j'étais restée là pour admirer sa beauté alors qu'il se rapprochait suffisamment pour me bondir dessus.

Quelque chose rebondit contre ma fenêtre. J'eus un mouvement de recul. Trop petit pour être une chauve-souris. Et il faisait trop sombre dehors pour qu'il s'agisse d'un oiseau. Qu'est-ce qui pouvait bien... ?

Je déverrouillai la fenêtre et l'ouvris. Une petite boule de feu fila vers moi depuis la rue. Je bondis en arrière et m'écrasai contre la bibliothèque dans mon dos.

La boule de feu atterrit sur mon tapis, toujours enflammée. Aah ! Je lui décochai un coup de pied pour la propulser vers la salle de bains et son sol carrelé. Puis je m'y précipitai à mon tour, ouvris la cabine de douche, agrippai le pommeau de douche détachable et m'en servis pour noyer les flammes.

Une balle de tennis calcinée.

N'était-ce pas merveilleux ? Je sortis une paire de ciseaux d'un tiroir, la plantai dans la balle de tennis et retournai à la fenêtre, mon trophée à la main. Adam Pierce se tenait dans la rue, en contrebas.

Je raclai les ciseaux contre le rebord de la fenêtre. La balle se détacha et retomba sur l'asphalte.

— Ça va pas, la tête ? Vous essayez de me tuer ?

— Si j'essayais de te tuer, tu le saurais. Descends discuter.

— Il est 1 heure du matin.

— 2 heures, en fait. Mais on s'en fiche. Viens ! lança-t-il avec un geste d'invitation. J'ai un truc à te montrer.

Descendre ou ne pas descendre ? Si j'y allais, il en conclurait qu'il n'avait qu'à demander pour que je m'exécute. Mais si je n'y allais pas alors qu'il envisageait de se rendre, je m'en voudrais à mort d'avoir raté une telle occasion. Je n'avais pas beaucoup de temps pour me décider. Si ma mère apercevait Pierce dans l'état où elle était, elle serait capable de lui loger une balle dans l'œil. Ce qui serait vraiment la cerise sur le gâteau pour conclure cette journée catastrophique. Pfff...

— Il y a un arbre, là-bas, derrière le mur, dis-je en pointant du doigt un vieux chêne derrière un muret d'un mètre vingt de haut. Attendez-moi là-bas.

Il s'inclina en faisant la révérence.

— Comme vous voudrez, ma dame.

Je descendis l'échelle, récupérai les clés au cas où quelqu'un déciderait de m'enfermer dehors et fonçai vers l'arbre. Je sautai par-dessus le muret. Adam Pierce était à l'endroit indiqué, l'épais tronc du chêne le dissimulant aux regards depuis la maison. Sa moto était appuyée contre la pierre.

Je m'approchai et m'assis à côté de lui dans l'humus au pied de l'arbre.

Il me gratifia d'un grand sourire.

— Pourquoi ici ? Peur que ta mère me voie ?

— Peur qu'elle vous tire dessus, surtout. Ma mère n'est pas d'humeur très charitable à votre sujet en ce moment.

— Ah ouais, elle est comme ça ?

— Elle est comme ça.

Il me dévisagea d'un air curieux puis ramassa une branche morte et la leva à la hauteur de mon visage. La branche s'enflamma, dévorée par des flammes orange.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? T'as une sale tête.

— J'ai croisé un concurrent et il n'a pas été sympa.

— Que veux-tu que je te dise ? Je suis très populaire...

La flamme disparut et il souffla les cendres entre ses doigts.

— C'est ça, faisons comme si tout tournait autour de vous.

Il parut brièvement interloqué.

— Vous êtes venu vous rendre ? demandai-je.

— Non.

Je soupirai.

— Que faudrait-il pour que vous entendiez raison ?

— Je ne sais pas...

Il haussa les épaules avec un petit sourire moqueur.

— Essaie de coucher avec moi. Ça pourrait me convaincre.

S'agissait-il d'une vraie tentative de drague ? Apparemment.

— Merci, ça ira.

Il s'inclina nonchalamment en arrière, appuyé sur son coude, le cuir noir de son pantalon tendu sur ses jambes musculeuses, et sourit. C'était son fameux sourire de séducteur, celui que les médias adoraient diffuser, le genre qu'aucune femme ayant passé la puberté ne pouvait ignorer. Un sourire qui promettait beaucoup, du sauvage, du torride, du sexy. Et qui devait sans doute marcher presque à tous les coups. Eh bien, il allait tomber de haut.

— Si vous êtes vraiment en manque, je peux vous présenter ma grand-mère. Elle vous adore.

Adam cligna les paupières.

— Elle n'est pas du genre à coucher avec des petits jeunes, mais je pense qu'elle ferait une exception pour vous. Vous pourriez même apprendre un ou deux trucs.

Il finit par retrouver l'usage de la parole.

— Ta grand-mère ? demanda-t-il.

Je hochai la tête. Il rit.

— Bon, au moins elle mourrait heureuse.

— Ça va, les chevilles ?

— Ce n'est pas de la vantardise, juste des faits, affirma-t-il.

Il se pencha vers moi.

— Je peux mettre le feu à ton lit, souffla-t-il.

Je n'en doutais pas.

— Et je serais réduite en cendres ?

— Embrasse-moi pour le savoir.

Non merci.

— Votre famille s'inquiète pour vous.

— Tu es marrante. J'aime me marrer. J'aime ce qui est nouveau, excitant. Est-ce que je t'ai dit que t'avais une voix sexy, Nevada ?

La façon dont il prononçait mon nom avait quelque chose de presque indécent. La proposition n'aurait pas été plus claire s'il s'était déshabillé devant moi.

— Quand tu parles, ça me fait penser à toutes les très bonnes choses que je pourrais te faire. Ou qu'on pourrait faire ensemble.

Joli rattrapage.

— Et ta peau, on dirait du miel. Je me demande quel goût tu as.

Arôme amertume et fatigue.

— Mmm.

Il tendit la main pour toucher une mèche de mes cheveux. Je m'écartai.

— Pas touche. Pas le droit.

— Et comment puis-je obtenir ce droit ?

En arrêtant d'être un gros bébé égocentrique et trop gâté ?

— Pour ça, il faut que je tombe amoureuse.

Il s'immobilisa.

— Amoureuse. Tu dis ça sérieusement ?

— Oui.

Ça le ferait taire.

— On est où, là ? Au XVI^e siècle ? Je devrais t'écrire un sonnet ?

— Ça dépend, ce serait un bon sonnet ?

Il se laissa retomber dans l'herbe et effleura du pouce l'écran de son téléphone.

L'affichage devint blanc. Puis l'image de fond claire se brisa en dizaines de morceaux qui s'envolèrent en traçant une trajectoire

complexe. Une femme apparut à l'écran. Elle semblait âgée, sans doute au-delà de la cinquantaine, même s'il était difficile de déterminer son âge exact. Un tailleur bleu marine épousait les formes de sa silhouette fine, presque maigre. Elle était maquillée de façon experte, sa chevelure caramel ingénieusement arrangée en une coiffure à la fois détendue et élégante. Son visage en forme de cœur, ses grands yeux sombres et son nez étroit trahissaient son identité. Il s'agissait de Christina Pierce.

— J'ai reçu un message de ma mère, dit Adam. Envoyé à mon adresse privée depuis un lieu public et chiffré à l'aide d'un code propre à la famille. Très roman d'espionnage.

Il appuya sur une icône et Christina Pierce prit vie.

— J'ai un avion qui se tient prêt à t'emmener jusqu'au Brésil, dit-elle.

Sa voix était empreinte d'un léger accent de Géorgie, mais sans la douceur que l'on y associait habituellement.

— Pas d'accord d'extradition là-bas, précisa-t-elle. Et voici la maison.

L'image d'un manoir remplaça celle de Christina Pierce : murs blancs, plantes vertes tropicales et une piscine à débordement à l'eau d'un bleu profond qui contrastait avec celui, plus clair, de l'océan. Christina réapparut.

— Pendant que tu seras parti, quelqu'un d'autre endossera la responsabilité de ce qui s'est passé. Tu pourras rentrer rapidement, peut-être même dans moins d'un an, en profitant d'un casier judiciaire quasi vierge et de toute la sympathie du public pour avoir été accusé à tort. Un an au paradis, Adam, où tous tes besoins seront pris en charge. Tu ne passeras pas une minute en prison, Adam. Tu as ma parole. Réfléchis-y.

J'avais demandé des garanties rassurantes à Augustin. La maison Pierce s'était exécutée.

— Ma mère dit m'aimer, dit Pierce en scrutant le visage de sa génitrice. L'amour, c'est le contrôle. Les gens disent qu'ils t'aiment quand ils veulent diriger ta vie. Ils te martèlent et te façonnent selon une forme qui leur convient. Et quand tu tentes de t'enfuir, ils te tiennent par la culpabilité. Ma famille l'a compris depuis des années. Cela fait plus d'un siècle que nous nous marions et nous reproduisons pour le profit. Sans que l'amour soit impliqué.

— Je ne vois pas les choses comme ça.

— La seule raison pour laquelle tu es assise ici, sous cet arbre, c'est que ma mère a forcé la main de Montgomery et qu'il a forcé la tienne en menaçant ta famille. Si les tiens ne risquaient pas de perdre leur maison, tu aurais accepté ce boulot ?

— Sans doute pas. Mais au bout du compte, ça reste mon choix.

— Pourquoi ? Tu ne leur dois rien. Tu n'as pas demandé à naître. Ils t'ont forcée à débarquer dans ce monde à ton corps défendant et maintenant ils attendent de toi que tu te conformes à leurs demandes. Qu'ils aillent se faire voir, voilà ce que j'en dis.

« Tu n'as pas demandé à naître. » Par certains côtés, il avait encore quinze ans, aussi imprévisible et dangereux que le feu qu'il pouvait déclencher.

— Vous, au moins, vous avez toujours vos parents, dis-je. Mon père est mort. Rien ne pourra le ramener.

Il inclina la tête sur le côté.

— Ça fait quoi ?

— Ça fait mal. Encore aujourd'hui. Il était dans ma vie depuis si longtemps et maintenant il n'est plus là. Ma mère m'aime. Elle ferait n'importe quoi pour moi. Mais mon père était celui qui me comprenait. Il comprenait pourquoi j'agissais comme je le faisais. Nous avons tout tenté pour le garder en vie, mais il est mort malgré tout et notre monde s'est effondré. J'étais la plus âgée mais mes sœurs étaient encore très jeunes ; ça a été vraiment dur pour elles.

Adam hocha la tête.

— J'ai un géniteur, dit-il. Mais je n'ai jamais eu de papa. Il est appliqué. Si ma mère lui expliquait qu'un match de football américain ou un récital de piano nécessitait que les parents se déplacent, il s'assurait d'y être. Il était présent mais n'était pas là. Je ne sais pas ce qui l'anime mais je sais qu'il aime l'argent. Mon frère aîné travaille pour l'entreprise. Mon autre frère est dans l'armée, pour nouer tous ces liens essentiels pour les affaires. Mon père leur parle à tous les deux. Il commence à s'intéresser à ses enfants quand on se met à faire du fric. Avant ça, on appartient à notre chère mère.

— Vous comptez visiblement assez pour qu'elle s'inquiète pour vous. Elle doit vous aimer.

— Elle cède à mes désirs. Il y a une différence. En cédant, elle sous-entend une désapprobation tacite. La maison est

prospère. Et la vie professionnelle de ma mère est saine ; elle a un QI de 148, elle pourrait faire son boulot même en dormant. Nos finances sont solides et jamais mon père n'embarrasserait la famille par un scandale. Je suis le seul à lui fournir une excuse pour être émotive. Chaque fois que je fais quelque chose qui fait trembler leur palais, elle s'accapare l'essentiel de l'attention par ses réactions théâtrales. Sans moi, de quoi pourrait-elle se plaindre ? Je m'efforce de la décevoir aussi souvent que possible.

Eh ben.

— Ça ne vous est jamais arrivé de combler sans le vouloir leurs attentes ?

— Je suis allé à l'université. Quand j'ai commencé mon master, j'ai pris conscience que je n'en ferais jamais assez. Toute ma vie, la maison Pierce attendrait de me voir grimper les échelons de leurs attentes. Obtenir un diplôme. Gagner de l'argent. Me marier avec la bonne personne. Produire des enfants intelligents et doués pour la magie. Gagner plus d'argent. Ils m'ont tenu pendant vingt-quatre ans. Ils n'en auront pas plus.

Adam se pencha vers moi.

— Écoute, voilà le truc : les parents, les sœurs, ce sont des trucs dont on se préoccupe quand on a cinq ans. Je t'offre une chance d'être libre. Fais un gros doigt à ta famille et pars avec moi.

« Je suis un fugitif recherché qui aime foutre le feu aux gens. Pars avec moi pour qu'on puisse s'éclater au lit pendant que la ville entière essaie de me mettre une balle dans la tête. Si je m'ennuie, je te transformerai en saucisse pour barbecue, pour me distraire. »

Bien sûr ! Laisse-moi juste aller chercher mes chaussures...

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Et si je te disais que je suis amoureux de toi ?

D'une pichenette, Adam fit apparaître une flamme minuscule au-dessus de sa main. Il la leva vers mon visage, telle une bougie. Ses yeux, bordés de cils épais, étaient si sombres qu'ils ressemblaient à deux puits sans fond.

— Je te garantis que personne ne nous trouvera. Les flics pourront continuer à chercher pendant mille ans, ils ne mettront jamais la main sur moi.

Il était vraiment à fond dans son scénario « enfuis-toi avec moi ». Je décidai de jouer l'idiote et d'opter pour un tutoiement faussement complice.

— Tu me fais marcher, c'est ça ?

— Moi ? Non.

Mensonge. Il me mentait. Pourquoi ?

— Je suis vraiment plein de désir... euh, je veux dire d'amour pour toi.

Bon, il disait vrai pour le désir. Je devais la jouer en douceur.

— As-tu la moindre intention de me laisser te ramener à ta famille ?

— Disons que je l'envisage.

Mensonge. Bon sang.

— Nevada, ronronna-t-il. Une fille lumineuse comme toi... Allez, amuse-toi un peu.

Les paroles de Cornelius me revinrent à l'esprit : « Adam prend ce qu'il veut et si quelqu'un lui dit non, il n'hésite pas à lui faire du mal. »

Il était en quête de reconnaissance. Il voulait qu'on lui dise qu'il était spécial. Si je refusais tout net, sa déception face au rejet pourrait aisément se changer en haine. Mon but était de le ramener auprès de sa famille, pas de finir comme cet agent de sécurité.

— Oublie ta famille et fais le grand saut avec moi, reprit-il. On s'envolera loin d'ici.

Je me penchai en avant et l'embrassai sur la joue.

— Pas ce soir. Un jour peut-être, s'il me pousse des ailes.

Je me levai et repartis en direction de l'entrepôt.

— Ils te tirent vers le bas et tu les laisses faire ! lança-t-il dans mon dos.

— Ne te fais pas tuer, Adam, répliquai-je par-dessus mon épaule. Je dois encore te ramener chez toi.

Mad Rogan et moi nous tenions au bord d'une falaise. Le précipice béait en contrebas comme si la planète prenait fin à nos pieds. Le vent agitait mes cheveux. Rogan portait toujours son pantalon foncé et rien d'autre. Ses muscles noueux jouaient sous la peau de son torse, animés d'une force irrésistible et presque sauvage. Il ne s'agissait ni de la brutalité sans cervelle d'un voyou de base ni de la puissance cruelle d'un animal mais d'une force intelligente, entêtée, humaine. Elle était visible partout : dans la posture de ses larges épaules, dans la façon dont sa tête pivotait sur son cou puissant, dans l'inclinaison de sa mâchoire carrée. Il se tourna vers moi et son corps tout entier se crispa, muscles bandés, ses mains prêtes à agripper et broyer, ses yeux vigilants saisissant chaque détail et brillant du feu bleu électrique de la magie. Avec cette expression, je n'avais aucun mal à l'imaginer s'avançant seul sur le pont-levis pour défendre son château contre une horde d'envahisseurs.

Il était terrifiant et me donnait en même temps envie de faire courir mes mains sur ce torse puissant et de sentir sous mes doigts les reliefs durcis de ses abdominaux. Quelle idiote je faisais !

La magie palpitait autour de lui, féroce et presque vivante, tel un monstre apprivoisé aux crocs redoutables. Il s'approcha de moi, et le monstre avec lui.

— Parlez-moi d'Adam Pierce.

Je tendis le bras pour poser une main sur sa poitrine. Il avait la peau brûlante. Ses muscles se contractèrent à mon contact. Un frisson électrique me traversa. J'avais terriblement envie de m'appuyer contre ce torse et d'embrasser le dessous de sa

mâchoire, de goûter sa transpiration du bout de la langue. Et j'avais envie qu'il aime ça.

— Qu'est-il arrivé au jeune garçon ? demandai-je. Celui qui a détruit une ville au Mexique ? Il est toujours là, quelque part en vous ?

— Nevada !

La voix de ma mère avait tranché le fil du rêve aussi sûrement qu'un coup de couteau.

Je me redressai brusquement dans mon lit.

D'accord. Soit j'étais beaucoup plus déglinguée que je ne le pensais, soit Mad Rogan était capable de projeter des images télépathiques directement dans mon esprit. Dans un cas comme dans l'autre, c'était moche. « Qu'est-il arrivé au jeune garçon ? » J'étais bonne pour aller chez le psy.

— Neva ?

— Je suis levée.

Je sortis du lit pour ouvrir la porte. Ma mère se tenait sur le palier.

— Ta grand-mère a fait venir son spécialiste. Tu vas vraiment faire ça ?

— Absolument, répondis-je en redressant le menton.

— Pourquoi ?

— Tu irais faire la guerre sans emporter une arme ?

— On est en guerre maintenant, Nevada ?

Je m'assis sur les marches.

— D'accord, tu avais raison. C'est un peu pour papa que je fais ça, et beaucoup pour préserver un toit au-dessus de nos têtes. C'est chez nous, ici. Je ferais presque n'importe quoi pour garder cet endroit. Par ailleurs, j'ai négocié avec IIM et si je meurs, vous récupérerez le nom de l'agence pour un dollar symbolique.

Une grimace déforma ses traits.

— Je m'en moque, Nevada. Ma chérie, ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je veux que tu ailles bien. Rien de tout ça ne mérite de te perdre. Je pensais que nous formions une équipe.

— C'est le cas.

— Mais tu ne m'as rien dit. Et tu as demandé à Bern de dissimuler ce qui se passait.

— Je ne t'en ai pas parlé parce que je savais que tu réagirais exactement comme tu as réagi hier soir, répondis-je. Que tu m'ordonnerais de ne pas le faire. Nous formons une équipe

mais tu es ma mère. Tu feras tout pour me protéger et il arrive un moment où c'est à moi de décider si je dois ou non prendre des risques.

Ma mère réfléchit.

— D'accord. Je comprends.

— Il est passé ici hier soir, dis-je. Adam Pierce.

— Ici ?

Je hochai la tête.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Que je m'enfuisse avec lui. Il me fait une espèce de comédie mais je ne sais pas exactement à quoi il joue. Assurons-nous bien que l'alarme est activée chaque nuit. Je ne lui fais pas confiance.

Je me frottai le visage.

— Je me retrouve vraiment impliquée jusqu'au cou dans cette histoire.

— Par choix, me rappela ma mère.

— Ça change vraiment quelque chose ? Je ne crois pas que je pourrais m'extirper de ce truc même si je le voulais. Et ça me fait peur. Maman, je n'arrive même pas... Mad Rogan était...

Je levai les mains comme pour essayer de faire sortir les mots justes.

— C'est comme de se tenir au cœur d'un ouragan, avançait-elle.

— Oui. Exactement. Je cherche seulement à égaliser les chances. Je t'aime. S'il te plaît, ne m'en veux pas.

— Moi aussi, je t'aime. Si tu penses devoir égaliser les chances, alors vas-y. Tu es une adulte. C'est ta décision. Mais sache que je ne suis pas à l'aise avec tout ça.

Elle s'éloigna.

Super. Elle m'en voulait toujours.

Je retrouvai grand-mère et son « spécialiste » dans la partie garage de l'entrepôt. Makarov s'avéra être un homme mince et athlétique d'une soixantaine d'années. Il avait un début de calvitie et ses cheveux gris étaient coupés court. Assis sur une chaise pliante, il discutait avec ma grand-mère, une lourde boîte métallique de cinquante centimètres de côté posée à côté de lui. Un jeune homme de mon âge, copie quasi conforme de Makarov avec quarante ans de moins, patientait à quelques pas de là.

Grand-mère m'aperçut et me fit signe de les rejoindre.

— Alors, voici notre *kandidat*, dit Makarov d'une voix épicée par un accent russe. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— Taille ?

— Un mètre soixante-cinq.

— Poids ?

— Cinquante-neuf kilos.

— Des problèmes cardiaques ?

— Non.

— Pression artérielle, migraines, ce genre de choses ?

— J'ai parfois des maux de tête mais rarement des migraines.

Peut-être une tous les six mois, environ.

Makarov hocha la tête en m'examinant de ses yeux verts pleins d'intelligence. Il désigna la boîte du bout du pied.

— Voici la *murena*. Ça veut dire murène en russe. Ce n'est pas un poisson. Certains parlent de plante, d'autres d'animal, du genre très primitif. C'est une chose. Nous l'appelons *murena* à cause de ce qu'elle fait. La murène se cache dans son repaire. On ne sait pas qu'elle est là. Elle reste immobile sous l'eau, jusqu'à ce qu'un poisson passe. Et là, boum !

Il referma son poing en l'air.

— Elle jaillit et mord le poisson. Elle a une deuxième mâchoire au creux de la gorge et cette mâchoire s'enfonce dans sa proie avec ses dents en forme de crochets.

Il fendit de nouveau l'air de sa main, ses doigts imitant des serres.

Je n'étais pas nerveuse en arrivant, mais il commençait à me faire flipper.

— C'est comme ça que vous serez. Rien de visible à la surface. Vous pourrez franchir n'importe quel détecteur. Et ensuite, boum !

— Boum me convient très bien.

Plus ou moins.

— Maintenant, parlons des inconvénients. Des conditions de l'offre, dit-il en s'inclinant en avant. D'abord, personne ne sait ce que c'est que ce truc. On a plongé les mains dans la magie et c'est ce qu'on a ramené et personne sur cette planète ne pourra vous dire ce que c'est et d'où ça sort. On ne connaît pas les conséquences à long terme. On sait seulement qu'on en implante depuis trois générations et que jusque-là ça va. J'en ai en moi.

Je n'entends pas de voix, je ne suis pas saisi de l'envie soudaine de tuer des gens. Mais ça reste une possibilité.

— Ça me semble acceptable.

— Ensuite, il faut savoir qu'un *kandidat* sur cent douze rejette la *murena*. Ils ne survivent pas toujours. D'où la présence de Szenia, expliqua-t-il avec un geste du menton en direction du jeune homme blond. Il est secouriste diplômé. Mais si votre cœur s'arrête, il s'arrête. Basta.

« Basta » n'était pas la réaction que j'espérais.

— Enfin, voilà comment ça marche. La *murena* se nourrit de votre énergie. Il faut l'activer à l'aide de votre magie. Ça fait mal. Ça fait un mal de chien. Mais quand vous toucherez le type en face, ce sera encore pire pour lui.

Il me gratifia d'un grand sourire.

— Cela dit, faites-le plusieurs fois de suite et vous verrez une espèce de truc rouge flotter devant vos yeux. On l'appelle le ver luisant. C'est la manière qu'a votre corps de vous dire d'arrêter. Recommencez et les veines dans votre tête exploseront. Et là...

Il émit un bruit sifflant et passa son pouce en travers de son cou.

— Pas la peine d'appeler les secours. On meurt sur le coup.

— Comment est-ce que je l'active ?

— C'est mental. Je vous montrerai une fois qu'elle sera en vous.

— Que se passe-t-il quand j'attaque quelqu'un ?

Makarov plissa les yeux.

— Ça dépend du pouvoir dont vous disposez et des dégâts que vous souhaitez causer. C'est vous qui le contrôlez. La *murena* est certifiée non mortelle et est censée servir pour la modification du comportement, pas pour l'autodéfense. Les *kandidats* jusqu'à la classe magique Notable ne risquent pas grand-chose. Vous faites mal à l'agresseur, il arrête et se roule sur le sol pendant un moment, le temps de lui balancer quelques coups de pied dans les côtes. Mais à la fin, vous rentrez tous les deux chez vous. Les Supérieurs, par contre, sont connus pour avoir déclenché des convulsions chez certains.

— Et les Majeurs ? s'enquit ma mère.

Je faillis sursauter. Je ne l'avais pas entendue approcher.

— Aucun Majeur n'en est équipé, pour autant que je sache. Les Majeurs n'en ont pas besoin. Ils ont leur propre magie et

sont occupés à s'en servir plutôt que de superviser des recrues en camp d'entraînement ou de suivre les mages à la trace sur le champ de bataille.

Makarov dévisagea ma mère.

— Ça fait longtemps que je ne vous avais pas vue, sergent-chef. Comment va la jambe ?

— Toujours là, sergent-major.

Il hocha la tête.

— J'en suis heureux.

— Si vous tuez ma fille, vous ne ressortirez pas d'ici, l'avertit-elle.

— Je garderai ça à l'esprit.

Makarov se tourna vers moi.

— Alors, oui ou non ?

— Combien ça va nous coûter ? demandai-je.

— C'est entre votre grand-mère et moi. Je lui dois une faveur. Je pris une profonde inspiration.

— C'est oui.

Makarov se leva et sortit un marqueur de sa poche.

— Bien. Vous avez mangé ?

— Non.

— Tant mieux.

Trente minutes plus tard, chaque centimètre carré de mes bras était couvert de marques ésotériques. Szenia effectua une mesure de mes constantes vitales puis rapprocha un grand fauteuil dans lequel Makarov et lui m'attachèrent.

— C'est douloureux ?

— Très.

Le sergent-major n'était pas doué pour rassurer ses patients.

Il sortit du sac de Szenia un pot de sel cachère avec lequel il traça un cercle autour du siège.

— Au cas où, dit-il.

— Au cas où quoi ?

— Au cas où les *murenas* s'énerveraient.

Il positionna la boîte métallique à l'intérieur du cercle, inséra une clé d'allure vieillotte dans la serrure et l'ouvrit d'un clic. Une légère odeur de cannelle s'éleva dans l'air.

Le sommet de la boîte coulisssa. Makarov aboya quelque chose dans une langue que je ne compris pas. Sa main gauche devint